MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE

MACÉDOINE

Digitized by Google

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

MISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE

MACÉDOINE

PAR

LÉON HEUZEY

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS
CONSERVATEUR-ADJOINT DES ANTIQUES AU MUSÉE DU LOUVRE

ET

H. DAUMET

ANCIEN PENSIONNAIRE DE L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME
ARCHITECTE DU GOUVERNEMENT

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE PLANCHES

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
—
1876

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

La publication de notre *Mission de Macédoine* s'achève à une époque déjà bien éloignée de celle où s'est accompli notre voyage; il n'est pas inutile de rappeler en quelques mots dans quelles conditions ces recherches ont été entreprises. Lorsque l'empereur Napoléon III, en l'année 1861, me chargea d'exécuter, dans les régions au nord de la Grèce, diverses études de topographie historique, j'exprimai le désir que la mission qui m'était confiée fût étendue, avec un but scientifique plus général, à toute la Macédoine, ainsi qu'aux parties adjacentes de la Thrace, de l'Illyrie, de l'Épire et de la Thessalie. Cette autorisation me fut largement et libéralement accordée, et me permit de développer les découvertes archéologiques que j'avais faites, à une époque antérieure, dans les mêmes contrées. Ce fut l'origine du présent ouvrage, distinct des mémoires spéciaux que j'ai rédigés tout d'abord après mon retour, et qui sont encore inédits. La collaboration d'un architecte habile m'était indispensable pour le dessin des monuments et pour la conduite des fouilles; mon ami Daumet, qui venait d'achever sa pension à Rome, accepta de partager avec moi l'honneur et les difficultés du travail. Un garde du génie, M. Laloy, nous fut adjoint pour exécuter, sous ma direction, toute la topographie de l'une et l'autre série de nos recherches.

Deux personnes, pendant tout le cours de la mission, nous ont puissamment soutenus de leur bienveillant appui : qu'il me soit permis d'exprimer d'abord notre vive reconnaissance à mon savant maître, M. Léon Renier, toujours si empressé à mettre son influence au service de ceux qui travaillent; nous devons, au même titre, honorer ici d'un souvenir respectueux une femme d'intelligence et de cœur, Mme Sébastien Cornu, dont la perte récente a laissé de profonds regrets parmi les amis de la science.

L'année 1862, qui fut celle de notre retour, a marqué dans l'histoire des études archéologiques. Au même moment, mes amis Perrot et Guillaume, chargés d'une mission en Asie Mineure, revenaient en France, M. Renan terminait son exploration de la Phénicie, et M. Ravaisson rassemblait les remarquables séries de ses moulages, exécutés sur les parties antiques des plus belles statues grecques. L'exposition des monuments rapportés des contrées lointaines coïncidait avec celle d'une collection célèbre, dont l'acquisition a doublé le trésor d'antiquités du Louvre. Les savants étrangers, reçus à Paris avec empressement et avec honneur, étaient admis volontiers, sans aucune exception de nationalité, à partager les fruits de ces recherches. C'est ainsi que plusieurs de nos découvertes ont de bonne heure trouvé place, avec notre plein assentiment, dans les grands recueils scientifiques

(RECAP)

APR 11 1908 226976

Digitized by Google

publiés hors de France. Cependant, il importe de ne pas confondre les communications volontaires, dont l'avantage est réciproque, avec les contributions forcées, levées par de prétendus savants, de qui l'on pourrait dire, comme des soldats étoliens : *In alieno bello suam rædam faciunt.*

Ces pacifiques rapports devaient faire croire à l'avénement d'une période de tranquillité et de mutuelle confiance, pendant laquelle les peuples de l'Europe seraient uniquement occupés des progrès de la science et des arts. Des événements terribles sont bientôt venus démontrer tout ce que la situation, si calme en apparence, cachait déjà de piéges et de dangers. Tel chapitre que l'on va lire, où nous nous efforçons de reconstruire la froide histoire du passé, a été rédigé au bruit de la guerre, battant les murs et les monuments de la capitale investie, pendant que nous veillions avec anxiété sur les richesses de nos musées. Si grands que soient les malheurs que nous avons traversés et les changements qu'ils ont produits, changements où le mieux est sorti parfois de l'excès du mal, ce n'est pas dans le récit d'une exploration archéologique que l'on doit s'attendre à en retrouver la trace. J'ai tenu au contraire à ce que rien ne fût changé à la forme dans laquelle notre ouvrage devait être publié tout d'abord. Il n'en est que plus nécessaire qu'il se trouve au moins une page, dans un pareil livre, où l'auteur puisse exprimer combien il a profondément ressenti les douleurs de la patrie. Une conviction m'a soutenu dans mon œuvre, c'est la ferme croyance que la connaissance de l'antiquité est l'un des fondements les plus solides de l'éducation moderne : aucune étude ne contribue peut-être davantage à fortifier les esprits et ne leur enseigne mieux l'indépendance et la virilité de la pensée, sans lesquelles les classes éclairées d'une nation ne sauraient travailler utilement à son avenir.

LÉON HEUZEY.

Paris, 29 juillet 1876.

Digitized by Google

RAPPORT

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

NAPOLÉON III

SIRE,

Plusieurs expéditions archéologiques, entreprises à différentes époques sous les auspices de la France, ont mis entre les mains des savants les antiquités de la Grèce méridionale. Les vastes régions qui s'étendent, au nord, sur les deux versants du Pinde, étaient restées jusqu'ici plus négligées, sans mériter cet oubli. Malgré les courses de quelques voyageurs et le persévérant travail de l'École française d'Athènes, la Thessalie, l'Épire et la Macédoine, avec les

Digitized by Google

parties adjacentes de l'Illyrie et de la Thrace, n'avaient encore été l'objet d'aucune exploration régulièrement organisée. Votre Majesté a conçu la pensée généreuse d'envoyer dans ces contrées une mission pourvue de tous les moyens d'action désirables. Vous avez voulu, Sire, que les études particulières auxquelles Votre Majesté porte un si haut intérêt fussent une raison pour faire mieux connaître au monde savant ce florissant domaine des premières tribus grecques, qui, plus tard, ne cessa d'être le siége d'un puissant État que pour devenir l'un des greniers de Rome et son principal champ de bataille.

Appelé à l'honneur, inespéré pour moi, de diriger ces recherches, rien ne m'a été refusé de ce qui pouvait en favoriser le succès. Aucun concours ne devait m'être plus précieux que celui de M. Daumet, architecte, ancien pensionnaire de l'École de Rome, dont l'amitié et les lumières m'ont activement secondé dans tous les travaux de cette longue campagne. Le soin de relever, sur mes indications, la topographie de tous les points historiques était confié en même temps à un garde du génie, M. Laloy, qui s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup d'habileté et au prix de grandes fatigues. Enfin nous devons une reconnaissance particulière à M. l'amiral, commandant la station du Levant, pour les services qui nous ont été rendus par la corvette à hélice *la Biche,* placée sous le commandement de M. Saillard, lieutenant de vaisseau. La présence de ce bâtiment, le zèle et l'entrain des matelots, transformés en travailleurs, nous ont rendu faciles des opérations qui eussent été jugées impraticables dans les conditions ordinaires; le concours qui nous a été prêté par les officiers est devenu pour nous une collaboration des plus utiles, toutes les fois qu'il s'est agi d'explorer des régions voisines de la côte.

Disposant de pareilles ressources, je devais veiller avant tout à n'en pas détruire l'efficacité, pour vouloir porter nos recherches sur un trop grand nombre de points. Entreprendre une exploration générale de tout le pays, c'eût été renouveler le travail des premiers voyageurs, qui cheminaient à grandes journées, courant à toutes les ruines, et cherchant à beaucoup voir, sans trouver le temps de rien étudier. Cette méthode, dont l'Anglais Leake a su tirer un parti remarquable pour restituer dans son ensemble l'ancienne géographie de ces contrées, ne pouvait plus que disperser, sans profit, notre attention et nos efforts. J'ai préféré choisir d'avance, pour les explorer à loisir, un petit nombre de points importants, et m'arrêter là seulement où le renom d'une ville de premier ordre, le souvenir d'un grand fait historique, l'existence de ruines intéressantes, nous promettaient des résultats de quelque valeur. En rassemblant ainsi, autour de quelques noms illustres,

Digitized by Google

un ensemble de documents, nous avons espéré, Sire, pouvoir rapporter une série d'études plus complètes et plus dignes d'être présentées à Votre Majesté.

I.

La grande ville de *Philippi* nous a d'abord retenus près d'un mois sur l'extrême frontière de la Macédoine. Ses ruines répondent encore aujourd'hui par leur importance à la longue et brillante fortune de ce bourg de la Thrace, devenu tour à tour une forteresse macédonienne, une colonie de Rome et l'une des métropoles du christianisme naissant. Situées sur un promontoire de rochers, au milieu de la vaste plaine de Drama, elles occupent une de ces positions dominantes qui font d'une place forte la clef de tout un pays. Dans la haute ville, qui représente l'antique cité macédonienne, une enceinte en blocage recouvre encore partout de beaux restes de la muraille hellénique. Toute la plaine, au pied des montagnes, n'est qu'un champ de ruines, où l'on retrouve çà et là les marques de l'art fastueux des Romains; parmi ces débris, quatre monuments ont attiré particulièrement notre attention.

Bien que le théâtre ne dessine plus, sur la pente ardue de l'acropole, que sa forme circulaire, nous en avons exploré avec soin tous les abords; sur l'emplacement même de la scène, j'ai fait dégager un joli fragment de sculpture romaine : c'était probablement une Muse, dont la figure assise décorait cette partie de l'édifice. Les rochers voisins ont surtout conservé de nombreuses traces de l'antiquité : les habitants s'étaient servis de leurs parois de marbre pour y graver des inscriptions pieuses et y répéter, par séries, les images de leurs dieux. Il y a là, sur le roc, comme un Panthéon des divinités vénérées par la colonie. M. Daumet s'est appliqué à reproduire ces différents types, parmi lesquels je signalerai une Diane, avec les attributs de déesse lunaire. C'est au pied des mêmes rochers que j'ai retrouvé les vestiges d'un temple de Sylvain et les longues inscriptions latines en l'honneur de ce dieu, copiées jusqu'ici très-incomplétement, par des voyageurs qui n'avaient fait que passer en suivant la route de Drama.

De l'autre côté de cette route, s'élève, avec ses portes cintrées et ses piliers de marbre, la grande ruine désignée par les Turcs sous le nom de *Dérékler (les Colonnes)*. Ces constructions massives soutenaient autrefois une voûte d'un rayon considérable, et formaient les quatre angles d'une haute salle, probablement d'une salle de thermes, dont l'ornementation, malgré la richesse et l'exécution assez soignée des détails, s'écarte déjà sensiblement

Digitized by Google

du style antique. Il semble que, dans ces provinces de la Thrace, l'architecture romaine ait dévié, plus tôt qu'ailleurs, vers les formes nouvelles qui devaient constituer l'art byzantin. Les thermes de Philippes méritaient d'être étudiés à ce titre, comme type de transition entre deux époques de l'art.

A une distance assez grande des murailles, sur le lieu même où nous avons reconnu le champ de bataille de Philippes, on rencontre un monument d'un tout autre aspect. Ce sont les restes d'une belle voûte en marbre blanc, construite sur la voie Egnatienne, non loin d'un cours d'eau, qui n'est autre que le Gangès d'Appien et que la rivière mentionnée dans les Épîtres de saint Paul. Nous nous sommes convaincus que cet arc, isolé dès l'origine, ne pouvait être, ainsi qu'on l'a supposé, une porte de la ville, mais qu'il appartenait à la classe des constructions triomphales. Il était remarquable par la simplicité de son architecture et ne se composait que d'une seule voûte, qui reposait sur deux massifs en grand appareil, ornés de fines moulures et d'élégants pilastres à feuilles d'acanthe. Quelques travaux entrepris par nous au pied de cet édifice, intéressant par sa position comme par son style, ont mis à découvert les débris écroulés de l'entablement, mais sans faire retrouver aucune trace de l'inscription qui se lisait sur les bandes de l'architrave, et qui paraît avoir disparu, depuis longtemps, sous le marteau des tailleurs de pierre.

Le quatrième monument, désigné à tort sous le nom de trophée de Vibius, est un tombeau monolithe d'un beau caractère. Il faisait partie d'une double ligne de grands mausolées, qui s'élevaient aussi le long de la voie Egnatienne, mais de l'autre côté de la ville. Une étude attentive de l'inscription, répétée en lettres énormes sur deux faces du socle de marbre, m'a permis d'ajouter plusieurs détails à la lecture incomplète de Cousinery.

Ce début de notre campagne a rapporté un riche butin épigraphique. J'ai découvert, en parcourant la plaine dans une étendue de quinze lieues, une centaine d'inscriptions, presque toutes latines. Les unes sont intéressantes pour l'histoire de la colonie, les autres pour la connaissance générale de l'antiquité, par exemple l'inscription d'un certain Opimius Félix, véritable page de testament transcrite sur la pierre. Au nord, je me suis avancé jusqu'au district inexploré de Zikhna, dans le pays habité par les Bulgares, où j'ai commencé à trouver les limites de la colonie romaine. Le latin, dans toute cette région, reste employé sur les inscriptions de préférence au grec; mais il y est mêlé partout avec les noms barbares de la Thrace. Les personnages de marque portent simultanément deux noms, l'un thrace, l'autre romain, qui n'est peut-être que la traduction du premier. Le soin des tombeaux et le poétique usage d'y cultiver des roses sont remis aux confréries

Digitized by Google

de Bacchus, la grande divinité des Thraces, qui avait, sur les montagnes voisines, le plus révéré de ses sanctuaires. Ces détails, précieux pour l'éclaircissement de l'une des questions les plus obscures de l'ethnographie ancienne, se lisent sur le sarcophage colossal de Bithus, fils de Tauziès, et sur plusieurs stèles que j'ai rencontrées dans la même région.

Notre présence et nos recherches dans les environs de Philippes n'ont pas manqué d'exciter quelque émotion parmi les Turcs Koniarides, qui ont remplacé dans la plaine les anciens colons de Rome. Mais nous pouvions nous reposer sur la vigilance de Husni-Pacha, gouverneur de Salonique, dont l'administration énergique n'a pas cessé de nous assurer, pendant la plus grande partie de notre mission, toute garantie pour nos personnes et toute liberté pour nos travaux. Je dois même à son obligeante intervention de rapporter de Philippes deux de nos meilleures trouvailles : la statue du théâtre et l'inscription d'Opimius, auxquelles nous avons pu joindre plusieurs sculptures provenant d'Amphipolis et de Thessalonique.

II.

Pour remplir dans une de ses parties essentielles le plan d'exploration adopté par Votre Majesté, il est, Sire, un résultat que nous devions poursuivre de nos plus sérieux efforts. C'était la découverte de quelque débris important, appartenant à l'époque macédonienne. On ne connaissait guère, que par des exemples douteux ou par la comparaison avec les médailles, le véritable caractère de cette brillante période de transition où l'art grec, se prêtant à des nécessités inattendues, modifia ses formes et son style, sans déchoir de sa primitive pureté. Il n'était pas sans intérêt pour la science de chercher à retrouver quelque reste des grandes constructions élevées au cœur même de la Macédoine, par des rois amis du faste et de la gloire. Malheureusement, aucune civilisation n'a laissé derrière elle moins de restes de son ancienne splendeur. De tant de cités illustres, Pella, la capitale de Philippe et d'Alexandre, n'est plus qu'un champ de labour. Édesse, la ville sainte, cache jusqu'à ses vestiges sous les bâtisses d'un quartier bulgare; les débris plus considérables que montrent Thessalonique et Berrhée ne sont, comme à Philippes, que des souvenirs de la domination romaine.

C'était parmi les ruines d'une ville obscure et dont le nom même ne peut être fixé avec certitude, que se cachaient les seuls restes reconnaissables d'un monument macédonien. Il y a quelques années, explorant pour la première fois les bords du fleuve Haliacmon, j'avais signalé, près d'un village portant le nom significatif de *Palatitza,* et dans l'enceinte d'une antique acropole,

Digitized by Google

un entassement de beaux fragments ioniques et doriques. Ces débris, rassemblés en trop grand nombre pour ne pas marquer l'emplacement de quelque grand édifice, m'avaient paru offrir tous les caractères d'un travail grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre.

La mission de Votre Majesté mettait à ma disposition tous les moyens de tirer parti de ces premières observations. Les fouilles, commencées au mois de mai, pour sonder le terrain, ont été reprises au mois d'août avec un plus grand développement. La maladie est venue nous opposer de sérieux obstacles; mais, grâce à la ferme impulsion donnée aux travaux par M. Daumet, grâce au concours de M. Sallandrouze de Lamornaix, enseigne de vaisseau, chargé de commander les matelots débarqués, l'entreprise a été menée à son terme.

De nombreuses tranchées ont mis à découvert un vaste rectangle de substructions helléniques, qui s'étend sur une longueur de 70 mètres et sur 30 mètres de profondeur. Les lignes de murs qui marquent les divisions intérieures, bien que rasées en beaucoup d'endroits au niveau du sol, montrent qu'il y avait là une de ces entrées monumentales que les anciens appelaient Propylées, avec deux corps de bâtiment qui en formaient les ailes. Le passage qui s'ouvre au centre donnait accès du dehors dans une grande enceinte, attenante à l'acropole, et conduisait en même temps, par deux larges portes, aux constructions latérales. Il était décoré avec magnificence, et divisé en plusieurs vestibules successifs, par des rangs de pilastres, qui reposaient sur des seuils monolithes en marbre blanc de 8 mètres de long. C'est en étudiant de près les fondations, en mesurant les bases, les seuils restés presque partout à leur place, qu'il a été possible de reconnaître avec certitude ces dispositions importantes. L'examen attentif que M. Daumet a fait des moindres débris lui a fourni d'abondants matériaux pour une restauration au moins partielle de ce curieux reste de l'architecture macédonienne.

Aux deux ailes, et surtout à l'aile droite, qui est mieux conservée, on remarque une série de divisions, communiquant entre elles et disposées comme pour un logement. La plus curieuse est une chambre de forme circulaire, où se trouvaient en place les restes d'une sorte de tribune en marbre. Tous ces appartements sont de petite dimension, conformément aux usages de la vie antique. Ils étaient décorés simplement de stucs peints et de pavages en petites pierres. Mais la largeur des portes, la beauté des seuils de marbre, ornés de moulures ioniques, l'épaisseur et la régularité des assises en grand appareil, montrent que cette partie même de l'édifice, construite avec un mélange de simplicité et de grandeur, n'était pas une habitation ordinaire.

L'intérieur des propylées offrait surtout une disposition élégante et très-

Digitized by Google

originale : chacun des pilastres qui décoraient les vestibules tient engagées et adossées l'une à l'autre deux demi-colonnes ioniques. Plusieurs doubles bases de cet ordre, remarquables par la fermeté de leurs profils, se sont retrouvées dans les fouilles; mais la plus précieuse découverte en ce genre est celle d'un grand chapiteau double, de la même composition, orné de moulures très-simples et de quatre volutes d'angle, morceau unique et des plus intéressants pour l'histoire de l'art. Je citerai encore de nombreux fragments d'un petit ordre ionique, offrant la même combinaison de colonnes opposées, et toutes les pièces d'un grand ordre dorique. Les détails de ces ordres sont d'une perfection de travail qu'il est impossible d'attribuer à une époque moins ancienne que le règne d'Alexandre. Il n'est pas jusqu'aux tuiles, décorées de peintures et de reliefs délicats, qui ne témoignent du soin avec lequel avaient été exécutés les moindres ornements. Les nombreux fragments que j'ai pu faire embarquer avec nous, grâce aux autorisations libéralement accordées par le gouvernement turc, suffiront pour montrer jusqu'à quel point les artistes de l'époque macédonienne avaient changé les formes et les proportions adoptées au temps de Périclès, mais avec une science et un à-propos d'invention qu'on ne retrouve plus dans l'âge suivant.

Il est particulier que, parmi tant de restes, aucun débris d'inscription ne soit venu révéler ni le nom de la ville ni la destination de tout cet ensemble de constructions antiques. La grande enceinte restée inexplorée contenait certainement d'autres dispositions d'architecture; des traces de pavage antique y ont été reconnues par M. Daumet à plus de 60 mètres des fouilles. Rien cependant ne fait penser que ce fut l'emplacement d'un temple. Il est question, dans l'histoire d'Alexandre, d'un Nymphée de Miéza, résidence ornée d'ombrages, que Philippe désigna comme retraite à son fils, pendant son éducation par Aristote. Cette citation, dont je ne veux pas abuser, prouve cependant que les rois de Macédoine avaient, hors de leur capitale, des lieux d'habitation et de plaisance, qui, suivant un usage antique, n'en restaient pas moins consacrés à quelque divinité. Aucune attribution ne pourrait mieux s'accorder avec le nom moderne de Palatitza et avec la situation de ces ruines dans un des plus beaux lieux de la Macédoine, au milieu d'eaux courantes et de pentes boisées et sur une colline couronnée elle-même de grands arbres, qu'un respect religieux empêche de couper.

Deux autres découvertes sont venues compléter ces études sur l'art grec en Macédoine. Dès le mois de mai, je faisais attaquer les grands tumuli qui s'élèvent dans la plaine de *Pydna*, et particulièrement une chambre sépulcrale peinte, dont je n'avais pu voir, lors de mon premier voyage, que les voûtes et le fronton dorique, le reste étant obstrué par des éboulements.

Digitized by Google

Ce travail n'a pas eu pour seul résultat de nous faire connaître l'ensemble de la construction souterraine et tout son revêtement d'enduits colorés : deux lits funèbres, richement ornés de figures d'animaux et de feuillages élégants dans le goût des Grecs, étaient enfouis sous les terres, ainsi que les battants renversés de deux portes de marbre, décorées de têtes de lion en bronze.

Des dispositions analogues se sont retrouvées dans un autre tombeau découvert près des ruines mêmes de Palatitza. L'usage, souvent observé chez les Étrusques, de coucher les morts des nobles familles dans des chambres somptueuses, était donc commun aussi à la Macédoine. Dans le second exemple, le caveau est également couvert par une voûte, mais, au lieu d'être enfoui sous un tumulus, il présentait au dehors une belle et sévère façade ionique. Les sépultures rappellent de même la figure des lits antiques, qui n'est accusée ici que par de simples profils d'une pureté remarquable. Les portes sont encadrées de reliefs, imitant de puissantes ferrures et des rangées de clous à large tête. Nous en rapportons les fragments, avec un battant de la porte aux lions de bronze, et le plus beau lit funèbre de Pydna.

III.

Des travaux étendus de topographie historique nous ont retenus près de deux mois en Thessalie, pour nous conduire ensuite sur les côtes de l'Illyrie et de l'Épire, à travers des régions illustrées par les plus grandes opérations militaires des Romains, depuis les campagnes de Flamininus et de Paul-Émile jusqu'à celle de César et de Pompée, objet principal de notre étude. En parcourant ces contrées, je n'ai eu garde de me départir du programme qui m'avait été tracé par Votre Majesté, dans le sens le plus large et le plus favorable à tous les genres de recherches : j'ai continué à relever, avec la même attention, tous les vestiges que le pays a conservés de l'art et de la civilisation des anciens, sans négliger les souvenirs que le moyen âge est venu mêler, en plus d'un endroit, à ceux de l'antiquité.

Ce rapport général ayant pour but d'exposer la partie archéologique de nos recherches, je ne m'étendrai pas ici sur l'étude prolongée que nous avons faite de la plaine de Pharsale et de ses tumuli. Ces détails, comme tous ceux qui concernent les marches et les campements de César, seront l'objet de rapports spéciaux, que j'aurai l'honneur de soumettre successivement à Votre Majesté. Mais la nécessité d'examiner de près le terrain et d'y relever les moindres ruines nous a mis sur la voie de plus d'une heureuse découverte.

C'est ainsi que j'ai pu retrouver, sur plusieurs points de la Thessalie,

Digitized by Google

quelques rares mais précieux vestiges d'un brillant développement de la sculpture et de l'architecture grecques dans ces contrées. Ces débris appartiennent à la période où l'art possède déjà le sens du naturel et connaît le prix de la perfection, sans oser se détacher encore des traditions de l'école archaïque. Sans doute, la Thessalie, sous le régime qui tenait alors la majeure partie de ses populations dans les liens de l'esclavage agricole, n'avait pas vu naître chez elle les artistes auteurs de pareils ouvrages. Mais les familles puissantes qui appelaient les poëtes les plus renommés pour célébrer leurs victoires, ces Aleuades et ces Scopades, dont les royales demeures reçurent tour à tour Pindare et Simonide, n'avaient pas manqué d'emprunter aussi aux libres cités de la Grèce des architectes et des sculpteurs, choisis parmi les plus habiles.

Je crois pouvoir comparer à tout ce que les collections européennes possèdent de plus rare un bas-relief de style ancien, trouvé à Pharsale. Une femme et une jeune fille, la tête ceinte de bandeaux arrangés avec recherche et conformément à quelque mode thessalienne, tiennent à la main des fleurs, qu'elles semblent se présenter l'une à l'autre. La simplicité des ajustements, la complète ressemblance des costumes, n'annoncent pas des divinités; je serais porté à penser qu'il faut voir, dans cette stèle, un motif funéraire, plutôt qu'une représentation religieuse. Mais quelle est l'action exprimée par le geste différent et soigneusement étudié des deux femmes? Est-ce quelque cérémonie du culte des morts? L'artiste a-t-il voulu exprimer une allégorie morale ou représenter seulement les douces et poétiques occupations de ce loisir, que les bienheureux trouvaient dans les champs Élysées? C'est une question qui mérite d'être soumise aux juges les plus expérimentés, et qui ne peut être éclaircie que lorsque le marbre aura été exposé aux yeux des connaisseurs. Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce monument est l'œuvre d'un art déjà très-avancé; et l'on y démêle, sous la grâce un peu étrange des vieux maîtres, une largeur de conception et une élévation de style qui touchent de près à la grande sculpture grecque.

Parmi les inscriptions que j'ai déchiffrées dans la même région, quelques-unes remontent aussi à une époque ancienne et sont autant de monuments du vieux dialecte thessalien. La plus remarquable est un décret des Pharsaliens, rédigé dans l'idiome local, et gravé avec toute la netteté des belles inscriptions d'Athènes. Les monuments épigraphiques les plus communs, dans cette partie de la Grèce, sont les actes d'affranchissement, qui appartiennent tous à une époque plus récente; l'un d'eux donne la réduction du statère grec en deniers romains, et nous fait connaître que, dès le règne d'Auguste, l'emploi des monnaies romaines fut introduit par un règlement dans les actes officiels de ces provinces.

Digitized by Google

Sur la frontière de la Thessalie et de l'Épire, les fameux rochers des *Météores,* avec leurs couvents suspendus, nous offraient un sujet d'études d'une nature toute différente. J'y avais découvert en 1857, dans les bibliothèques des moines, une intéressante collection de chartes byzantines, que je n'avais pu copier que par extraits. Pendant que mes compagnons relevaient toute la contrée environnante et ses étranges aspects, et que M. Daumet, en particulier, reprenait des études sur l'art byzantin commencées par lui dans les églises de Salonique, j'ai employé mon temps à terminer la copie de ces manuscrits. Ce sont des bulles, octroyées, non-seulement aux Météores, mais encore aux grands couvents, aujourd'hui détruits, de Zablantia, de Leucosada, de Mégalôn-Pylôn et à la citadelle de Phanari; elles sont signées par les deux Andronic, par les conquérants serbes Étienne et Syméon, enfin par divers Césars et Augustes, gouverneurs ou usurpateurs de la Thessalie. A défaut de manuscrits anciens, ces documents donnent de curieux détails sur l'état des populations et sur le mélange des races dans cette province, à l'époque où elle avait nom *Grande Valachie.* J'ai extrait aussi de plusieurs parchemins des renseignements particuliers sur les Météores, et transcrit en entier un manuscrit de quelques pages résumant avec intérêt l'histoire de ces vingt-quatre monastères, qui formaient alors ce qu'on appelait la *Thébaïde de Stagi.*

Les régions écartées de la Lyncestide et de la Péonie ne furent, pendant plusieurs siècles, que très-imparfaitement connues des anciens. Strabon décrit comme une terre froide et ingrate ce magnifique pays de culture, que la race laborieuse des Bulgares couvre aujourd'hui de ses colonies. Ce fut seulement l'administration romaine qui parvint à organiser la population, restée longtemps barbare, et à développer les richesses naturelles de la contrée. Les nombreuses antiquités qu'on y rencontre appartiennent toutes à la même période, et prouvent que ces provinces ne connurent la civilisation qu'en prenant place dans le système de l'Empire romain.

Je m'étais proposé particulièrement de retrouver les ruines de l'ancienne ville de *Stobi*, le chef-lieu qui représentait Rome dans ces régions écartées. Pour y parvenir, nous avons dû relever le bassin encore inexploré de la Tzerna (ancien Érigon). La ville de Stobi n'était pas située, ainsi qu'on l'avait pensé, sur le cours moyen de cette rivière, où l'on ne trouve que des rochers et des gorges impraticables, mais au point même de son confluent avec le Vardar. C'est là que j'ai retrouvé l'emplacement de la cité romaine, le cercle ruiné de son enceinte, les restes de ses ponts, et son nom même gravé, avec le titre de municipe, sur une inscription monumentale en l'honneur de l'empereur Adrien. Les villages, à plusieurs lieues

Digitized by Google

de distance, sont pleins de fragments antiques. Cependant, au milieu de cette population transformée, les anciens cultes locaux n'ont pas perdu leur empire : je n'en veux pour exemple que les inscriptions d'Apollon *Oteudanos,* dont la statue d'or, suivant une légende, surmontait le pic volcanique de *Slatovrekh* (*la Cime d'or*), près de Perlépé, et dont les autels, conservés dans l'église d'un monastère bulgare, servent aujourd'hui aux plus saintes cérémonies chrétiennes. Contrairement à ce que j'ai observé dans la Thrace, la langue grecque est ici employée le plus souvent sur les inscriptions, bien que les noms soient tous de forme romaine. La prédominance de cette langue dans le pays est confirmée par les pierres milliaires de la voie Egnatienne qui m'ont été indiquées par M. Calverth, consul d'Angleterre à Monastir : les distances y sont marquées en grec, au-dessous d'une dédicace latine en l'honneur de Commode.

Descendus des hauts plateaux de la Turquie centrale, par l'ancienne voie Egnatienne, nous trouvions sur le littoral de l'Adriatique deux cités maritimes de premier ordre. Grâce à une position excellente, en face de l'Italie et sur le double embranchement de la route militaire qui mettait la capitale de l'Empire en communication avec l'Orient, Apollonie et Dyrrachium ont joui d'une fortune qui n'a fait que grandir avec la domination romaine. Aujourd'hui, malgré l'état de dispersion de leurs ruines, chacune d'elles conserve encore un caractère particulier, qui répond au rôle différent qu'elles ont joué dans l'histoire.

A Dyrrachium on retrouve partout, comme à Philippes, le souvenir de Rome ; l'établissement de la race conquérante a presque entièrement effacé les traces plus anciennes. Une stèle funéraire, un fragment de bas-relief, et le surnom d'Epidamnus qu'une inscription latine d'assez basse époque donne à un chevalier romain, préfet perpétuel du collége des ouvriers charpentiers, sont les seuls vestiges de la ville grecque qui fut autrefois l'occasion de la guerre du Péloponèse. Les débris de la colonie romaine forment, au contraire, toute une muraille de la forteresse moderne de Durazzo et viennent s'y mêler aux écussons napolitains et normands. Quelques morceaux de sculpture et d'architecture semblent même appartenir à une époque voisine de la république. Il faut citer particulièrement deux guerriers, dont la belle tournure se fait admirer, malgré les défauts d'une exécution rude et incorrecte. De nombreux fragments, qui entraient dans la composition de divers édifices, donnent une idée de la multiplicité et de la magnificence des constructions élevées par les Romains à Dyrrachium. La muraille turque contient encore les pièces principales d'un arc de triomphe. Les inscriptions mentionnent aussi un aqueduc construit par l'empereur Adrien et une bibliothèque élevée

Digitized by Google

vers le temps de Trajan. Aucune partie de ces édifices n'est restée debout; on ne retrouve même pas de traces de l'enceinte antique. Je n'en ai pas moins fait relever avec soin l'ancienne fortification byzantine, beaucoup plus étendue que les murailles turques modernes, pour donner une idée de la situation et du développement de cette grande station de l'Empire, qui a conservé jusqu'au milieu du moyen âge un rôle de première importance.

Les ruines d'*Apollonie* présentent, au contraire, l'image d'une ville qui a gardé, pendant toute l'antiquité et même sous la domination romaine, les traditions de la vie hellénique. Quand on examine les nombreux fragments qui sont rassemblés sur l'emplacement de l'ancienne acropole et qui forment du monastère de Poïanni un véritable musée, on se retrouve avec une joie infinie au milieu de la Grèce. Cependant ces débris, arrachés à plus de vingt édifices différents, portent presque tous la marque d'un style moins sévère que les monuments du siècle de Périclès : c'est la même délicatesse de goût avec plus de variété et de fantaisie dans l'invention des détails. Un petit antéfixe en marbre, représentant deux danseuses enlacées dans les enroulements d'une palmette, est peut-être le plus merveilleux exemple de ce *grec orné,* qu'on ne s'étonnera pas de rencontrer dans une colonie de Corinthe. Sur plusieurs fragments doriques et, notamment, autour d'une tête de lion, tombée de la corniche d'un temple, on voit les feuillages et les ornements corinthiens se mêler à l'ornementation ordinairement toute géométrique de cet ordre. L'ionique s'écarte également des formes anciennes, pour se rapprocher de celles que nous avons retrouvées à Palatitza et attribuées à l'époque d'Alexandre. Un atlante en pierre, malheureusement très-mutilé, qui supportait les architraves de quelque portique, est un autre témoignage de toute la richesse qu'une population opulente avait déployée dans la décoration de ses édifices publics. La statuaire proprement dite n'est représentée, parmi les antiquités que nous avons rassemblées à Apollonie, que par une tête de femme voilée; mais la beauté de ce seul débris suffit pour montrer qu'aucun des arts de la Grèce n'avait dégénéré entre les mains des colons de Corinthe sur ces côtes lointaines de l'Illyrie.

Apollonie et le port voisin d'*Oricum*, dont j'ai pu retrouver les ruines, étaient pour nous le terme de notre voyage. La saison, quoique très-avancée, nous réservait encore quelques beaux jours; nous les avons employés à achever, avec l'aide du commandant et des officiers de *la Biche*, les études d'hydrographie et de topographie militaire que nous devions mener concurremment avec l'exploration des monuments et des ruines. Dans les der-

Digitized by Google

niers jours de novembre, nous nous trouvions à Corfou et nous reprenions, après une absence de dix mois, le chemin de la France.

Tel est, Sire, l'ensemble des recherches archéologiques, entreprises par les ordres de Votre Majesté, dans la partie méridionale de la Turquie d'Europe. Plus de deux cents dessins, exécutés par M. Daumet, assurent à ces résultats toute l'authenticité qu'un crayon savant et fidèle peut donner aux découvertes lointaines. Nous rapportons en outre un nombre à peu près égal d'inscriptions, les notes d'un grand travail de topographie, reliant par des cheminements les points que nous avons particulièrement étudiés, enfin une collection de marbres antiques, moins importante par le nombre que par la rareté des fragments qui la composent. Un pays tant de fois ravagé ne promettait pas des ruines comparables, par leur état de conservation, aux grands débris restés debout sur plus d'un point de l'Attique ou du Péloponèse. Il contenait cependant des richesses qu'une exploration, nécessairement limitée par le temps, est loin d'avoir épuisées. Votre Majesté a pensé que ces provinces devaient être étudiées avec une persistance particulière, à cause même de la nouveauté des renseignements qu'elles ne pouvaient manquer de fournir pour l'histoire politique et pour l'histoire de l'art. Si notre voyage a produit quelques-uns des résultats prévus par Votre Majesté, qu'il nous soit permis d'en faire remonter l'honneur à la protection auguste qui n'a pas cessé de lever devant nous tous les obstacles.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté

Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et sujet,

LÉON HEUZEY.

(Extrait du *Moniteur* du 13 avril 1862.)

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

PHILIPPES

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILIPPES

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS DES MINES D'OR

Le nom de la Macédoine s'étendit avec les conquêtes de ses rois, et finit par embrasser des régions originairement séparées. Aussi, quand on parle de cette contrée, n'est-il pas inutile de faire connaître s'il s'agit de la Macédoine d'Archélaos, de celle de Philippe, d'Alexandre ou de Persée; de même que, dans notre histoire, on a soin de ne pas confondre l'ancien duché de France avec les accroissements successifs de la monarchie française. Les Romains étendirent cette dénomination plutôt qu'ils ne la resserrèrent : selon le témoignage de Ptolémée, ils appelaient ainsi un vaste gouvernement, dont les quatre points extrêmes étaient l'embouchure du fleuve Nestos en Thrace, celle du Sperchios sur les limites de la Thessalie et de la Grèce, la presqu'île de Dyrrachion en Illyrie et le promontoire Acrocéraunien en Épire. Tous les territoires explorés par la Mission appartiennent à cette grande province romaine de Macédoine, dont le nom fait l'unité de nos recherches; bien que nous nous soyons moins appliqués à parcourir pied à pied un pays aussi étendu, qu'à en étudier à fond certaines parties importantes et peu connues.

La ville de Philippes, en latin *Philippi*, en grec οἱ Φίλιπποι, célèbre par le nom qu'elle tient de son fondateur, illustrée depuis par les événements historiques qui l'ont

Digitized by Google

associée à la chute de la république romaine et aux premiers développements du christianisme, était située dans cette partie de la Thrace qui s'étend entre le Strymon et le Nestos, et qui fut de bonne heure une province macédonienne. Son territoire répond géographiquement au bassin de l'*Anghista:* c'est le nom que les habitants ont conservé à l'*Angitès* d'Hérodote, affluent de la rive droite du Strymon et tributaire du lac *Kerkinitis*, que le fleuve forme à deux lieues de la mer.

Sous le nom de bassin il ne faut pas entendre ici un système de vallées, mais une de ces plaines intérieures, comme la Thessalie, qui interrompent en plus d'un endroit l'épais réseau montagneux de la péninsule hellénique, et semblent faites pour réunir les populations, ailleurs divisées par trop d'obstacles naturels. Telle est la plaine de Philippes (aujourd'hui plaine de *Drama*), baignée par les ramifications de l'Angitès, et partout encadrée de montagnes, même du côté de la mer, où se dresse le haut massif du mont Pangée. Cependant la barrière qui ferme le littoral n'est pas infranchissable dans toute son étendue : elle s'abaisse et s'amincit en un point, et présente un facile accès sur l'ancien golfe Piérique, à l'endroit même où le port turc de *Kavala* s'ouvre en regard de la belle île de Thasos, autrefois l'une des plus riches de la mer Égée. La plaine intérieure de l'Angitès a donc ses débouchés, dont elle est seule maîtresse; elle communique librement avec la côte, et n'est pas dépendante, pour le mouvement de son commerce, de la vallée du Strymon, où s'écoulent ses eaux.

Aux avantages d'une heureuse situation cette terre privilégiée joignait, dans l'antiquité, des richesses exceptionnelles. Le produit qu'elle aurait pu tirer de ses champs fertiles et de ses vastes forêts n'était rien en comparaison du trésor de ses mines. La Thrace possédait sur plusieurs points des gisements aurifères : l'Hèbre roulait l'or en paillettes dans les sables de son cours; Thasos le tirait de ses montagnes, et les laboureurs de la Péonie, au rapport de Strabon, le trouvaient presque à fleur de sol sous la forme de grains ou pépites; mais aucun district ne pouvait se comparer au mont Pangée et aux montagnes mêmes de Philippes, où de nombreux filons, qui recélaient l'or et l'argent en abondance, suffirent à une exploitation de plusieurs siècles : Ὅτι πλεῖστα μέταλλά ἐστι χρυσοῦ ἐν ταῖς Κρηνίσιν, ὅπου νῦν οἱ Φίλιπποι πόλις ἵδρυται, πλησίον τοῦ Παγγαίου ὄρους· καὶ αὐτὸ δὲ τὸ Παγγαῖον χρυσεῖα καὶ ἀργυρεῖα ἔχει μέταλλα, καὶ ἡ πέραν καὶ ἡ ἐντὸς τοῦ Στρυμόνος ποταμοῦ μέχρι Παιονίας· φασὶ δὲ καὶ τοὺς τὴν Παιονίαν γῆν ἀροῦντας εὑρίσκειν χρυσοῦ τινα μόρια (1). La recherche de l'or fut donc la grande affaire de cette contrée pendant une longue suite d'années, et c'est tout le secret de son histoire. L'appât d'un gain rapide, en entretenant parmi les indigènes une activité fiévreuse, peu favorable au progrès de la civilisation, ne cessa d'éveiller autour d'eux la convoitise de leurs voisins et l'esprit entreprenant des

(1) Strabon, VII, fragm. 35.

Digitized by Google

nations maritimes, jusqu'au jour où une domination étrangère, fortement établie, permit au pays de développer en paix ses richesses régulières, celles de l'agriculture et du commerce.

Il n'est pas facile de déterminer avec exactitude la position des tribus qui vivaient pressées dans cette partie de la Thrace. La plus importante paraît avoir été longtemps celle des *Satres*, qui avait, suivant Hérodote, la plus large part dans la possession des mines du Pangée : τὸ Πάγγαιον οὖρος... ἐὸν μέγα τε καὶ ὑψηλὸν, ἐν τῷ χρύσεά τε καὶ ἀργύρεα ἔνι μέταλλα, τὰ νέμονται, Πίερές τε καὶ Ὀδόμαντοι καὶ μάλιστα Σάτραι (1). Ils s'étaient fait une demeure inaccessible au milieu des forêts et des neiges, dans les hautes vallées de la région aurifère. Là, sur les dernières cimes, se trouvait un fameux oracle de Bacchus, dont les Satres, et particulièrement ceux d'entre eux qu'on appelait *Besses,* étaient les gardiens naturels et les interprètes : Βησσοὶ δὲ τῶν Σατρέων εἰσὶ οἱ προφητεύοντες τοῦ ἱροῦ (2). La religion se joignait donc à l'indépendance d'une vie sauvage et grossièrement opulente pour donner à cette nation une sorte d'ascendant sur ses voisins. Plus tard le nom de Besses, probablement comme plus noble, est le seul qui subsiste : Pline l'étend à presque toutes les peuplades de la contrée, parmi lesquelles les *Diobesses* forment une tribu particulière : *Lævo* (*latere Strymonis*) *Digeri, Bessorumque multa nomina, ad Nestum, amnem Pangæi montis ima ambientem, inter Elethos, Diobessos, Carbilessos* (3). Tous ces détails rattachent les Satres aux Besses de l'Hæmus et à la grande famille des Thraces machérophores, appelés Δῖοι par Thucydide, montagnards farouches, dont les belliqueux mineurs du Pangée n'étaient sans doute qu'un détachement.

Au-dessous des Satres était établie la tribu, autrefois illustre, des *Pières*, qui avait aussi, sur le flanc du Pangée, ses mines à exploiter et, pour les défendre, les deux forteresses de Phagrés et de Pergamos (4). Une chaîne de contre-forts, qui borde la mer, et qui est séparée du corps de la montagne par une fertile vallée, marque une partie de leur territoire. Le nom de golfe Piérique montre en outre qu'ils devaient s'étendre vers l'est, sur toute la côte montagneuse de Kavala. Il paraît même qu'ils pénétraient dans l'intérieur jusqu'aux montagnes de Philippes; car Étienne de Byzance place le territoire de cette ville dans l'ancienne Piérie thrace : Κρηνίδες, πόλις Πιερίας, ἃς Φίλιππος μετωνόμασε Φιλίππους. On sait, du reste, qu'ils n'étaient pas originaires de cette côte, mais qu'ils avaient été chassés par les Macédoniens du pied de l'Olympe, où ils formèrent longtemps, dans les forêts d'une autre Piérie, l'avant-garde des Thraces; de là ils répandirent sur la Grèce primitive, avec le culte enthousiaste de Bacchus, le goût d'une certaine exaltation musicale et religieuse, commune à toutes les tribus de leur

(1) Hérodote, VII, 112. — (2) *Ibid.*, 111. — (3) *Histoire naturelle*, IV, 18. — (4) Thucydide, II, 99. — (5) *Ibid.*

Digitized by Google

sang. Ce fut probablement tout le rôle de ces premiers civilisateurs de la Grèce; et l'on est moins porté à douter qu'ils fussent réellement de la même famille que les Thraces, quand on les voit trouver un asile dans les montagnes où la grande divinité, dont le culte leur était commun avec ces peuples, avait son oracle le plus révéré.

Les *Édones* étaient, comme les Pières, un peuple thrace refoulé par les envahissements de la Macédoine (1). Des plateaux qui sont au nord de la Chalcidique, ils avaient été rejetés sur la rive gauche du Strymon, et s'y étaient établis vers le confluent de l'Angitès, à l'endroit où les pentes occidentales du Pangée forment le canton boisé appelé Phyllide. C'est là qu'ils eurent à soutenir le poids de la lutte contre les établissements grecs, qui se fondèrent surtout à leurs dépens. Ennemis d'Athènes, alliés du Spartiate Brasidas contre Amphipolis, ces intrépides défenseurs des mines d'or n'offraient pas moins d'intérêt pour l'étude des croyances religieuses de la Thrace. On considérait comme un de leurs anciens rois ce Lycourgos, que la légende mettait en lutte avec Bacchus, sur le mont Pangée. La *Lycurgie*, trilogie d'Eschyle, composée vers le temps où Athènes colonisait le Strymon, contenait une pièce intitulée *les Édones* (2).

Les *Odomantes* sont aussi mentionnés parmi les grandes peuplades qui se partageaient le pays entre le Strymon et le Nestos. Ptolémée confond leur territoire avec celui des Édones et n'en fait qu'une seule province, Ὀδομαντικῆς τῆς καὶ Ἠδωνίδος, dans laquelle il comprend à la fois Philippes et Amphipolis. Cependant, lorsqu'il décrit la côte, il ne parle que de l'Édonide, Ἠδωνίδος παραλίου, d'où l'on peut conclure que l'Odomantique s'étendait principalement dans la plaine de l'Angitès. Le fait est confirmé par Thucydide, qui compte les Odomantes parmi les Thraces indépendants, habitant les plaines au-delà du Strymon : Οἱ πέραν Στρυμόνος πρὸς βορέαν Θρᾷκες, ὅσοι πεδία εἶχον, Παναῖοι καὶ Ὀδόμαντοι καὶ Δρῶοι καὶ Δερσαῖοι· αὐτόνομοι δ' εἰσὶ πάντες (3). Ils y confinaient aux Derséens, aux Digères et à d'autres tribus encore plus obscures, et touchaient en même temps à la rive gauche du fleuve et aux pentes septentrionales du Pangée, où ils possédaient leur part d'exploitations métallurgiques. Au moment de la guerre d'Amphipolis, les Odomantes forment, comme les Édones, une nation distincte, gouvernée par ses rois particuliers; mais ils ne suivent pas le même parti que leurs voisins, et c'est parmi eux que les Athéniens recrutent leurs mercenaires (4) : car Athènes avait su entretenir, parmi les barbares qui entouraient ses possessions, une rivalité favorable à sa politique.

Les Grecs de Thasos avaient appris d'une antique colonie phénicienne à exploiter les terrains aurifères de leur île : on peut supposer qu'ils furent les premiers à

(1) Thucydide, II, 99. — (2) Strabon, 470, 471; Apollodore, *Bibliothèque*, III, 5. — (3) Thucydide, II, 10. — (4) *Ibid.*, V, 6.

Digitized by Google

reconnaître, sur la côte d'en face, de semblables richesses, et à les révéler aux barbares qui l'habitaient. Une tradition, conservée par Pline, intervertit pourtant l'ordre des faits : ce serait dans le Pangée même que Cadmus aurait découvert et mis en œuvre le premier minerai d'or : *auri metalla et conflaturam Cadmus Phœnix ad Pangæum montem* (1). Le nom de Cadmus se trouve ainsi associé, comme dans la légende thébaine, à une antique importation des arts de la Phénicie; mais ce qui prouverait que ce n'est pas une contrefaçon de cette légende, c'est le culte du héros inventeur, qui semble s'être conservé dans celui de Cadmilos ou Casmilos, l'Hermès des mystères de Samothrace. Toujours est-il que les Thasiens, dès une époque reculée, occupent la côte entre le Strymon et le Nestos, et qu'ils l'appellent « leur continent », Θασίων ἤπειρος. Ils n'y possèdent qu'une seule mine, celle de Scapté-Hylé, mais elle leur rapporte plus que tous les gisements de l'île; d'ailleurs ils tiennent la région aurifère bloquée par une ceinture de comptoirs, ἐμπόρια Θασίων, qui leur permet de tirer à eux la meilleure partie de ses revenus (2). Le centre du commerce de l'or et la capitale des mines est, à cette époque, la ville de *Daton,* qu'Eustathe considère comme une colonie thasienne : son nom était proverbial parmi les Grecs, comme chez nous ceux d'Eldorado ou de Potose, pour désigner de merveilleux trésors (3).

Il fallut la soumission de la Thrace par les armées de Darius et le grand mouvement des guerres médiques pour porter atteinte au tranquille monopole dont jouissaient les Thasiens. Les Perses, contents d'occuper quelques places, ne songeaient pas à exploiter le pays pour leur propre compte; mais ils avaient derrière eux des sujets grecs, habiles à profiter des conquêtes de leurs maîtres. L'ambitieux Histiée, qui commandait, dans la flotte, la division milésienne, jeta aussitôt les yeux sur la région des mines d'or; il reconnut, dans le lac du Strymon, un magnifique port intérieur, capable d'abriter toute une florissante marine, construite avec les forêts de ses rives. Ce fut l'origine de la colonie de *Myrkinos*, que son cousin Aristagoras, chassé d'Ionie, s'efforça ensuite d'étendre par les armes; mais il périt avec tous les siens, en voulant arracher aux Thraces l'incomparable position où devait plus tard s'élever Amphipolis (4). Cependant ces tentatives ne devaient pas être perdues. Après les guerres médiques, les Athéniens ne chassèrent les Perses d'Eïon et des bouches du fleuve, que pour reprendre à leur profit et réaliser en partie le rêve d'or des tyrans de Milet.

La prise d'Eïon avait mis entre les mains d'Athènes la clef de l'antique Eldorado.

(1) *Histoire naturelle*, VII, 57. — (2) Hérodote, VI, 47; Thucydide, I, 100. — (3) Eustathe, dans son commentaire de Denys le Périégète, au vers 517; Strabon, VII, fragm. 36. — (4) Hérodote, V, 11, 23, 126; Thucydide, VI, 102.

Digitized by Google

On commença par en écarter les Thasiens : ils réclamaient leurs comptoirs et leur mine du continent; une défaite navale les força de les abandonner et les réduisit à leur île (1). Il en fut autrement des Thraces. C'étaient pour les Grecs de redoutables adversaires, qui n'avaient rien de la faiblesse que montrèrent plus tard les Indiens en face des Espagnols. N'étant pas navigateurs, ils se voyaient contraints de souffrir ces étrangers qui venaient, avec des flottes, bâtir des acropoles le long des rivages et dans les bouches des fleuves; ils ne pouvaient même se passer de leurs services; mais ils n'étaient pas disposés à les laisser s'écarter de leurs chantiers et de leurs vaisseaux, pour pénétrer en armes dans la région des mines. Les Athéniens payèrent chèrement le projet, qu'ils semblent avoir formé d'abord, d'une conquête de tout le territoire entre le Nestos et le Strymon. Il faut se figurer la fièvre d'entreprises qui s'était emparée d'Athènes aux merveilles que l'on racontait de ces pays éloignés et de leurs sources de richesses. Le peuple en était encore à l'enthousiasme de ses victoires sur les Perses et de la récente expansion de son empire maritime : dix mille colons répondirent au premier appel; c'était toute une population, qui partit du Pirée, rêvant de se partager au cordeau la contrée qui produisait l'or. Non contents de remonter le Strymon et d'occuper la position des Neuf Voies, devant laquelle avait naguère échoué Aristagoras, ils ne craignirent pas de s'avancer dans les terres, jusqu'au lieu appelé Drabescos, avec l'intention évidente de prendre à revers le Pangée et les exploitations des Thraces. Mais là, subitement enveloppés par les barbares, ils périrent tous les dix mille, dans une lutte furieuse. On racontait même que la foudre était tombée sur eux à coups redoublés, comme pour arrêter les envahisseurs de ces régions inconnues : tant fut grande l'horreur du désastre et douloureux le souvenir qu'il laissa dans l'esprit des Athéniens!

Je crois qu'il faut regarder comme un épisode de cette expédition sanglante une semblable catastrophe que les Athéniens auraient éprouvée à Daton, sur le terrain même des mines d'or. Les écrivains ne mentionnent jamais que l'un ou l'autre de ces deux échecs, avec le même chiffre de dix mille morts et le nom des mêmes généraux tués dans l'action, Sophanès et Léagros. L'armée aurait donc opéré sur deux points à la fois ou livré deux combats successifs (2). De toute manière, le nom de Daton prouve que les colons d'Athènes ne purent même pas se maintenir dans les districts aurifères qu'ils avaient enlevés aux Thasiens. Si Thucydide posséda par la suite des mines à Scapté-Hylé, son biographe nous apprend qu'il les tenait de sa femme,

(1) Thucydide, I, 101. — (2) Pour éclaircir ce point d'histoire et de chronologie, il faut comparer entre eux les passages suivants : Hérodote, IX, 75; Isocrate, *de Pace*, 86; Thucydide, I, 100 et IV, 102; Pausanias, I, 29, et le scholiaste d'Eschine, *Discours de l'Ambassade*, 34. Cf. Clinton, *Fasti Hellenici*, II, Append., 6.

Digitized by Google

qui était Thrace (1); mais Athènes ne paraît avoir presque rien conservé de ces exploitations. Ainsi le désastre de Drabescos et de Daton ne recula pas seulement de vingt-neuf ans la fondation de l'établissement athénien, il en changea le caractère. Plus tard, lorsque Amphipolis s'éleva enfin dans un repli du Strymon, elle dut réduire son rôle à celui d'une colonie commerciale, et se contenter d'être le grand entrepôt des échanges avec les mineurs. Elle trouva sans doute une ample compensation dans ce trafic, qui lui livrait indirectement presque tout le produit du travail indigène; cependant les Thraces restaient seuls maîtres de l'intérieur du pays et de l'exploitation des métaux précieux.

On ne voit pas sans étonnement quelques tribus sauvages et divisées entre elles maintenir ainsi, pendant de longues années, l'indépendance d'un coin de la Thrace, et y rester maîtresses d'immenses trésors, tandis que trois grands États se forment autour d'elles et convoitent cette source de puissance. C'est, à l'est, la redoutable confédération des Odryses, qui borde le Nestos et menace d'absorber tous les Thraces, à l'ouest la Macédoine, qui chaque jour gagne du terrain et déjà touche au Strymon, au sud enfin la mer, c'est-à-dire Athènes et son empire. La rivalité de ces trois puissances ne contribua pas moins que l'intrépidité des Édones ou le caractère religieux des Satres à protéger le pays de l'or. Mais, le jour où Sparte, par la prise d'Amphipolis, préluda dans ces parages à la ruine de l'empire colonial des Athéniens, l'équilibre fut rompu en faveur de la Macédoine. Olynthe tenta vainement de remplacer la domination athénienne par une association des villes grecques de la côte, qui aurait eu, dans les mines du Pangée, un trésor naturel et toujours rempli (2). On vit même les deux anciennes ennemies, Athènes et Thasos, s'unir, à la dernière heure, pour ressaisir quelques débris de leurs possessions : les escadres athéniennes, qui ne cessaient de croiser devant Amphipolis, appuyaient en même temps les prétentions des Thasiens sur leurs anciens comptoirs; c'est vraisemblablement à la faveur de cette entente qu'un illustre banni athénien, l'orateur Callistrate, parvint à établir quelques aventuriers à Daton, qu'Athènes, dans toute sa puissance, n'avait pu coloniser. Plus habiles, les mineurs thasiens quittaient les anciens gisements, à demi épuisés, pour en chercher de nouveaux. C'est seulement alors que, pénétrant dans l'intérieur, jusqu'au bourg de *Crénides*, ils mirent la main sur des mines d'or encore vierges et plus riches que toutes celles qu'on avait exploitées jusque-là : Ἅμα δὲ τούτοις πραττομένοις Θάσιοι μὲν ᾤκισαν τὰς ὀνομαζομένας Κρηνίδας, ἃς ὕστερον ὁ βασιλεὺς ἀφ' ἑαυτοῦ ὀνομάσας Φιλίππους ἐπλήρωσεν οἰκητόρων (3). Mais cette activité renaissante et ce réveil de fortune ne devaient pas leur profiter; car, la même année, Philippe montait sur le trône de

(1) Marcellin, *Vie de Thucydide*.— (2) Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 17.— (3) Diodore de Sicile, XVI, 3.

Digitized by Google

Macédoine : trouver en ce moment un pareil trésor, c'était lui en montrer la place.

Pour remplacer, dans ces contrées, les rivalités de l'exploitation coloniale par une domination régulière, il fallait s'appuyer sur le continent, et là était la force de la Macédoine. Depuis six ans, Ptolémée d'Aloros et Perdiccas III menaçaient Amphipolis, sous prétexte de la protéger contre la marine athénienne : à peine Philippe, dès la deuxième année de son règne, s'est-il emparé de cette porte de la Thrace, qu'il est maître en même temps de la vallée du Strymon, du mont Pangée, de la plaine de l'Angitès, et des richesses disputées si ardemment depuis plus d'un siècle. Artémidore, cité par Étienne de Byzance, rapporte que les mineurs de Crénides, assiégés par les Thraces, n'hésitèrent point à se livrer à celui qui pouvait seul donner au pays l'ordre et la paix : Τοῖς δὲ Κρηνίταις, πολεμουμένοις ὑπὸ Θρᾳκῶν, βοηθήσας ὁ Φίλιππος, Φιλίππους ὠνόμασεν. Philippe s'occupa aussitôt d'organiser plus largement le travail de l'extraction de l'or, et il parvint à tirer des nouveaux gisements, non plus quatre-vingts talents, comme autrefois les Thasiens de Scapté-Hylé, mais, si l'on en croit Diodore, plus de mille talents par année (environ cinq millions et demi de notre monnaie, représentant, si l'on tient compte de la rareté relative des métaux précieux, une valeur réelle au moins quadruple) : Μετὰ δὲ ταῦτα παρελθὼν ἐπὶ πόλιν Κρηνίδας, ταύτην μὲν ἐπαυξήσας οἰκητόρων πλήθει μετωνόμασε Φιλίππους, ἀφ' ἑαυτοῦ προσαγορεύσας· τὰ δὲ κατὰ τὴν χώραν χρυσεῖα μέταλλα, παντελῶς ὄντα λιτὰ καὶ ἄδοξα, ταῖς κατασκευαῖς ἐπὶ τοσοῦτον ηὔξησεν, ὥστε δύνασθαι φέρειν αὐτῷ πρόσοδον πλεῖον ἢ ταλάντων χιλίων (1). Ce trésor annuel valait mieux, pour assurer les prochains triomphes de la Macédoine, que la meilleure armée : l'or de Crénides devait bientôt se répandre sur la Grèce, précédant la phalange, comme une irrésistible avant-garde, et lui ouvrant plus de portes que les béliers et les catapultes.

Mais Philippe ne fonda pas seulement au bourg de Crénides une colonie de mineurs et un atelier de monnayage : il en fit encore une place forte pour contenir les Thraces et un centre d'exploitation agricole, une ville qu'il nomma de son nom et qu'il destinait à commander l'intérieur du pays, comme Amphipolis en commandait le littoral. La plaine de l'Angitès n'était jusqu'ici qu'une vaste forêt marécageuse, repaire de tribus barbares : la nouvelle population de Philippes en commença le défrichement. Les bois s'éclaircirent; des canaux furent tracés; la charrue se mit à l'œuvre, et le climat même, ainsi que l'atteste Théophraste, s'adoucit au contact du travail et de la civilisation (2). Maîtresse des mêmes régions, Rome ne fit plus tard que continuer l'œuvre des rois de Macédoine. Tout d'abord, lorsque Paul-Émile partagea le royaume de Persée en quatre gouvernements, on avait respecté l'ancien prestige d'Amphipolis, qui resta la capitale de la première de ces

(1) Diodore de Sicile, XVI, 8. — (2) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

Digitized by Google

divisions : les Romains se substituèrent seulement aux Macédoniens dans l'exploitation des mines. Mais le séjour que fit Octave devant Philippes, en face de Brutus et de Cassius, révéla au futur maître de l'Empire l'importance de cette place ; après la victoire il la choisit pour y établir une colonie agricole et militaire, qui devait être la sentinelle romaine de la Thrace et de la Macédoine : Οἱ δὲ Φίλιπποι Κρηνίδες ἐκαλοῦντο πρότερον, κατοικία μικρά· ηὐξήθη δὲ μετὰ τὴν περὶ Βροῦτον καὶ Κάσσιον ἧτταν (1). Philippes eut ainsi le privilége d'attirer, à des époques différentes, l'attention de deux princes, habiles politiques et fondateurs d'empires. A ces titres de gloire vint s'ajouter, dans les temps chrétiens, le respect du nom de saint Paul, et le pieux souvenir de son emprisonnement et de ses prédications. L'éclat d'un siége épiscopal, qui faisait remonter son institution jusqu'à l'apôtre des Gentils, ne contribua pas peu à conserver à la ville de Philippes son nom et son rang jusqu'à la fin de la période byzantine: l'empereur Cantacuzène la compte encore, en l'année 1355 ap. J.-C., à la veille des premières menaces de l'invasion ottomane, comme une des défenses de l'Empire à son déclin.

La brillante fortune de Philippes ne pouvait manquer de donner de la célébrité à ses ruines et d'y attirer quelques-uns des rares voyageurs qui, pendant quatre siècles, ont traversé les régions écartées de l'ancienne Thrace. Mais ils n'ont fait, l'un après l'autre, que passer en curieux sur l'emplacement de la ville antique, donnant un coup d'œil aux restes les plus apparents, et relevant à la hâte quelques inscriptions le long du chemin. Il faut cependant accorder une place à part au médecin français, Pierre Belon, qui dut à la protection de François Ier de pouvoir visiter, un siècle après l'établissement des Turcs à Constantinople, une notable partie de leur empire. Il était d'une époque qui goûtait plus l'antiquité qu'elle ne la connaissait dans ses détails. Trop prompt à accepter les fausses traditions, entretenues dans les pays grecs par un pédantisme ignorant, il rachète ce défaut par une justesse d'observation et par une curiosité naturelle qui permettent encore aujourd'hui de tirer de ses notes de précieuses comparaisons avec l'état présent des ruines. Quant à Paul Lucas, qui voyageait vers la fin du règne de Louis XIV, il n'a guère ajouté que des phrases aux remarques de son prédécesseur. Il rencontre à Philippes « un grand nombre d'édifices seulement à moitié abattus, et parmi les-« quels il y a eu manifestement de beaux temples tout bâtis de marbre blanc, de « superbes palais, dont les restes donnent encore une haute idée de l'architecture « ancienne, et plusieurs autres monuments dignes de la magnificence des monar-« ques qui y ont régné »; mais il ne les décrit pas autrement.

Au commencement de notre siècle, Félix Beaujour, auteur du *Voyage militaire*

(1) Strabon, VII, fragm. 41.

Digitized by Google

dans l'Empire Ottoman, et l'anglais Clarke, ne parlent de Philippes que pour en avoir reconnu la position des hauteurs de Kavala. Cousinéry, qui occupait, à la même époque, le consulat de France à Salonique, appartient à cette génération érudite de résidents au Levant, qui ont fourni à la science une grande somme d'informations utiles, bien qu'ils aient souvent exagéré la portée des rapides expéditions qui leur étaient commandées, de loin en loin, par les nécessités de leur service. Sa visite à Philippes n'est encore autre chose qu'une *chevauchée* à travers les ruines : elle n'ajoute qu'un petit nombre de faits et beaucoup d'hypothèses à ce qu'avait écrit Belon trois siècles auparavant. Il est vrai que, de son temps, le fanatisme des Turcs Koniarides, qui habitent la plaine, ne permettait pas, même à un consul, d'y séjourner, comme nous avons pu le faire. Il raconte lui-même que, copiant une inscription sur les rochers de Philippes, il fut interrompu par un coup de feu et par le sifflement d'une balle, qui le forcèrent à battre en retraite. De nos jours, M. Viquesnel peut passer justement pour avoir découvert l'intérieur de la Thrace, jusqu'ici marquée en blanc sur les meilleures cartes, comme les régions les moins abordables de l'Afrique ou de l'Australie ; mais le savant voyageur, préoccupé surtout de la configuration et de l'état présent du pays, ne pouvait donner, en particulier au canton qui nous occupe, l'attention minutieuse qu'exigent les recherches d'archéologie. J'ai toutes raisons pour ne pas oublier le dernier visiteur des ruines de Philippes, mon ami, M. Georges Perrot. Chargé, en 1856, comme membre de l'École française d'Athènes, d'étudier l'île de Thasos, il profita de son séjour sur la côte pour faire jusqu'à Drama une intéressante excursion, qu'il a racontée dans la *Revue archéologique* (1). Plus exact et plus complet que ses devanciers, en apportant après eux son contingent de découvertes, il signale la masse de débris semés à perte de vue dans la plaine, et reconnaît qu'il y a encore là tout un champ de ruines à explorer.

(1) *Revue archéologique*, année 1860.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

NÉAPOLIS, LE PORT DE PHILIPPES,

AUJOURD'HUI KAVALA.

C'est le 5 avril, au lever du jour, que la corvette *la Biche*, partie du Pirée l'avant-veille à onze heures du matin, nous mit en vue de Kavala. Devant nous l'ancien golfe de Piérie s'arrondissait en demi-cercle, entre les deux masses épaisses du mont Pangée et de l'île de Thasos. Nous venions de dépasser, à notre droite, les derniers promontoires de l'île, encore baignés d'ombre; tandis que, sur notre gauche, les flancs boisés et les pics neigeux du Pangée se dressaient dans la lumière. De ce côté, sur les derniers contre-forts de la montagne, on distinguait nettement les maisons et les champs du grand village de *Lefthéro*, et, au-dessous du village, le beau port de *Lefthéro-Limani*, aujourd'hui désert et gardé seulement par les ruines byzantines d'*Eski-Kavala* ou *Vieille-Kavala*. La ville même de Kavala n'apparaissait encore que comme une tache blanche dans la partie la plus creuse du golfe, au pied d'une chaîne de collines nues et abruptes, mais assez basses pour laisser voir au loin, derrière elles, les neiges des plus hautes crêtes de l'intérieur.

La distance, diminuant rapidement, nous permit bientôt d'observer l'ensemble de la place, bâtie sur une petite presqu'île rocheuse et un peu relevée, qui se détache de la côte, ce que Félix Beaujour appelle fort justement « un rocher qui saille en mer. » Malgré les murailles qui enferment ce rocher et la citadelle qui le couronne, la convexité du terrain laisse paraître à découvert les maisons turques, les mosquées, blanchies de frais, et les autres édifices, entassés dans un étroit ovale et se mirant dans la mer par-dessus les créneaux. On peut ainsi, dès l'arrivée, juger de la position : on voit qu'elle a dû être choisie avant l'invention des armes mo-

Digitized by Google

dernes; car elle est exposée au feu du premier bâtiment de guerre qui viendrait s'embosser à portée de canon, en même temps qu'elle est dominée, du côté de la terre, par toute la chaîne de hauteurs qui cerne le fond du golfe.

Le mouillage est à l'est de la presqu'île, au pied même des murailles. Il n'y a pas de port, mais seulement une plage de sable, le long de laquelle viennent s'aligner les bateaux du pays, caïques, felouques et sacolèves, en attendant leur chargement. L'ancrage est bon, le fond tenace, mais la rade n'est pas en sûreté contre tous les vents, et, par les grosses mers du sud-ouest, les navires, qui ne peuvent se haler sur la grève, sont forcés de chercher abri dans le port de Lefthéro, ou derrière l'île de Thasos. Pendant les vingt jours que durèrent nos opérations dans la plaine de Philippes, la corvette dut se tenir toujours prête à changer de mouillage à la première apparence de mauvais temps. Kavala n'en reste pas moins l'échelle la plus fréquentée de toute la côte, la seule où les paquebots français, autrichiens et grecs stationnent une ou deux fois par mois, pour prendre de la soie brute et des ballots de ce blond tabac d'Ienidjé, coupé en filaments si déliés et si estimé à Constantinople.

Je me hâtai de débarquer pour aller présenter notre firman au muddir, sorte de sous-préfet turc, qui administre pour le civil l'arrondissement de Kavala. Ce fonctionnaire, dont nous devions réclamer un ordre particulier ou *bouïourouldi,* relève du kaïmakam de Drama, placé lui-même sous les ordres du pacha de Salonique, qui n'a pas un gouvernement beaucoup moins étendu que l'ancien royaume de Macédoine. Nous reçûmes en même temps l'accueil le plus empressé de la part de M. Pétro Varda, négociant du pays, chargé du pavillon français avec le titre d'agent vice-consul, et de la part de son jeune secrétaire, M Kouzis. Ces messieurs, qui devaient pousser l'obligeance jusqu'à nous accompagner dans plusieurs de nos excursions, prirent d'eux-mêmes toutes les mesures pour assurer notre prompte installation dans le village le plus voisin des ruines de Philippes.

Il faut descendre à terre pour se rendre compte de la situation exceptionnelle qui a fait la fortune de la petite ville de Kavala, malgré la faiblesse de ses défenses et le peu de sûreté de son port : c'est que, seule de toute la côte, elle est située, à la fois, sur la mer et sur la grande route militaire et commerçante de la Thrace, l'ancienne *via regia*, dont parle Tite-Live (1), déjà ouverte par les rois de Macédoine, avant de devenir la *via Egnatia* sous les Romains. Cette route ne touche au rivage qu'en un point, qui est justement la plage de Kavala, et elle s'y engage dans un étroit défilé, entre la presqu'île fortifiée et les montagnes qui bordent le fond du golfe. C'est, on le voit, un passage de première importance, et comme les

(1) Tite-Live, XXXIX, 27.

Digitized by Google

Thermopyles de la Macédoine, sur sa frontière orientale. Les anciens n'avaient pu négliger un emplacement aussi favorable. Ils ne devaient même y redouter, dans l'état où se trouvaient alors la navigation et l'art militaire, aucun des inconvénients que nous signalons aujourd'hui. Cependant la citadelle et les autres fortifications de Kavala ne laissent voir aucune trace d'assises ou de fondations antiques : ce sont des constructions byzantines, remaniées en partie par les Turcs. Il faut en dire autant du bel aqueduc, sur double rang d'arcades, qui conduit l'eau de la montagne voisine dans les citernes de la place, et remédie au manque de sources naturelles. Belon rapporte que, peu d'années avant son passage, la ville était déserte et toute ruinée; les Turcs songèrent à la repeupler, en y colonisant principalement des Juifs, qu'ils avaient ramenés de leur expédition de Hongrie. Un seigneur turc, du nom d'Ibrahim-Pacha, qui avait aussi reconstruit le grand pont du Strymon, dota les nouveaux habitants d'une mosquée, d'un bain et d'un caravansérail, et fit relever en même temps les murs et l'aqueduc. Ces constructions, dans l'état où elles se trouvent, ne remonteraient donc pas plus loin que Soliman le Magnifique, dont le règne fut comme une renaissance pour ces provinces, ruinées par le premier établissement de leurs nouveaux maîtres.

La seule partie des défenses de Kavala à laquelle les Turcs n'aient pas touché est un curieux ouvrage extérieur, qui reliait jadis la place aux montagnes voisines. Il consiste en une épaisse muraille de blocage, flanquée de tours et terminée à son extrémité par une tour plus grosse que les autres, qui couronne une colline abrupte de l'autre côté du défilé. Presque tous les voyageurs parlent de cette ruine, qui produit un bel effet de la mer, et ils y voient avec raison une barrière élevée entre la Thrace et la Macédoine. Seulement Cousinéry en exagère singulièrement l'antiquité et l'importance, lorsqu'il suppose tout un système de fortifications macédoniennes ou romaines, qui se rattachaient à celles de Philippes, et couvraient les mines du Pangée contre les incursions des Thraces. Cette *Grande Muraille* de la Macédoine n'existe que dans son imagination. Nous n'avons encore ici qu'une construction du Bas-Empire, évidemment destinée à protéger l'aqueduc et à fermer complétement le défilé, mais qui, réunie à d'autres ouvrages avancés, observés par Belon et par Félix Beaujour, devait former, au moyen âge, une position militaire véritablement forte.

Le règlement de préséance ecclésiastique de l'empereur Andronic le Vieux nous apprend, en effet, que Kavala n'est que le nom populaire et barbare de la place byzantine de *Christopolis :* Χριστούπολις ἤτοι ἡ Κάβαλλα. C'est surtout pendant les luttes du quatorzième siècle que les défilés et les fortifications de Christopolis, τὰ στενὰ τῆς Χριστουπόλεως, τὸ παρὰ τῆς Χριστουπόλεως τείχισμα, jouent un rôle im-

Digitized by Google

portant; mais la ville est citée, dès le cinquième siècle, parmi les évêchés suffragants de la métropole de Philippes. Il faut consulter à ce sujet les textes réunis par Tafel, le savant auteur des recherches sur la Voie Egnatienne : on y trouve tout au long l'histoire de la muraille qui a tant excité la curiosité des voyageurs. C'est en l'an 1307 ap. J.-C. que le même Andronic fit élever en cet endroit un *long mur,* de la mer à la montagne, pour arrêter les bandes de Catalans et de Turcs qui passaient de Macédoine en Thrace et de Thrace en Macédoine : Πρῶτον μὲν τὸ περὶ τὴν Χριστούπολιν μακρὸν ἔκτισε τεῖχος ἀπὸ θαλάσσης μεχρὶ τῆς τοῦ παρακειμένου ὄρους ἀκρωνυχίας, ὡς ἄβατον εἶναι τὸ χωρίον καθάπαξ μὴ βουλομένῳ τῷ βασιλεῖ τοῖς τ' ἐκ Μακεδονίας ἐς Θράκην ἐθέλουσι διαβαίνειν τοῖς τ' ἀπὸ Θράκης ἐς Μακεδονίαν (1). Les faibles princes qui régnaient alors à Constantinople étaient réduits à barricader les grandes voies de communication de l'Empire et à construire des retranchements à l'intérieur, afin de pouvoir disputer une à une leurs dernières provinces; car les ennemis n'étaient plus à la frontière, ils campaient depuis longtemps au cœur même du pays. Cependant, malgré la force de cet obstacle, il n'était pas impossible de le tourner par les montagnes de Kavala, comme le fit, en l'an 1342, l'empereur Cantacuzène, d'après le rapport du même auteur : Ἆρας οὖν ὁ βασιλεὺς Καντακουζηνὸς ἐκ τῶν τοῦ Νέστου ποταμοῦ ἐκβολῶν, κἀξ εὐωνύμων ἀφεὶς τοὺς τὰ στενὰ τῆς Χριστουπόλεως παραφυλάττοντας, διὰ τῆς ἄκρας τοῦ ὄρους τὰς οἰκείας διεβίβασε δυνάμεις, μακροτέρᾳ μὲν καὶ ἐπιπόνῳ χρησάμενος πορείᾳ διὰ τὰς δυσχωρίας τῶν πέτρων καὶ τῶν ἐκ τῆς λόχμης ἐκείνης δένδρων καὶ ἀκανθῶν. Διεβίβασε δ' οὖν καὶ κατεστρατοπέδευσε περί που τὰ ἱππήλατα τῶν Φιλίππων, ἔνθα πάλαι Βροῦτος καὶ Κάσσιος ἐπολέμησαν Ὀκταβίῳ Καίσαρι (2). Les détails précis fournis par ce texte ne laissent aucun doute sur l'identité de Kavala et de Christopolis.

L'enceinte toute byzantine de Kavala renferme cependant quelques vestiges de l'antiquité. J'y ai trouvé cinq inscriptions, dont trois gravées sur de grands sarcophages en marbre blanc, et un fragment d'architecture ionique. Le petit nombre et la dispersion de ces débris, qui ne tiennent point au sol, pourrait faire croire, au premier abord, qu'ils ont été apportés des ruines de Philippes ; mais Belon atteste que les sarcophages furent trouvés tout près de la ville et utilisés aussitôt par Ibrahim-Pacha pour le service de son aqueduc : « Il feit aussi transporter trois « sépulchres de pierre de marbre qui estoient à un quart de lieue de là, en un « champ, lesquels il feit mettre dessoubs les fontaines, pour servir de bassins à abreu« ver les chevaulx (3). » La présence de ces monuments suffit pour montrer qu'il y avait à Kavala, dès l'antiquité et longtemps avant la fondation de Christopolis, un centre de population, une station maritime, qui, étant le point de la côte de

(1) Nicéphore Grégoras, VII, 6, 3. — (2) *Ibid.*, XIII, 11. — (3) Belon, *Observations*, I, 58.

Digitized by Google

beaucoup le plus voisin de Philippes, devait nécessairement servir de port à cette grande cité.

Je commence par les inscriptions des sarcophages, déjà copiées par Belon et par d'autres.

1.

Kavala. Sur un sarcophage de marbre blanc. Hauteur des lettres, 8 c.

. . . . . .

. . . . . .

EQV IVDI CIRCINCI . . . . . .

RIONATVS·ET·IIVIRALICIS·PONTIFEX·FLAMENDIVI CLAVDI PHILIPPIS

ANN XXIII H S E

[*P. C. Asper Atriarius Montanus*]
equ[o publico honoratus, item ornamentis decu-]
rionatûs et (duum)viralicis, pontifex, flamen divi Claudi Philippis,
ann(orum) (trium et viginti), h(ic) s(itus) e(st).

« Ci-gît Publius Cornélius Asper Atriarius Montanus, honoré d'un cheval public (chevalier), ainsi que des insignes du décurionat et du duumvirat, pontife, flamine du divin Claude à Philippes; il était âgé de vingt-trois ans. »

Les bords du sarcophage, transformé en auge à faire boire les chevaux, étant rongés par un frottement continuel, les deux premières lignes ont aujourd'hui presque totalement disparu. Je les ai restituées d'après Belon, dont la copie laisse quelque doute sur le véritable arrangement des noms du mort, qui ne sont de fait que trois surnoms. Il est vrai que celui d'*Atriarius* peut être une faute de lecture pour *Atiarius*, nom de famille que nous rencontrerons très-fréquemment à Philippes; mais, placé ici entre *Asper* et *Montanus*, il n'a de toute manière que la valeur d'un *cognomen*: c'est un exemple de l'usage, qui s'introduisit à l'époque impériale, de porter plusieurs surnoms, souvent empruntés à d'autres *gentes*, auxquelles on rattachait sa généalogie. Pour trouver le véritable *gentilicium*, je proposerais d'interpréter les deux lettres P. C. par *Publius Cornelius*. Je sais que

Digitized by Google

« ..... patron (?) de la Colonie Auguste Julienne Victorieuse des Philippiens, ayant exercé toutes les magistratures, deux fois (investi de *telle* charge), flamine du divin Titus Auguste Vespasien ..... »

Il est regrettable qu'un monument qui contenait de précieux détails sur la colonie de Philippes soit aussi mutilé. D'après le débris qui subsiste, on peut supposer que c'était encore une plaque de sarcophage : celle-ci donnait toute une liste de charges municipales. Les premières lignes, qui faisaient connnaître le nom du mort, n'existent plus; des autres, on n'a que les premières lettres. Cependant la ligne 6 permet de mesurer à peu près la largeur de l'inscription : en effet, entre la fin du mot (*fla*)*men* et la ligne suivante commençant par *Vespas....*, on ne peut guère mettre que le titre impérial de Vespasien : *divi Augusti,* ou celui de son fils : *divi Titi Augusti,* qui remplit mieux la place (1). La liste des colléges sacerdotaux de Philippes doit donc enregistrer un flamine de Titus, après ceux d'Auguste et de Claude. On peut, en se réglant sur cette ligne, essayer de restituer les autres. *Iterum* indique une fonction exercée deux fois; *muner....* rappelle la formule consacrée pour les fonctionnaires qui avaient parcouru toute l'échelle des honneurs municipaux. Les trois premières lignes offrent surtout de l'intérêt, si, comme je le pense, on y retrouve dans son entier le titre officiel sous lequel fut fondée la colonie de Philippes : *Colonia Augusta Julia Victrix Philippensium.* L'inscription d'Antonius Rufus, citée plus haut, et les monnaies qui portent pour légende : *Col. Aug. Jul. Phil. jussu Aug.,* autour de la tête laurée d'Auguste, nous avaient appris déjà que Philippes était une colonie Julienne, c'est-à-dire établie par Auguste, sous les auspices de Jules César et comme en exécution de son testament. Mais le titre de *Victrix* rappelle ouvertement le fait auquel elle doit sa véritable origine : la victoire de Philippes. C'est l'équivalent latin du nom de *Nicopolis*, donné par l'heureux vainqueur à la ville qu'il fonda en souvenir d'Actium.

Ces inscriptions latines, qui mentionnent de nobles personnages, investis pendant leur vie des plus hautes charges de la municipalité de Philippes, montrent que la position de Kavala était occupée, à l'époque romaine, par un *vicus* maritime, qui était le port de la colonie : des familles influentes y avaient fixé leur résidence, attirées par le mouvement des affaires commerciales, ou par le voisinage de la mer, si goûté des riches Romains. Or nous connaissons, par les auteurs, le port de Philippes : c'était *Néapolis*, ancien comptoir grec, réduit alors à n'être que l'échelle de la cité romaine, et mentionné par les Itinéraires comme le relais de poste le

(1) Cf. Orelli, *Inscr. latin.*, 3685, 4096.

Digitized by Google

plus voisin, sur la section orientale de la voie Egnatienne. Cette double situation s'accorde si exactement avec celle de la moderne Kavala et de la Christopolis des Byzantins, qu'on ne peut refuser de reconnaître, sous trois noms différents, un seul et même emplacement.

Selon le récit des Actes des Apôtres, c'est à Néapolis que Paul et Silas, partis la veille d'Alexandrie de Troade, vinrent débarquer pour se rendre à Philippes : Ἀναχθέντες οὖν ἀπὸ τῆς Τρωάδος εὐθυδρομήσαμεν εἰς Σαμοθρᾴκην, τῇ τε ἐπιούσῃ εἰς Νεάπολιν, — Ἐκεῖθέν τε εἰς Φιλίππους, ἥτις ἐστὶ πρώτη τῆς μερίδος τῆς Μακεδονίας πόλις, κολωνία (1). On comprend que les pieux empereurs de Byzance, en élevant, dans cette antique position, des fortifications nouvelles, aient voulu dédier plus particulièrement au Christ une ville que le pied des Apôtres avait touchée la première sur le continent européen. Néapolis est aussi le mouillage où Brutus et Cassius, pendant toute la durée de leurs opérations devant Philippes, font stationner la flotte républicaine, placée ainsi sous leur main, à une distance qu'Appien évalue à 70 stades : Θάσον μὲν δὴ ταμιεῖον, ἀπὸ ἑκατὸν σταδίων οὖσαν, ἐτίθεντο, ἐνόρμισμα δὲ ταῖς τριήρεσι Νέαν πόλιν, ἀπὸ ἑβδομήκοντα σταδίων (2). L'indication numérique d'Appien et celles que fournissent les anciens Itinéraires permettent de résoudre la question par des chiffres. La distance mesurée géométriquement par M. Laloy, garde du génie, entre Kavala et les ruines de Philippes est de 12 à 13 kilomètres. Les 70 stades marqués par l'historien dépassent un peu ce nombre, et, si l'on se règle sur le grand stade, employé de préférence à cette époque, ne donnent pas moins de 15 kilomètres ½. Mais il ne faut pas oublier qu'Appien prend son point de départ des campements, qui étaient, nous le démontrerons par la suite, à 3 kilomètres environ au-delà de la ville : il suffit de tenir compte de cette différence pour que les deux mesures s'accordent exactement. Les Itinéraires donnent, à peu de chose près, le même résultat, sauf la table de Peutinger, dont les chiffres sont ici tellement exagérés que l'erreur du copiste est manifeste. L'Itinéraire de Jérusalem marque, entre le relais de Néapolis, *mutatio Neapolis,* et la cité de Philippes, *civitas Philippi,* une fraction d'étape de 9 milles romains, qui font justement 13 kilomètres. Quant à l'Itinéraire d'Antonin, bien qu'il force la distance, en la portant à 12 milles (17 kilomètres ½), ce nombre ne nous éloigne pas assez de Kavala, pour nous permettre de chercher ailleurs l'emplacement de Néapolis. D'autres textes confirment cette identification. En l'an 189 av. J.-C., le consul Cn. Manlius Vulso ramène d'Asie les légions qui ont vaincu Antiochus : reprenant le chemin par lequel Lucius Scipion avait, l'année précédente, traversé le premier la Thrace à la tête d'une armée romaine, il suit la direction de la future voie Egnatienne, et il arrive

(1) *Act. Apost.*, XVI, 11 et 12. — (2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106.

Digitized by Google

à Néapolis, en passant sur le territoire des Abdéritains : *Hinc per Abderitarum agrum Neapolim perventum est* (1). Or Abdère était située vers l'embouchure du Nestos, où l'on voit une vaste plaine, qui aboutit précisément aux défilés de Kavala. De même Scylax, dans l'énumération des places maritimes échelonnées du Strymon au Nestos, cite Néapolis comme la plus rapprochée de ce dernier fleuve et la plus voisine en même temps de l'île de Thasos. Enfin Strabon en fait le point le plus septentrional du golfe Strymonique, dans lequel il comprend comme une baie secondaire celui de Piérie : Πρὸς δὲ βορρᾶν ἀφορίζει τὸν Στρυμονικὸν κόλπον ἡ Νεάπολις (2). Il suffit de jeter les yeux sur la carte, pour voir que Kavala est, en effet, de toute la côte, le point le plus enfoncé dans les terres et dans la direction du nord.

En face de ces témoignages et de ces chiffres, je m'étonne que le savant auteur des recherches sur la voie Egnatienne, Frédéric Tafel (3), s'obstine à chercher Néapolis à Eski-Kalava, position détournée, qui s'écarte de la route directe de Philippes de plus de 10 kilomètres. Aussi ce beau port fut-il abandonné de bonne heure, tandis que l'échelle moins sûre de Kavala, associée aux destinées d'une grande ville et mieux placée pour les communications avec l'intérieur, ne cessa d'être une station importante et fréquentée. Elle est encore mentionnée, au commencement du moyen âge, par Hiéroclès et Procope, sous le nom de Néapolis, qui ne disparaît alors que pour être remplacé par un nom plus moderne.

Quant au nom romaïque de Kavala, plutôt latin que grec, auquel nos négociants levantins ont pris l'habitude de substituer la forme française de *la Cavale*, on voit qu'il était employé dès le moyen âge. Le souvenir de la prétendue cavale d'Alexandre, accepté naïvement par Bélon, témoigne de la popularité qu'a conservée dans ces régions la légende fabuleuse du héros macédonien ; mais ce n'est évidemment qu'un exemple de ce goût pour les fausses étymologies, que les anciens Grecs ont transmis à leurs descendants, après s'en être servis pour nous gâter toute leur histoire primitive. Peut-être faut-il songer plus simplement à l'importante station de chevaux de poste ou de bât qui ne cessa d'exister en ce lieu, sur le passage toujours fréquenté de l'ancienne voie Egnatienne.

Je dois ici relever une erreur, qui s'est glissée jusque dans les excellentes cartes allemandes de Kiepert. L'important passage dont l'extrémité occidentale est occupée par la ville qui s'appela successivement Néapolis, Christopolis et Kavala, n'a rien de commun avec les célèbres *Gorges des Sapéens*, tournées par les troupes de Brutus et de Cassius, dans leur marche sur Philippes ; car les Sapéens habitaient beaucoup plus à l'est, comme je le démontrerai dans le chapitre consacré aux opérations de la

(1) Tite-Live, XXXVIII, 41. — (2) Strabon, VII, fragm. — (3) *De Via militari Romanorum Egnatia*, II, page 13.

Digitized by Google

bataille. Les anciens donnaient au défilé qui nous occupe un nom tout différent : celui d'*Acontisma*, que nous trouvons cité par Ammien Marcellin, dans un endroit où cet auteur, comparant la Thrace à un vaste croissant, la montre se recourbant dans sa partie orientale vers la Macédoine; c'est à cette pointe extrême qu'il place les routes étroites et les rapides descentes qu'on appelait Acontisma : *Ex angulo tamen orientali Macedonicis jungitur collimitiis per arctas præcipitesque vias, quæ cognominantur Acontisma* (1). Le même nom désignait une station de la voie Egnatienne, que les Itinéraires placent à 18 milles ou 26 kilomètres à l'est de Philippes, et qu'il faut chercher, par conséquent, à 13 kilomètres au-delà de Kavala, dans la même direction. C'est donc à tort que Tafel réclame ce nom peu connu, au lieu de celui de Néapolis, pour le nom antique de Kavala et de Christopolis (2). La ressemblance qu'il prétend trouver entre la presqu'île de Kavala et un fer de javelot n'est point une preuve sérieuse. Il est vrai que le mont *Acontion*, en Béotie, devait son nom à une ressemblance de ce genre; mais le mot ἀκόντισμα a un autre sens, il désigne le jet, la portée d'un javelot ou la blessure faite avec cette arme. C'est une dénomination qui convient à quelque passage resserré d'un défilé, plutôt qu'à une pointe de rochers s'avançant dans la mer. Il n'y a pas là de raison pour déplacer Néapolis, contrairement à tant de témoignages.

Le nom d'Acontisma, de forme toute grecque, comme celui de Néapolis, paraît dater de l'époque hellénique. Une inscription trouvée près de la citadelle de Kavala nous permet aussi de remonter, à travers toute la période romaine, jusqu'au temps où les Hellènes avaient une colonie sur ce rivage.

5.

Kavala. Dans la haute ville, sur une plaque de marbre blanc.

Α Γ Ο Λ Λ Ο Φ Α Ν Η Σ	Ἀπολλοφάνης
Ν Ε Ω Κ Ο Ρ [illegible] Σ	νεωκόρος
Γ Α Ρ Θ Ε Ν Ω Ν Ο	Παρθενῶνο(ς)
Κ Ρ Ε Ο Φ Υ Λ Α Κ Ι Ο Ν	χρεοφυλάκιον.

« Apollophanès, néocore, a fait construire la *boucherie* du Parthénon. »

Cette courte inscription se lit sur un beau fragment de marbre blanc, que nous avons

(1) Ammien Marcellin, XXVII, 4. — (2) Tafel, *Via Egnatia*, II, page 17.

Digitized by Google

trouvé encastré dans une maison, non loin de la citadelle. Le type de l'écriture accuse une époque grecque peu reculée, mais antérieure à l'établissement des Romains dans la Macédoine. Les curieux détails mentionnés, en quatre mots, sur la pierre se rapportent aussi, exclusivement, à la période hellénique. On sait que les *néocores* étaient les gardiens des temples grecs, chargés d'y entretenir l'ordre et la propreté. Cependant leur position ne paraît pas avoir été aussi humble que semble l'indiquer leur nom, qui, littéralement, signifie *balayeurs du temple.* Cet Apollophanès, qui contribue de ses deniers à la construction des dépendances du sanctuaire et qui fait graver sur une plaque de marbre le souvenir de sa libéralité, n'est pas un serviteur de bas étage. Dans tout l'Orient grec, les femmes se font encore un honneur et un pieux devoir de balayer elles-mêmes, à certains jours, les églises, et elles attachent à cette œuvre une dévotion particulière. De même les néocores s'honoraient d'un titre que la religion relevait à leurs yeux, tout en abandonnant le détail du service aux esclaves placés sous leur surveillance. Quant au mot κρεοφυλάκιον (plus régulièrement κρεωφυλάκιον), je n'en trouve pas d'autre exemple; mais le sens n'en est pas douteux : on devait appeler ainsi l'édifice où l'on gardait la chair des victimes, destinée à la nourriture des prêtres; c'était comme la *boucherie* du temple, qui rappelle la *culina* souvent mentionnée, dans les inscriptions latines, à côté des édifices sacrés. Ces constructions, toutes d'utilité, avaient une relation directe avec les fonctions des néocores. Mais je laisse ces détails pour arriver à une révélation bien autrement précieuse pour le sujet qui nous occupe. Un temple grec s'élevait jadis sur le rocher de Kavala, et ce temple était un sanctuaire d'Athéné Parthénos, consacré au culte tout athénien de la déesse vierge, qui échappe par la lutte aux embrassements d'Héphæstos; ce n'était pas un simple *Athénæon*, comme dans les autres villes, mais un *Parthénon.* Une pareille fondation ne peut guère être attribuée aux Thasiens, ni aux colons de Philippe, encore moins à ceux d'Auguste : les Athéniens eux-mêmes paraissent avoir apporté ici leurs dieux. On peut en conclure presque sûrement que l'acropole grecque, bâtie autrefois sur ce promontoire, était une colonie athénienne, ou, pour le moins, une ville étroitement liée aux destinées d'Athènes.

Du reste ce n'est pas, à Kavala, l'unique vestige qui rappelle les beaux siècles de la Grèce. Nous y avons trouvé, dans le même quartier de la ville, un fragment d'architecture qui n'est pas indigne d'avoir figuré dans un temple fondé en souvenir du Parthénon d'Athènes. C'est un beau chapiteau ionique, en marbre blanc du pays, dont les amples volutes, les coussinets librement enroulés, les lignes cambrées avec élégance, sont un exemple de ces formes hardies que les Grecs eux-mêmes adoucirent, et que répudia le goût froid et compassé de l'époque romaine. Je laisserai M. Daumet exprimer lui-même son opinion sur un point qui est entièrement de sa com-

Digitized by Google

pétence (1) : « Si l'on veut trouver, dans les monuments ioniques d'Athènes, des proportions analogues à celles du chapiteau de Kavala, ce n'est ni à l'Érechthéion, ni même au temple de la Victoire sans Ailes, qu'il faut les chercher, mais dans un curieux chapiteau d'ancien style, découvert parmi les ruines de l'Acropole et conservé aujourd'hui dans la collection du temple de Thésée. Les traits communs à ces deux pièces d'architecture sont : le développement extraordinaire des volutes, leur faible écartement, qui s'accuse par la courbure très-prononcée des filets qui les réunissent, et n'est que d'un quart de la largeur totale du chapiteau. Ces caractères frappaient d'autant plus les yeux que la colonne était proportionnellement très-mince; son fût n'excédait pas la largeur d'une seule volute, tandis que, dans le temple de la Victoire, la volute n'équivaut qu'aux trois cinquièmes de l'épaisseur du fût. Aussi les colonnes de Kavala, au lieu de vingt-quatre cannelures, ne devaient-elles en avoir que vingt, correspondant à un même nombre d'oves, que l'on compte sur l'échinus. Le diamètre supérieur de ces colonnes, mesuré exactement sur le chapiteau, était de $0^{m},54$. Cette dimension, qui règle toutes les autres, montre que le monument ionique de Kavala avait des proportions plus grandes que le petit temple de la Victoire Aptère, où le même diamètre n'est que de $0^{m},43$. Le chapiteau que nous décrivons, décoré avec une recherche délicate, présente en outre des finesses d'exécution et des dispositions de détail très-particulières. La moulure qui couronne ordinairement l'abaque manque, comme dans l'ionique de Phigalie. Les oves ont leur forme complète, au lieu d'être, comme d'habitude, tronquées au sommet. Des trois gorges qui décorent chaque coussinet, les deux latérales viennent s'amortir simplement contre l'échinus, tandis que celle du milieu finit en s'arrondissant comme une cannelure ionique; à cet endroit, deux pétales de palmette sont insérés dans les interstices formés par la courbure des filets. Des palmettes entières accompagnent, selon l'usage, les volutes, dont l'œil est une rosace et non un simple bouton. Enfin l'ornement le plus remarquable est une fleur du genre des radiées, qui s'épanouit, en forme de soleil, dans la partie la plus large du canal; mais elle n'existe que sur l'une des faces du chapiteau. Cette différence dans l'ornementation des deux faces montre que le chapiteau de Kavala ne couronnait pas isolément une colonne votive, mais qu'il appartenait au péristyle de quelque édifice construit avec une rare élégance. » A tous ces caractères, il faut reconnaître un monument grec, probablement un temple, élevé avant le temple de la Victoire Aptère, ou tout au moins par un architecte resté fidèle aux traditions d'une école antérieure. Était-ce le Parthénon mentionné dans l'inscription d'Apollophanès? Sans en être certain, on est en droit de le supposer : car une ville comme celle qui s'élevait sur le rocher de Kavala ne pouvait pas

(1) Voir la Planche I de l'ouvrage, figures 6 et 7.

Digitized by Google

posséder beaucoup d'édifices bâtis avec une pareille recherche. La fleur radiée du chapiteau, qui me paraît un emblème autant qu'un ornement, pourrait seule fournir un indice sur la divinité qu'on adorait dans ce temple. Je sais qu'on trouve en abondance, dans l'Acropole d'Athènes, une sorte de chrysanthème, dont le parfum pénétrant embaume les ruines des deux temples de Minerve; mais je n'oserais affirmer que cette plante fût particulièrement consacrée à la déesse, ni que ce soit elle qui décore notre chapiteau.

Cousinéry, se fondant uniquement sur la ressemblance du masque de Gorgone, gravé sur les monnaies de Néapolis, avec le type de quelques monnaies athéniennes, avait déjà avancé que cette place devait être une colonie d'Athènes (1). Les fragments que je viens de décrire lui donnent raison sur ce point. Cependant les textes ne sont point aussi positifs. Strabon fait de Néapolis une dépendance de la fameuse ville de Daton, qui était le chef-lieu des possessions continentales des Thasiens : Παρὰ δὲ τὴν παραλίαν τοῦ Στρυμόνος καὶ Δατηνῶν πόλις Νεάπολις καὶ αὐτὸ τὸ Δάτον (2). D'un autre côté, les inscriptions qui nous ont conservé les comptes de l'empire maritime des Athéniens mentionnent, dès la quatre-vingt-troisième olympiade, seize ans avant la guerre du Péloponnèse, Néapolis ou Néopolis de Thrace parmi les villes tributaires d'Athènes; et elles la distinguent de deux autres Néapolis, l'une de Pallène et l'autre de Chersonèse, en ajoutant à son nom celui d'*Antisara :* Νεάπολις ou Νεοπολῖται παρ' Ἀντισάραν (3). Or Antisara, d'après Étienne de Byzance, était aussi une échelle de Daton : Ἀντισάρα, ἐπίνειον Δατίνων. Ces données, contraires en apparence, ne sont pas inconciliables avec le témoignage rendu par les monuments. Évidemment, près d'Antisara, qui était l'ancienne échelle de Daton, s'établit, dans la suite, une autre place maritime qu'on appela, par opposition, la *Ville-Neuve*. Les Thasiens en furent-ils les premiers fondateurs? ou faut-il en attribuer l'origine aux Athéniens, vainqueurs de Thasos, qui auraient réuni, dans la position de Kavala, sous la protection de leurs escadres, les anciens habitants d'Antisara, de Scapté-Hylé, de Daton, menacés, comme on l'a vu, par les Thraces du Pangée? De toute manière, on ne peut douter qu'une population originaire d'Athènes ne se soit alors mêlée aux anciens colons de Thasos; c'est elle qui fonda sur ce promontoire un Parthénon, en souvenir de la mère patrie. Les monnaies de Néapolis portent, au revers du masque de Gorgone, une tête de femme jeune, avec les cheveux relevés en un simple nœud derrière la tête, et quelquefois couronnés de laurier. Cousinéry en fait une Vénus Victrix; mais c'est la Victoire elle-même, la déesse Niké, si chère aux Athéniens, qui associaient son culte à celui de Minerve. Ce type

(1) Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, ch. XIV. — (2) Strabon, VII, fragm. 36. — (3) Bœckh, *Économie politique des Athéniens*, édition allemande, t. II, p. 711.

Digitized by Google

monétaire me paraît rattacher étroitement la fondation ou la colonisation de Néopolis à l'heureuse expédition qui mit entre les mains d'Athènes le riche littoral jadis exploité par les Thasiens. Le rapprochement est d'autant plus curieux que Cimon, qui fit cette conquête, voua justement un culte à la Victoire, et lui éleva son temple de l'Acropole.

Ces débris et les preuves qu'on en peut tirer permettent de redresser une erreur capitale, que Cousinéry a mise en circulation. Bien que Néapolis soit, très-probablement, une colonie athénienne, il n'est pas exact qu'elle doive son origine à l'expédition dirigée sur la côte de Thrace par un Athénien nommé Callistrate. Cousinéry n'a pas vu que l'auteur de cette entreprise, désigné comme un orateur et comme un banni, Καλλίστρατος ὁ ῥήτωρ ἐκπεσὼν Ἀθήνηθεν (1), était, sans aucun doute, Callistrate d'Aphidna, homme politique, contemporain de la jeunesse de Démosthènes, mêlé aux luttes que suscita dans la Grèce la suprématie de Thèbes, et forcé de quitter l'Attique, sous le coup d'une condamnation à mort, dans les années qui précèdent l'avénement de Philippe au trône de Macédoine. Vainement chercherait-on une preuve contraire dans le témoignage de Scylax de Caryande, puisqu'il est reconnu que le Périple attribué à ce vieux navigateur n'est qu'un résumé géographique, dont la rédaction date du commencement de la période macédonienne. D'ailleurs l'allusion faite par cet ouvrage à la tentative de Callistrate se rapporte plutôt à Daton qu'à Néapolis, d'après l'enchaînement grammatical de la phrase : Νεάπολις, κατὰ ταύτην Δάτον πόλις ἑλληνὶς ἦν ᾠκισε Καλλίστρατος Ἀθηναῖος (2). Ce serait donc sur l'antique emplacement de Daton que Callistrate aurait réussi à établir une colonie nouvelle. Isocrate, dans son Discours sur la paix, mentionne la même expédition, sans citer toutefois aucun nom de ville; c'est même lui qui nous apprend, le premier, que Callistrate, se trouvant alors en exil, n'avait point agi avec une mission publique. Le discours d'Isocrate a pour but d'engager les Athéniens à faire la paix avec Philippe, pour rétablir leur empire colonial; l'orateur leur montre surtout, comme un champ ouvert à leurs entreprises, cette Thrace, où un simple particulier, comme Athénodore, un banni même, comme Callistrate, ont pu fonder des villes, ὅπου Ἀθηνόδωρος καὶ Καλλίστρατος, ὁ μὲν ἰδιώτης, ὁ δὲ φυγὰς, οἰκίσαι πόλεις οἷοι τε γεγόνασιν (3). Qui ne voit que de pareils exemples, pour avoir quelque prise sur l'esprit du peuple, devaient être tirés de faits tout récents? J'aurai bientôt à revenir sur cette tentative, qui mérite d'être étudiée de plus près : il suffit, pour le moment, d'avoir montré que la fondation tardive de Callistrate, absorbée presque aussitôt par les envahissements de la Macédoine, n'a point de rapport avec Néapolis, qui existait alors depuis plus d'un siècle.

Une exploration sérieuse de toute la région du mont Pangée n'eût pas été inu-

(1) Zénobius, IV, 34. — (2) Scylax, 67. — (3) Isocrate, *de Pace*.

Digitized by Google

tile pour éclaircir plusieurs questions qui touchent de près à celles de Philippes et de Néapolis. J'aurais été curieux d'y rechercher la place des anciennes exploitations métallurgiques, les vestiges du culte rendu par les mineurs au Bacchus thrace, et d'y étudier quelques positions incertaines, comme Scapté-Hylé et même Daton, la ville de l'or, que certains auteurs anciens veulent identifier avec Philippes et Crénides. Mais le pays qui entoure immédiatement les ruines réclamait toute notre attention et tout notre temps, et je n'ai pu hasarder qu'une rapide reconnaissance dans la partie de la montagne qui borde la plaine.

Dans cette partie, à l'ouest de Kavala, mais sur l'autre versant, et tournant le dos à la mer, se trouve la petite ville de *Pravista,* peuplée de Turcs et de Grecs. Elle occupe une position assez importante, en face même de celle de Philippes, au point de jonction des deux routes qui, l'une par le nord et l'autre par le sud, contournent le massif du Pangée. Cousinéry a fait observer très-justement que ces deux routes sont celles par où Xerxès, au rapport d'Hérodote, fit passer les deux tiers de son armée, pendant qu'une troisième colonne côtoyait le littoral et donnait la main à la flotte. Le territoire de Pravista est formé par un angle de la grande plaine, qui se trouve isolé par les marais de l'Angitès et s'enfonce assez profondément dans la région montagneuse. Ce coin de plaine fertile, bien limité par la nature, devait être certainement commandé par une position antique : les habitants me signalèrent à peu de distance, à l'extrémité d'un contre-fort du Pangée qui descend jusqu'au bord des marais, une colline qu'ils appellent encore *Palæo-Pravi.* J'appris aussi que leur ville est le siége d'un évêque, qui prend le titre d'évêque d'Élefthérioupolis, ὁ Ἐλευθεριουπόλεως, déjà mentionné dans une lettre du pape Innocent III à Guillaume, archevêque latin de Philippes (1). Élefthérioupolis est la dénomination ecclésiastique du village de Lefthéro, qui commande, comme nous l'avons vu, le beau havre circulaire d'Eski-Kavala : c'est un lieu de la côte très-voisin de Pravista, quoique situé sur le versant opposé des montagnes.

Les inscriptions suivantes, que j'ai trouvées dans les murs de l'église épiscopale, prouvent que la population de la colonie romaine s'était répandue jusque dans cette région du Pangée.

6.

Pravista. Dans l'église.

.....ΚΥΜΗΤΙΙ
...ΜΑΡΚΟ
...ωCΤΗCΕ
. . . CΗΘΟΥ
. . . ΔωC.

(1) Voir la correspondance d'Innocent III, lettre 15; édition Baluze, vol. II, p. 621.

Digitized by Google

Cette inscription, dont il reste à peine quelques syllabes, était grecque, mais de l'époque romaine : on n'y démêle que le nom romain de Marcus.

7.

Pravista. Sur une plaque, encastrée dans la porte de l'église.

/// AL·POMPVLLIO	.... *a L(ucio?) Pompullio,*
/// ·L·CHILONI	*[Lucii?] l(iberto), Chiloni*
// VNIA·SEX·F· MAXIM	*[J]unia, Sex(ti) f(ilia) Maxim[a]*
// IO· FAC· CVK	..... *o fac(iendum) cur(avit).*

« Junia Maxima, fille de Sextus, a fait élever ce monument à ..... Pompullius Chilon, affranchi de ..... »

Nous trouvons dans les inscriptions de Philippes un Q. Junius Valens, et même un L. Junius Maximus. Junia Maxima, qu'elle fût ou non leur parente, est certainement une femme libre de cette *gens*, et ne peut avoir donné le jour à un affranchi : il faut donc se garder de restituer *(fil)io* à la quatrième ligne.

De Pravista, si l'on s'avance vers l'ouest, par la route qui file entre le pied du Pangée et les marais, on arrive en deux heures à une sorte d'amphithéâtre naturel, ouvert par les ravins dans le flanc septentrional de la montagne. Les pentes adoucies, couvertes de vignobles et de jardins ombragés, déploient tout le luxe d'une riche culture. Plus haut, de magnifiques châtaigneraies, puis des bois sombres de sapins, conduisent les yeux jusqu'aux neiges qui étincellent sur les dernières cimes. Le cône blanc qui se dresse au fond de l'ouverture est le plus élevé des sommets du Pangée, celui que les Turcs appellent *Pilaf-tépé*, le comparant familièrement aux pyramides de riz qu'ils servent dans leurs repas. C'est à l'origine de cette vallée, vers la zone des sapins, que se trouve le seul vestige d'exploitations métallurgiques connu aujourd'hui des montagnards. Ils rapportent que des Arméniens vinrent encore, il y a un certain nombre d'années, pourvus d'un firman, pour explorer le terrain, mais que, ne le trouvant pas assez riche, ils se virent contraints d'abandonner leurs premiers travaux. Cette mine, qui paraît faire partie des anciennes exploitations des Satres, est aussi sans doute celle dont parle Belon, lorsqu'il dit, dans sa route de Serrès à Philippes : « Nous laissasmes le mont Pangéus à dextre, où encore maintenant on tire des métaux d'argent des minères de la montaigne (1). » Dans la région des vigno-

(1) Belon, *Observations*, I, 53.

Digitized by Google

bles, un grand village échelonne ses toits rouges au milieu de la verdure; habité par une population mixte de musulmans et de chrétiens, il porte le nom grec de *Palæokhori* ou *Vieux-Bourg*, qui suffit pour indiquer au voyageur un point intéressant pour la géographie ancienne. En effet, à l'est du village, la montagne projette un chaînon de hauteurs rocheuses, terminé par une colline pointue, qui a toute l'apparence d'un lieu autrefois fortifié : les habitants la nomment encore *Vérano-Kastro*. Sur le bord même de la route, qui commence à prendre vers cet endroit le nom de *Portæs*, à cause des passages resserrés qu'elle est obligée de franchir le long des marécages, on remarque les fondations d'une vieille église, dédiée à saint Georges, relevant du couvent de *Kosphinitza*, qui est aujourd'hui le grand centre religieux du Pangée. Je trouvai un moine, occupé, avec quelques paysans, à déblayer ces ruines, d'où sortirent, sous mes yeux, divers débris antiques et trois fragments d'inscriptions.

8.

Palæokhori. Église ruinée d'Haghios Ghiorghios.

VLIAPOLLA·NLX·Ɛ·AELIA·EVT·

[J]ulia Polla, an(norum) (sexaginta) et Ælia Eut[ychia].

9.

Au même endroit.

RPVRARI
VV.....N
ER..ATE

10.

Au même endroit. Sur une plaque de marbre blanc.

. . ια μικια ος. . . . . .
. εικαια, κιθαρωδισ-
τρία, ναβλιστρία, τετρ[α-
χορδ. . . . . .

Ces lignes se lisent, en lettres grecques de grande dimension, sur une belle plaque de marbre blanc, qui paraît provenir d'un sarcophage. Les caractères, quoique d'une époque assez basse et toute romaine, sont gravés profondément et avec une affectation d'élégance que la gravure n'a pu bien reproduire. Il s'agit d'une musicienne, proba-

Digitized by Google

blement nommée Nicæa (Νείχαια pour Νίχαια), qui chantait en s'accompagnant sur la cithare, jouait du tétrachorde et d'un instrument appelé νάβλας, sorte de harpe d'origine asiatique, le *nebel* des livres saints. Strabon nous fournit à ce sujet un curieux rapprochement : dans la célèbre digression de son dixième livre, où il montre la musique passant d'Asie en Grèce, par l'intermédiaire de la Thrace, à la suite des cultes orgiaques de Cybèle et de Bacchus, il cite justement le *nablas* parmi les instruments dont le nom, de forme barbare, confirme sa théorie (1). On peut donc supposer que l'habile musicienne pour laquelle fut gravée avec luxe l'inscription de Palæokhori, au lieu de gagner sa vie sur le théâtre ou dans les banquets, était attachée au culte que les habitants de ces montagnes, Romains, Grecs et Thraces grécisés, rendaient encore, longtemps après les Satres et les Besses, au grand dieu du pays, au Bacchus fatidique du mont Pangée.

On ne doit point hésiter, en effet, à regarder les cimes mêmes du Pilaf-tépé comme le siége du fameux oracle dont parle Hérodote. Il est vrai que cet historien, après avoir désigné les Satres comme les plus riches possesseurs de mines du Pangée, et les avoir placés sur le chemin de Xerxès, c'est-à-dire dans la région voisine de la mer, dit ensuite plus vaguement qu'ils habitaient de hautes montagnes couvertes de neige et de forêts : Οἰκέουσί τε γὰρ οὔρεα ὑψηλὰ, ἴδησί τε παντοίησι καὶ χιόνι συνηρεφέα, et que leur oracle était situé sur les montagnes les plus élevées : Τὸ δὲ μαντήϊον τοῦτο ἐστὶ μὲν ἐπὶ τῶν οὐρέων τῶν ὑψηλοτάτων. Mais ces termes un peu généraux ne désignent pas moins le Pangée, dont il est expressément question dans le même passage (2). Il n'y a pas lieu de reporter, comme on l'a fait, le principal corps de la tribu des Satres et le sanctuaire de Bacchus vers les montagnes de Philippes, qui ne dépassent pas 700 mètres d'élévation, et ne sont couvertes de neige qu'accidentellement pendant l'hiver. Je ne vois pas, dans tout le pays, d'autres sommets que les pics du Pilaf-tépé, hauts de 1,800 mètres, qui répondent à la description d'Hérodote, à moins de remonter jusqu'aux chaînes lointaines qui ferment, au nord, l'horizon de la plaine de Drama. Voici d'ailleurs un curieux témoignage, qui me paraît confirmer et compléter le précédent; il est tiré de la tragédie de *Rhésos*, attribuée à Euripide. D'après le poëte, ce héros thrace, fils de la Muse Terpsichore et du fleuve Strymon, était né au pied du Pangée, la montagne « aux mottes d'or (3) » :

Ὅτ' ἦλθομεν γῆς χρυσόβωλον ἐς λέπας
Πάγγαιον. . . . . .

Il vient d'être tué par Ulysse et Diomède, au moment où il arrivait au secours de Troie, à la tête d'une nombreuse armée. Sa mère lui promet une sorte de résurrec-

(1) Strabon, 471. — (2) Hérodote, VII, 110, 111, 112. — (3) Euripide, *Rhésos*, v. 921.

Digitized by Google

tion et des honneurs presque divins, en l'attachant, dans le Pangée, au service prophétique de Bacchus (1) :

Κρυπτὸς δ' ἐν ἄντροις τῆς ὑπαργύρου χθονὸς,
Ἀνθρωποδαίμων κείσεται βλέπων φάος,
Βάκχου προφήτης, ὅς τε Παγγαίου πέτραν
Ὤκησε σεμνὸς τοῖσιν εἰδόσιν θεός.

Ainsi Rhésos, « prophète de Bacchus, devient une sorte de démon procédant de « l'homme et du dieu, qui, caché dans les antres de la terre qui recèle l'argent, y sera « comme enseveli, mais vivant et voyant la lumière. » Mais quel est ensuite « ce dieu, « vénérable pour ceux qui le connaissent, qui a fixé sa demeure sur la roche du Pan« gée ? » Les commentateurs, selon qu'ils adoptent les leçons ὅς τε, ὥστε, ou la correction ὅς γε, se prononcent différemment à son égard. Pour les uns, c'est Bacchus lui-même ; pour les autres, c'est, à côté de Bacchus, et comme premier révélateur de ses oracles, l'ancien roi Lycourgos, ressuscité, lui aussi, dans le Pangée, et devenu, selon la légende, un dieu bacchique. Malgré l'obscurité de ces deux derniers vers, le Pangée n'y est pas moins désigné avec évidence comme la montagne sainte du Bacchus thrace et le lieu de son oracle.

Il faut se représenter que, sur ces crêtes glacées, au milieu d'une population de guerriers sauvages et d'avides chercheurs d'or, la divinité que les Grecs comparaient à leur Dionysos, mais que les Thraces eux-mêmes nommaient *Sabazis*, avait un caractère tout à fait à part, et ne ressemblait point au doux protecteur des vendanges que nous connaissons par les poëtes et par les sculpteurs. Sans doute la vigne prospérait sur les dernières pentes de la montagne ; le vin jouait un grand rôle dans les fêtes qu'on y célébrait, et c'était même dans l'ivresse, suivant un ancien témoignage, que les interprètes du dieu puisaient la fureur prophétique qui leur faisait pénétrer l'avenir (2). Mais on ne doit voir là qu'un attribut secondaire du dieu adoré sur le Pangée, et comme une forme de son culte. Nous savons que les Thraces ne reconnaissaient qu'un très-petit nombre de divinités, trois seulement, suivant Hérodote, qui leur applique les noms helléniques de Dionysos, d'Arès et d'Artémis (3). La puissance divine étant moins divisée que dans le polythéisme grec, il en résultait nécessairement que chaque dieu conservait pour sa part une somme beaucoup plus grande de divinité. C'est pourquoi le Bacchus thrace, loin de pouvoir être assimilé à tel ou tel dieu des Hellènes, représentait, à lui seul, plusieurs des grandes divinités de la Grèce. Dieu prophète, comme Zeus et comme Apollon, comme eux adoré sur la cime des hautes montagnes, il réunissait en lui une grande partie de leurs attributions.

(1) *Rhésos*, v. 970. — (2) Macrobe, *Saturnales*, I, 18. — (3) Hérodote, V, 7

Digitized by Google

D'après un écrivain grec, cité par Macrobe, il était regardé comme la personnification même du Soleil : *Item in Thracia eumdem haberi Solem atque Liberum accipimus, quem illi Sabadium nuncupantes, magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit* (1). Comme gardien des mines et de leurs trésors, il devait, d'autre part, se rapprocher de Pluton. Les Romains surtout, en l'honorant sous le nom de *Jupiter Sabazius*, nous font bien comprendre le rôle supérieur et voisin de la toute-puissance qui lui était attribué dans la religion des Thraces (2). C'était, de fait, une sorte de Jupiter barbare, trônant sur les sommets du Pangée, comme sur un autre Olympe. Le Bacchus des Mystères présentait seul, chez les Grecs, quelque chose de ce caractère complexe, que l'on trouve clairement exprimé dans un vers orphique (3) :

Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος.

Aussi l'origine thrace du culte mystique de Bacchus me paraît-elle incontestable. Du reste, j'ai tenu seulement à bien déterminer le véritable caractère d'une divinité, qui était le grand dieu national de la Thrace, et que nous retrouverons plus d'une fois sur notre route, après l'avoir visitée dans son principal sanctuaire.

Avant de quitter cette région, je dois parler de deux monnaies grecques, que j'ai achetées à Kavala; elles sont de très-petit module, mais je les crois intéressantes par leur rareté et par les sujets qu'elles représentent. On les trouvera figurées à la planche n° 3.

La première est en argent. Le carré creux qu'elle porte au revers montre qu'elle est d'une fabrique ancienne; il offre la disposition particulière qu'on appelle *en ailes de moulin*. Sur la face on voit un couple de cygnes, avec une feuille de lierre dans le champ, le tout entouré d'un cercle de points, sans aucune légende. L'exécution de ce motif très-simple, dans des proportions presque microscopiques, est d'une étonnante perfection. L'explication des attributs n'est pas sans difficulté : les cygnes étaient consacrés à Apollon et formaient l'attelage de son char (4); le lierre se rapporte, au contraire, à Dionysos : ces emblèmes associés faisaient peut-être allusion au Bacchus thrace, qui réunissait, comme on vient de le voir, les caractères de ces deux divinités. La pièce que je décris se trouvait dans le même lot que d'autres médailles avec lesquelles elle offre une certaine analogie : ce sont les monnaies d'argent, aujourd'hui attribuées à Héraclée Sintique, portant une oie et un lézard, avec un carré creux.

La seconde médaille est beaucoup moins bien conservée, comme il arrive presque

(1) Alexander Polyhistor, cité par Macrobe. *Saturnales*, I, 18. Cf. Didot, *Fragmenta Historicorum græcorum*, vol. III, p. 214. — (2) Orelli, *Inscriptionum latinarum*, 1259, 6042. Cf. Valère-Maxime, XIII, 4. — (3) Macrobe, même livre que plus haut. — (4) Himérius, *Oratio* XIV, 10.

Digitized by Google

toujours pour les monnaies de cuivre. On distingue cependant sur la face une tête de Pallas casquée, et, au revers, un Hercule à genoux, tirant de l'arc, exactement pareil au type qui est figuré sur les grandes médailles d'argent de Thasos. La légende, quoique très-effacée, laisse voir clairement les lettres ΣΥΜ. M. de Longperrier y a lu avec certitude ..ΣΥΜΑΙΩΝ; mais, ainsi même, le mot n'est pas complet, et il reste, au commencement, la place de deux lettres. Je pense qu'il faut lire ΟΙΣΥΜΑΙΩΝ, bien que ce nom ne figure pas encore sur les catalogues de la numismatique. *OEsymé*, appelée par Homère *Æsymé*, était une des anciennes colonies des Thasiens, sur le continent; il est naturel qu'elle ait frappé, sur ses monnaies, un des types de sa métropole (1). Athénée, à propos d'un vin appelé *Biblinos*, cite un certain Arménidas, qui prétend que *Biblia* était un territoire de la Thrace, appelé aussi Æsymé et Tisaré : Ἀρμενίδας δὲ τῆς Θρᾴκης φησὶν εἶναι χώραν τὴν Βιβλίαν, ἣν αὖθις Τισάρην καὶ Οἰσύμην προσαγορευθῆναι (2). Or Tisaré, d'après Étienne de Byzance, n'est autre chose qu'Antisara, l'ancienne échelle de Daton, voisine de Néapolis. D'un autre côté, le scholiaste de Ptolémée prétend qu'OEsymé répond à la ville byzantine d'*Anactoropolis* (3), que Cantacuzène donne comme une place maritime, voisine de Christopolis et de Thasos, en l'identifiant avec Eïon. Si Anactoropolis, conformément à l'opinion de Tafel, ne fait qu'un avec *Alectryopolis* et *Élefthérioupolis*, qui figurent dans deux listes différentes des évêchés de la métropole de Philippes, et si ces formes, diverses en apparence, ne sont que des corruptions successives d'un même nom, on ne doit point hésiter à placer l'antique OEsymé dans la baie de Lefthéro, près du château byzantin d'Eski-Kavala. Antisara devait être située dans les mêmes parages, mais plus près de Néapolis.

(1) Thucydide, IV, 107. Scymnus de Chio, 655. — (2) Athénée, I, ch. 56. — (3) Ptolémée, III, 13. Cf. Tafel, *Via Egnatia*, II, p. 16.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

RÉGION ENTRE NÉAPOLIS ET PHILIPPES.

Du faubourg occidental de Kavala, la route pavée qui conduit aux ruines de Philippes s'élève, en tournant le long des pentes. Des poteaux portant des fils électriques sont plantés, de distance en distance, au bord du chemin. C'est une ligne télégraphique, récemment établie, qui vient de Constantinople et se dirige vers Avlona, sur la mer Adriatique, à travers toute la Turquie d'Europe. Nous la retrouverons plus d'une fois, dans le cours de ce voyage, et nous observerons que, sur beaucoup de points, comme ici, elle a repris nécessairement la direction de la voie Egnatienne. En quittant Néapolis, la chaussée antique devait se diriger vers le même col des montagnes que la route moderne. Celle-ci, arrivée au sommet de la chaîne qui borde le golfe de Kavala, en coupe la crête par un chemin creux, et débouche tout à coup en face de la plaine de Philippes.

Il y a des positions topographiques qui ne se laissent pas comprendre facilement et qui déroutent tout d'abord les yeux. Celle de Philippes n'est pas de ce nombre : elle se lit clairement sur le terrain, et, en apparaissant pour la première fois aux regards, elle leur révèle aussitôt le secret du rôle que ce lieu célèbre a joué dans l'histoire. Un massif de montagnes peu élevées, mais découpées par de brusques versants, se détache de la chaîne qui partage les eaux de la vallée du Nestos de celles du bassin de l'Angitès, et s'avance en forme de coin dans la plaine, à la rencontre du mont Pangée. Au sommet de l'âpre colline qui fait le tranchant de ce coin, des tours ruinées, se dressant comme sur un promontoire, signalent de loin l'emplacement de la ville antique. Une distance de 9 kilomètres sépare encore ce pro-

Digitized by Google

montoire de Philippes des derniers contre-forts du Pangée; mais l'espace intermédiaire est barré presque tout entier par un lac marécageux, dont les cartes ne font pas assez comprendre l'importance. Ce n'est que derrière les nappes de ce marais et leurs impraticables champs de roseaux, que l'on voit s'élargir l'horizon et s'étaler, comme une mer, les vastes campagnes de l'Angitès. La pointe de Philippes commande donc un véritable défilé, qui est le seul accès direct, comme la seule issue commode de la plaine de Drama, du côté de l'Orient et de la mer. Je reconnus ainsi, avec une vive satisfaction, dès le premier coup d'œil jeté de loin sur le pays, ce que ni les récits des historiens, ni les descriptions des voyageurs ne m'avaient encore expliqué : la raison topographique de la bataille de Philippes. Il était évident que la lutte avait dû s'engager en avant de ce défilé et pour le couvrir.

J'observai, en même temps, que le passage par lequel nous venions de franchir les montagnes de Kavala devait être le *Symbolon* des anciens, où Norbanus, lieutenant d'Octave et d'Antoine, s'était posté tout d'abord, suivant Plutarque et Dion Cassius, pour fermer l'entrée de la plaine de Philippes. Dion appelle ainsi, non pas une chaîne tout entière, mais un nœud de montagnes, un col, situé entre Néapolis et Philippes, qui reliait la chaîne du Pangée aux chaînes de l'intérieur : Σύμβολον γὰρ τὸ χωρίον ὀνομάζουσι, καθ' ὃ τὸ ὄρος ἐκεῖνο ἑτέρῳ τινὶ ἐς μεσόγειαν ἀνατείνοντι συμβάλλει· καὶ ἔστι μεταξὺ Νέας πόλεως καὶ τῶν Φιλίππων (1). Il est donc impossible d'étendre, comme on l'a fait, cette dénomination aux montagnes mêmes de Philippes, tout à fait distinctes de la chaîne de Kavala.

Avant d'arriver au défilé de Philippes, il faut, après une courte descente, traverser encore une petite plaine entourée par les montagnes et par les marais. C'est comme un vestibule situé en avant des portes naturelles par lesquelles on pénètre dans la vaste plaine de Drama. Le village turc de *Béréketlu* y cultive des terres grasses sur la lisière des marécages, et marque par son nom même la fertilité de ce district : en turc *béréket* veut dire *abondance*. A l'extrémité opposée, dans la direction du nord-est, on reconnaît, à son minaret blanc, une autre bourgade turque, *Zygosto,* située sur le penchant des collines, non loin d'une fente abrupte, par laquelle débouche un torrent qui traverse la campagne. Ce nom et le voisinage du torrent me rappelèrent de suite le *Zygactès*, un cours d'eau mentionné par Appien, à propos de la déroute de l'armée de Brutus (2). L'étude des opérations stratégiques nous montrera bientôt que le rapprochement des deux noms n'a rien d'arbitraire : la plaine de Béréketlu et de Zygosto est l'ouverture même de l'ancienne vallée du Zygactès.

(1) Dion Cassius. *Histoire Romaine*, XLVII, 35.
(2) Appien. *Guerres Civiles*, IV, 105, 128.

Digitized by Google

A voir la forme grecque des noms de *Symbolon*, de *Zygactès*, de *Crénides*, je serais tenté de croire que l'ancienne colonie thasienne comprenait déjà dans son territoire cette petite plaine fermée et facile à défendre contre les barbares. Un fait qui n'a pas été assez remarqué, c'est que Strabon, tout en plaçant la ville de Daton sur la côte du golfe Strymonique, περὶ τὸ Στρυμονικὸν κόλπον, παρὰ τὴν παραλίαν τοῦ Στρύμονος (1), avec Myrkinos et Drabescos, qui n'étaient certainement pas des places maritimes, ne la donne nulle part pour un port de mer. Elle communique avec la mer par des chantiers et par des comptoirs, tels que Néapolis et Antisara (2), mais elle possède en même temps des mines d'or dans la montagne, des champs fertiles dans la plaine, des eaux courantes et même un lac : καὶ αὐτὸ τὸ Δάτον εὔκαρπα πεδία καὶ λίμνην καὶ ποταμοὺς καὶ ναυπήγια καὶ χρυσεῖα λυσιτελῆ ἔχον (3). Or je ne vois d'autre lac, dans le voisinage de la côte, que le vaste amas d'eaux marécageuses qui s'étend entre le Pangée et les ruines de Philippes, d'autre plaine bien arrosée que celle du Zygactès, à laquelle se rattache naturellement le petit territoire de Pravista. Je n'ai pas trouvé de preuve assez positive pour placer la ville même de Daton à Pravista, à Béréketlu ou sur tout autre point de la lisière du marais ; mais je suis persuadé que l'on peut étendre ce nom, dans une acception plus générale, à toute la partie de plaine qui règne en-deçà de Philippes et de son défilé. Cette première colonie de Daton, d'un renom presque légendaire parmi les Grecs, n'était peut-être même pas une place fermée, mais simplement un centre d'exploitations, autour duquel les établissements des pionniers et des mineurs s'éparpillaient sous la garde de quelques redoutes avancées. Cela expliquerait pourquoi nous n'avons aucune médaille qui porte son nom, et pourquoi les anciens géographes paraissent si indécis sur la situation exacte de cette prétendue ville des Thasiens.

Le Zygactès mérite en outre de fixer l'attention, à cause des légendes mythologiques qui s'y rattachaient dans l'antiquité. Selon la tradition du pays, conservée par Appien, c'était dans les champs voisins que Coré était occupée à cueillir des fleurs, lorsqu'elle fut surprise et enlevée par Hadès. On ajoutait que le dieu, au passage du torrent, avait brisé le joug de son char, τὸν ζυγὸν ἄξαι, d'où le nom donné à ces eaux (4). Il est curieux de trouver une scène aussi importante de l'ancienne mythologie grecque, localisée sur les bords d'un torrent de la Thrace, comme elle l'était en Attique sur les bords du Céphise Éleusinien, en Argolide sur ceux du Khimarrhos. Pour qu'elle se soit enracinée à ce point dans le pays, il faut qu'elle y ait été apportée à une époque reculée, et certainement avant l'établissement tardif des Macédoniens ou des colons de Rome.

(1) Strabon, VII, *Epitom.*, fragm., 33, 36.
(2) Voyez plus haut, p. 24.
(3) Strabon, VII, *Epitom.*, fragm., 36.
(4) Appien, *Guerres Civiles*, IV, 105.

Digitized by Google

Sans doute les Thasiens ont pu introduire de bonne heure sur les bords du Zygactès et comme acclimater au milieu de cette fertile campagne la légende grecque de l'enlèvement de Coré et de sa descente aux enfers. Cependant il n'est pas impossible non plus qu'ils n'aient fait que travestir quelque légende locale de la Thrace, antérieure à leur établissement dans la contrée. Le rapt d'une femme est justement le sujet de toute une classe bien connue de médailles archaïques, dont quelques-unes portent le nom des Thasiens, et dont le plus grand nombre sont attribuées aux établissements grecs et barbares de la région du Pangée : c'est en effet dans ces parages qu'elles se rencontrent communément. La scène d'enlèvement est ici représentée sous une forme obscène et toute primitive, sans l'appareil des chevaux et du char; le personnage qui joue le rôle de ravisseur offre le caractère et les attributs d'un satyre, par lesquels il se rattache à la légende de Bacchus, et particulièrement au Bacchus des Phrygiens et des Thraces, à Sabazis, qui était représenté lui-même avec des cornes et sous une forme demi-bestiale. A une époque beaucoup plus récente, l'enlèvement aux enfers se rencontre encore au nombre des curieuses peintures découvertes à Rome, dans le caveau funéraire d'un prêtre de Sabazis nommé Vincentius (1). La mort de Vibia, femme de Vincentius, est représentée sous cette allégorie, et il est naturel d'y reconnaître un symbole étroitement lié à la religion de Bacchus, bien que le dieu ravisseur se montre cette fois avec le char et les attributs de Pluton, conformément à la légende commune, telle que nous la retrouvons dans Appien. D'un autre côté, les Thraces adoraient, sous le nom de Bendis, une divinité lunaire, qui, d'après une conception commune à beaucoup de religions antiques, partageait alternativement sa vie divine entre le monde supérieur et le monde infernal. Les Grecs la confondaient volontiers avec Hécate et même avec Artémis, bien que sa légende ne fût sans doute pas aussi chaste que celle de la fille de Latone. Dans son double rôle, cette divinité barbare se rapprochait aussi beaucoup de Coré ou Proserpine, et même, d'après une opinion assez vraisemblable pour avoir trouvé grâce devant le scepticisme de Lobeck, elle ne différait pas d'Axiokersa, la Proserpine des mystères de Samothrace (2). Les croyances des anciens Thraces nous sont trop peu connues pour que je veuille construire une hypothèse avec quelques faits isolés : j'ai seulement cherché à faire entrevoir que la légende de l'enlèvement d'une déesse n'était peut-être pas étrangère aux populations qui habitèrent, avant les Grecs, la vallée du Zygactès.

Après avoir franchi le torrent de Zygosto, ordinairement à sec dans la partie infé-

(1) Voir l'ouvrage du P. Garucci, intitulé : *Tre sepolcri con pitture ed iscrizioni appartenenti alle superstizioni pagane del Bacco Sabazio,* etc. Naples, 1852.

(2) Dans les peintures du tombeau de Vincentius, une divinité du même genre figure à côté de *Dispater*, comme reine des morts, sous le nom d'*Abracura* (sans doute pour ἀβρὰ Κούρη ou Κόρη).

Digitized by Google

rieure de son cours, on commence à rencontrer en grand nombre des inscriptions et des débris de toute sorte, provenant de la colonie de Philippes. Je décrirai ces monuments selon leur position, pensant que c'est l'ordre le plus conforme à la scrupuleuse sincérité qui est le premier devoir d'un voyageur, et la méthode qui peut le mieux faire connaître l'ancienne topographie du pays.

Les fragments que nous avons découverts entre le Zygactès et les ruines de Philippes, dans la région traversée par la voie Egnatienne, appartiennent à trois groupes différents. Le premier emplacement est un grand cimetière turc abandonné, qui s'étend des deux côtés de la route, à la hauteur de Béréketlu. On y voit se dresser, inclinées en sens divers, des colonnes antiques, de longues pièces d'architraves, des plaques de marbre arrachées à des sarcophages, ces dernières presque toujours brisées à dessein, pour imiter la forme des stèles étroites que les musulmans plantent sur leurs tombes. Un petit monument en forme d'autel porte l'épitaphe suivante, déjà copiée, moins quelques lettres, par M. Georges Perrot (1).

11.

Cimetière de Béréketlu. Sur une stèle en forme d'autel.

C·POSTVMIV	*C(aius) Postumiu[s]*
IANVARIVS	*Januarius*
SEVIR·AVG	*sevir aug(ustalis),*
AN XXXV·HSE	*an(norum) (triginta quinque), h(ic) s(itus) e(st).*
·····ELA	..... *ela*
·····TO	[*marī*]*to* (?)

« Ci-gît Caius Postumius Januarius, sévir augustal, âgé de trente-cinq ans..... »

On croit que les corporations des Augustaux, sous la direction de leurs Sévirs, finirent par constituer, dans les colonies romaines, une sorte de classe moyenne entre les décurions et le peuple, analogue à celle des chevaliers à Rome, mais recrutée principalement parmi les affranchis, qui avaient entre leurs mains presque toute la richesse industrielle et commerciale des provinces.

(1) Article cité : *Revue Archéologique*, 1860.

Digitized by Google

12.

Cimetière de Béréketlu. Sur une plaque de sarcophage.

SECVNDILLASIVIETVLPIA·MATRONA
V·F·C·INEAM·ARCAM·ALIVMQVIPOSVE
T·R·P·P * MIL · ETDELATORI * CCN

..... Secundilla sivi (p. *sibi*) *et Ulpia Matrona .....v(iva) f(aciendum) c(uravit). In eam arcam alium qui posue[rit, dabi]t r(ei)p(ublicae) P(hilippensi) (denarios) mil(le) et delatori (denarios) (ducentos et....)*

La plaque étant brisée aux extrémités, l'inscription n'est pas complète. Le nom de famille de Secundilla manque au début; on ignore aussi à quel titre figure auprès d'elle Ulpia Matrona. Puis vient la formule funéraire : « Quiconque placerait dans ce sarco- « phage un autre corps, payera au trésor de la république (colonie) de Philippes mille « deniers, et au délateur deux cents [et tant]. » Le terme de *délateur* est pris ici dans son acceptation légale, la *délation* n'étant autre chose, dans la société antique, qu'un mode de procédure, par lequel chacun pouvait se porter partie civile, non-seulement dans les affaires d'intérêt public, mais même, à ce qu'il semble, dans les causes privées, si l'on y était invité par une clause spéciale. Il est vrai que, dans le cas présent, l'intérêt de famille a été habilement transformé en un intérêt municipal, par le droit conféré au trésor de la colonie. Les dénonciations politiques ne furent que la conséquence où mena fatalement l'imperfection de ce système. Tout délateur reçoit une prime, *præmium ;* dans une autre inscription funéraire, nous trouvons cette prime évaluée au quart de l'amende, *delator quartum accipiet*, ce qui paraît avoir été à Rome un taux souvent fixé pour les délations (1). La somme marquée sur notre sarcophage serait calculée d'après la même proportion, si l'on substituait à la lettre N, qui est douteuse, la lettre numérale L, qui compléterait le chiffre de deux cent cinquante deniers.

13.

Cimetière de Béréketlu. Sur deux pierres, provenant d'une construction. Hauteur des lettres, 18 c.

LONG
VLPIAN

NOCRI
OVET·VLP

(1) Orelli. *Inscr. lat.*, n° 7337. Cf. Suétone. *Néron*, ch. X.

Digitized by Google

La vanité romaine, en adoptant l'usage des inscriptions en lettres monumentales, est allée contre le but qu'elle se proposait. Une fois brisées et dispersées, ces inscriptions fastueuses n'offrent plus souvent aucun sens au voyageur, tandis que le moindre éclat d'une stèle grecque contient presque toujours assez de matière pour satisfaire la curiosité. Voilà deux fragments qui appartenaient au même monument, sans doute à un grand tombeau; mais les pierres portent trop peu de caractères et sont trop martelées sur les bords, pour qu'il soit possible de les rapprocher avec succès. On y retrouve à grand'peine les surnoms *Longus* ou *Longinus*, *Crispus* ou *Crinitus*, et celui d'*Ulpianus* deux fois répété. Le vétéran qui semble désigné par l'abréviation VET n'était pas, probablement, le personnage enseveli sous ce riche mausolée. Malgré la dimension extraordinaire des caractères, le style de l'écriture dénote une époque assez basse.

14.

Cimetière de Béréketlu. Sur une plaque de sarcophage.

ΞNΞΣTIN·ΩΔΞ·ΣYNΞPΓ
BYZANTIOΣ·ΞTΩNME TAYT
ΞNKOΛΠIOΣ·ΑΠΞΛΞYΘΞ//OΣ·ZH·KΛ

Ἔνεστιν ὧδε Συνεργ.... Βυζάντιος ἐτων (τεσσαράκοντα πέντε)·ταῦτ.. Ἐνκόλπιος ἀπελεύθε[ρ]ος· Ζὴ κα[ι.....]

L'espace à remplir à la fin des lignes me ferait préférer Συνεργήτης ou Συνεργάτης à Σύνεργος, pour le nom du personnage, originaire de Byzance, qui était « enfermé » dans ce sarcophage. La suite de l'inscription offre un sens douteux. Faut-il lire à la seconde ligne : ταὔτου, forme adverbiale qui n'est pas donnée par les dictionnaires, mais que l'analogie de ταὐτῃ permettrait peut-être de supposer? Dans ce cas, l'affranchi Encolpios serait enseveli « dans le même tombeau » que son maître, et l'adieu final ζῄ, accompagné de quelque autre verbe : « Ζῄ κα[ὶ ὑγίαινε]! » s'adresserait, selon l'usage, au passant. Si, au contraire, on lit plus simplement : ταῦτ[α], ce serait Encolpios, vivant, qui saluerait Synergétès de ces paroles : « Vis et porte-toi bien! » Ce souhait de vie, adressé à un mort, paraîtra surprenant; mais nous trouverons, dans les sépultures de cette région de la Thrace, d'autres exemples d'une croyance très-positive à la vie future.

A quelque distance de Philippes et du champ-des-morts de Béréketlu, le long d'un chemin qui mène à Zygosto, un grand sarcophage encore en place s'élève au milieu des champs cultivés. La caisse du sarcophage, longue de $3^{m}61$ sur une hauteur de $1^{m}76$ et sur une profondeur de $1^{m}84$, est creusée dans un seul bloc de marbre blanc du pays. Le

Digitized by Google

couvercle, également monolithe, est taillé en forme de toit, avec les quatre coins relevés en acrotères, mais sans ornements et d'un travail inachevé. Le poids du marbre ayant empêché les habitants de soulever ce couvercle, ils ont fait une trouée dans la face antérieure du sarcophage, du côté de l'inscription, qu'ils ont détruite en grande partie : il ne reste que la fin des lignes dont il est difficile de rien tirer d'intéressant. .

15.

Dans la plaine de Béréketlu. Sur un sarcophage en place.

. . . . . RILEFIL
. . . . . ANTAEMES
. . . . . VICETVALE
. . . . . SVISVFC

Ce tombeau isolé nous mène à un second groupe de débris, situés tout à fait en dehors de la route, dans la direction de *Sélani ;* on appelle de ce nom la réunion de cinq hameaux turcs que l'on aperçoit, vers le nord, sur le même alignement de montagnes que les ruines de Philippes. Au pied de cette chaîne, dans l'un des rares endroits de la plaine qui ait conservé quelques vignobles, se trouve un ancien champ-des-morts, nommé le cimetière des *Vignes de Sélani.* Sur les tombes turques se dressent des fragments arrachés à des constructions antiques, parmi lesquels je signalerai une colonne dont les cannelures sont disposées en spirale, une jolie stèle avec un couronnement en forme d'antéfixe décoré d'élégants feuillages, un débris de statue demi-nature, représentant un personnage, la poitrine nue et le reste du corps drapé dans un manteau grec. Sur le même emplacement se trouvaient les trois inscriptions latines suivantes.

16.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une plaque de marbre. Hauteur des lettres, 8, 6 et 4 c.

POPIMIO·P·FVOLFELICIAN·XX·TAGIN
QVARTA·QVAE·ET·POLLA·FILIO·F·C·HIC·AB·HERED
MATRE·POST·OBITVM·EIVS·LEGAVIT·LIBERTIS·MATRIS·ET·SVIS
POSTERIS·Q·EORVM·FVNDOS·AEMILIAN·ET·PSYCHIAN·NEVNQVAN
FAMILIA·EXEANT·SED·VTEXREDITV·EORVM·IIQVI·S·S·S·MONIMENT
E·T·PARENTIVM·EIVS·COLANT·ET·IPSI·ALANTVR·ITEM·VICANIS·MEDI
CONDICIONE·EX·FVNDO·PSYCHIANO·VINEAR·P

P(ublio) Opimio, Vol(tiniâ), Felici, an(norum) (viginti), Tagina Quarta, quae et Polla, filio f(aciendum) c(uravit). Hic, ab hered[e] matre, post obitum ejus, legavit

Digitized by Google

libertis matris et suis, posteris q(ue) eorum fundos Aemilian(um) et Psychian(um), ne unquam e familiâ exeant, sed ut, ex reditu eorum, ii qui s(upra)s(cripti) s(unt) moniment[um eju]s et parentium ejus colant et ipsi alantur. Item vicanis Media..., eâdem] condicione, ex fundo Psychiano vinearum p. . . . . .

« A Publius Opimius Félix, de la tribu Voltinia, mort à vingt ans. Tagina Quarta, surnommée Polla, a fait faire ce monument pour son fils. Opimius, en constituant sa mère son héritière, a légué, après la mort de celle-ci, aux affranchis maternels et aux siens, ainsi qu'à leurs descendants, les domaines dits d'Æmilius et de Psyché, à condition que ces terres ne sortiront jamais de la *famille,* mais que les susmentionnés en consacreront le revenu à l'entretien du tombeau d'Opimius et de ses père et mère, ainsi qu'à leur propre subsistance. De même, il a légué, à des conditions semblables, aux habitants du Vicus Medius (?), sur les vignes du domaine de Psyché. . . . . »

L'inscription sépulcrale d'Opimius est intéressante par les clauses testamentaires qu'elle renferme, surtout par la nature de ce legs *ab herede,* qui passe sur la tête d'un premier héritier et n'a d'exécution qu'après sa mort; c'est une variété du legs *ad incertum diem* des jurisconsultes romains. De pareilles transmissions de biens se rencontrent souvent dans l'épigraphie latine, et la condition *ne unquam e familiâ exeant* est exprimée par des formules analogues, telles que *ne de nomine exeat locus, ne ad exterum perveniat,* termes dans lesquels sont ordinairement compris les affranchis, héritiers du *nomen* et partie intégrante de la *familia* (1). Mais c'est surtout pour la topographie des environs de Philippes que nous trouvons ici une indication précieuse : les *Vicani Media[ni]* nous révèlent l'existence d'un bourg antique nommé *Vicus Medius.* Je suppose qu'il devait son nom à sa situation au milieu de la plaine de Béréketlu, entre Philippes et le port de Néapolis. Le *fundus Æmilianus* et le *fundus Psychianus,* ainsi appelés sans doute du nom de leurs anciens propriétaires, dépendaient de cette bourgade, et les rares arpents de vignes que l'on rencontre dans la plaine sont peut-être la dernière trace des vignobles mentionnés dans l'inscription.

17.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une plaque de marbre. Hauteur des lettres, 9, 7 et 4 c.

BVRRENO·TI·F·VOLI IRMO·PRAEF·FABRV
ANN·XXMENS·IIII I \I II \ \I IIII RMINAE·ANN·
BVRRENVS·TI·IVMA DI VS
·MIL·BIS·PRAEFCOHC P

(1) Cf. Orelli. *Inscr. lat.*, 4403, 4428.

Digitized by Google

. . . Burreno, Ti(berii) f(ilio), Vol(tiniâ), Firmo, praef(ecto) fabrû[m],
. . ann(orum) (viginti), mens(ium) (quatuor), [et. . . . . Fi]rminae, ann(orum).
. . . Burrenus, Ti(berii) f(ilius). . . . . .
[tr(ibunus)] mil(itum) bis, praef(ectus) cohor[tis]. . . . . .

« A. . . Burrénus Firmus, fils de Tibérius, de la tribu Voltinia, préfet des ouvriers. . .mort à vingt ans quatre mois, et à. . . . . Firmina, morte à. . . . . ans. . . Burrénus, fils de Tibérius. . . . . tribun des soldats deux fois, préfet de cohorte. . . . . »

Le caractère de l'écriture et l'énumération des grades militaires, sans aucune mention des corps dans lesquels ils ont été obtenus (comme *tribunus militum* sans le nom ou le numéro de la légion), sont des signes qui font reconnaître une inscription remontant aux premiers empereurs, et, de toutes les inscriptions de Philippes, celle peut-être qui se rapproche le plus de l'époque de la fondation de la colonie. Bien que le marbre soit brisé au commencement des lignes, le nom de *Burrenus*, analogue à *Burrus, Burrienus*, doit être complet; on le retrouve dans une inscription d'Orelli (1), comme le *cognomen* d'une famille de la *gens Helvidia*. Cependant, il faut signaler le rapport qu'il y a entre ce nom et le premier de ceux qu'on lit sur la stèle suivante, découverte dans le même cimetière.

18.

Cimetière des Vignes de Sélani. Sur une stèle grossièrement taillée.

SIBVRRINI	*Siburrini (?)*
TRAIICENT	*Tra.icent.*
F	*f(ilii)*
VIXITANNOS	*vixit annos*
XXXV	*(triginta quinque).*

Les lettres sont très-effacées et tracées négligemment sur une pierre à peine dégrossie. On pourrait compléter le second nom d'après les noms thraces *Bithicenthus* et *Zipacenthus* que l'on trouvera plus loin sur une autre inscription.

Nous rejoignons maintenant la Voie Égnatienne, vers le point où, par un brusque détour du côté de l'ouest, elle s'engage dans la partie resserrée entre les montagnes de Philippes et les marécages. En cet endroit, à un kilomètre seulement des ruines, une belle source, jaillissant au milieu des roseaux, forme à sa naissance un petit bassin na-

(1) Orelli. *Inscr. lat.*, 3773. Cf. Cic. *pro Quint.*, VI, 21.

Digitized by Google

turel et court alimenter le canal d'un moulin. Près de la source, une butte, peut-être artificielle, porte quelques restes de maçonnerie, qui semblent appartenir à une église byzantine. Sur le bord même de la route sont épars de grands fragments d'architecture romaine, parmi lesquels on remarque des pièces d'entablement de forme curviligne, qui faisaient certainement partie d'un édifice circulaire. Un khan, un café turc, une de ces humbles mosquées de village qui ne consistent qu'en quatre murs blanchis à la chaux, font de ce lieu une station fréquentée par les voyageurs qui parcourent la route entre Kavala et Drama. Ce fut souvent la nôtre dans nos courses aux environs de Philippes. L'endroit s'appelle en turc *Dikili-tash,* c'est-à-dire *la Pierre-Debout*, et en grec *Mégalo-Lithari* ou *la Grosse-Pierre.* Ces noms s'appliquent plus directement à un monument romain, maintenant engagé dans les constructions du khan : le prétendu trophée de Vibius, que nous ont déjà fait connaître les descriptions de Belon et de Cousinéry.

La position de Dikili-tash répond certainement à une station et à une source que la Table de Peutinger place sur la Voie Égnatienne entre Néapolis et Philippes, et qu'elle appelle *Fons Cō.* Le nom propre étant surmonté d'un signe qui marque une abréviation, les commentateurs ont cherché à le compléter : l'un d'eux propose *Fons Corae*, qui s'accorde bien avec les traditions locales, mais qui a le tort d'accoupler un mot latin avec un autre purement grec (1). Les inscriptions, qui forment en cet endroit un troisième groupe, distinct des précédents, n'appartiennent plus exclusivement à des tombeaux. Deux d'entre elles annoncent un lieu consacré par des édifices religieux, et confirment l'indication de la carte romaine, qui figure à cette place une petite construction avec un dôme, comme pour marquer un temple.

19.

Khan de Dikili-tash, sur une pièce de marbre noir. Hauteur du marbre, 27 c.; hauteur des lettres, 15 c.

⌜RI·DEC [*Ma*]*tri Deo*[*rum*].

« A la Mère des Dieux. »

Ces lettres monumentales, gravées profondément sur une étroite pièce de marbre noir, que l'on reconnaît facilement, à sa forme et à son épaisseur, pour un fragment de frise ou d'architrave, démontrent qu'un sanctuaire de la Mère des Dieux existait jadis

(1) Voyez Tafel. *Via Egnatia*, II, p. 12.

Digitized by Google

sur l'emplacement de Dikili-tash. La Thrace était trop voisine de la Phrygie pour ne pas avoir été l'une des premières à lui emprunter le culte de Cybèle, qui d'ailleurs se rapprochait beaucoup d'un culte indigène, celui de la déesse Cotys ou Cotytto, déjà nommée par Eschyle, dans sa tragédie des Édones, et identifiée par Strabon avec la Grande-Déesse phrygienne (1).

20.

Dikili-tash, dans un petit cimetière voisin du khan, sur une plaque de marbre, décorée à gauche d'une bande saillante. Hauteur des lettres, 6 et 4 c.

SCANDILIAOPTATA
VENEREI
AEDICVLA·ET·SIG
VOT·SOL

Scandilia Optata
Venerei
aediculâ et sig[illo]
vot(um) sol[vit libens merito].

« Scandilia Optata, en consacrant à Vénus l'édicule et la statuette, s'est acquittée de son vœu avec empressement et reconnaissance. »

La chapelle et la statuette dont il est ici question, ne prouvent pas l'existence d'un temple séparé de Vénus. Cette divinité se rattachait par d'étroits rapports à Cybèle et surtout à Cotytto, la Cybèle thrace, représentée comme la déesse du libre désir, *liberi cupidinis* (2) : elle pouvait très-bien avoir ses honneurs et ses autels dans l'enceinte du même sanctuaire.

Jepasse aux inscriptions sépulcrales. Le remarquable tombeau, improprement appelé Trophée de Vibius, a reçu ce nom de Cousinéry, qui lisant à la troisième ligne : *mille cum Macedonibus,* au lieu de *mil. leg. V macedonic.*, avait cru y retrouver le souvenir de quelque succès militaire remporté par un officier romain à la tête d'une troupe d'auxiliaires macédoniens. C'est un monument monolithe, un énorme dé de marbre blanc, posé sur un soubassement de deux degrés. Ce bloc massif a 3,82^{m} de hauteur, et présente une épaisseur de 2,68^{m}, presque égale à la profondeur qui est de 2,64^{m}. Il est décoré de moulures très-simples et couronné, selon le goût des Romains de deux rouleaux, en forme de coussinets, revêtus de feuilles de laurier. M. Daumet a donné, à la Planche I, une étude de ces détails et une vue pittoresque du monument. L'espace légèrement creusé qui sépare les coussinets, a probablement donné lieu à la

(1) Strabon, 470.
(2) Horace. *Épodes*, XVII, v. 56.

Digitized by Google

légende de la *mangeoire* de Bucéphale, recueillie par Belon. Les habitants nous racontèrent aussi qu'une jeune fille de l'ancien temps avait apporté le bloc monolithe sur sa tête, et les pierres du soubassement dans son tablier : c'est une variante de la tradition qui, dans toute la Grèce, attribue à une race de géants les constructions antiques. Une autre superstition attache à la poussière blanche qu'on obtient en grattant le marbre de Dikili-tash, la vertu de donner du lait aux nourrices : aussi est-il rongé par les couteaux des paysans qui viennent chercher pour leurs femmes le merveilleux spécifique ; plus de la moitié de l'inscription a été ainsi détruite. Un fait qui n'a pas été signalé, c'est que l'inscription, gravée en caractères magnifiques, est double et se trouve répétée lettre pour lettre sur les deux faces adjacentes de l'ouest et du sud. Cette disposition montre que le monument de Vibius s'élevait à l'embranchement de deux routes, dans l'angle formé par un chemin qui venait rejoindre la Voie Égnatienne : or un sentier, celui de Sélani, s'embranche encore justement à ce point.

21.

Dikili tash. Sur les deux faces adjacentes d'un grand tombeau monolithe, encore en place.
Hauteur des lettres, 25, 21, 16 et 15 c.

C V I B I V S C · F
COR · Q V A R T V S
MILLEG V MACEDONIC
DECVR · ALAE SCVRVLOR
PRAFFCOIIII ICYRENEIO
I II IICNA \ \
O

C(aius) Vibius, C(aii) f(ilius),
Cor(neliâ), Quartus,
mil(es) leg(ionis) (quintae) Macedonic(ae)
decur(io) alae Scubulo(rum)
praef(ectus) coh(ortis) (tertiae) Cyreneic(ae)
tribunus militum le]g(ionis) (secundae) Au[g]u[stae]. . . . .
. . . . . .

« Caius Vibius Quartus, fils de Caius, de la tribu Cornélia, soldat de la légion Cinquième-Macédonique, décurion de la cavalerie des Scubules, préfet de la cohorte Troisième-Cyrénaïque, tribun des soldats de la légion Deuxième-Auguste. . . . . .
. . . . . »

Digitized by Google

La comparaison des deux faces du monument m'a permis de pousser le déchiffrement de l'inscription un peu plus loin que mes devanciers, malgré l'effacement presque complet des dernières lignes. Je n'ai pas cependant donné un double texte; je me contenterai de signaler quelques variantes. A la troisième ligne, le signe qui surmonte la lettre numérale V manque sur la face occidentale, ce qui a contribué à tromper Cousinéry. Dans le nom des Scubules, peuplade qui fournissait aux Romains un corps de cavalerie auxiliaire, le B se lit mieux sur la face sud, où j'ai assez bien vu une trace semblable à un R. Enfin, la première moitié de la cinquième ligne et les quelques traits qui restent de la sixième et de la septième, sont empruntés aussi à la face méridionale. C. Vibius Quartus n'appartenant pas à la tribu Voltinia, n'était pas originairement citoyen de la colonie de Philippes.

22-25.

Dikili-tash. Fragments de sarcophages.

NIVS·P·F·VOVLCERIV
[illegible]

. . . . . *nius, P(ublii) f(ilius), Voul(tiniâ), (?) Certu[s]*
. . . . . *eso parentib(us) b(ene) mer(entibus).*

ANN·XIVEIS
SIBIETHERENNIAEASO
AVXORISVAE

. . . . . *ann(orum) (quatuor decim)* . . .
. . . . *sibi et Herenniae So.* . . . . . .
. . . . . *uxori suae.* . . . . . .

ROVI
VS·TERES·THR
FRATRI.PIISSIM

. . . . . *.ro v.* . . . . . .
. . . . *.us Teres Thr.* . . . . . .
. . . . *fratri piissim[o].* . . . . .

AZOSIMI·F·N·XXXX

. . . . *Zosimi f(ilius) an(norum)triginta.* . . .

Digitized by Google

26-29.

Petits fragments.

VARI

...ET
TRI·ET
...ET
..AR

FILIAE·SVAE....

VIRO·SVOD...

Ces débris proviennent sans doute des nombreux sarcophages que Belon vit encore le long de la route de Philippes. Le seul qui puisse nous arrêter est le premier, où le nom de la tribu Voltinia serait écrit d'une manière insolite : *Voul* pour *Vol.* Quelques inscriptions grecques de basse époque se rencontrent aussi parmi les fragments de Dikili-tash. L'une est l'épitaphe d'un habitant de la ville thrace d'Ænos ; une autre conserve le commencement de deux noms propres qui pourraient se rapporter à l'empereur Domitien. Enfin le mot πρόστειμ[ον], qui reste sur un troisième fragment est la mention de l'amende dont on menace les usurpateurs de tombeaux.

30.

Dikili-tash. Sur une stèle à fronton grossièrement décoré.

ΗΜΗΤΡΙΟC — [Δ]ημήτριος
CΩΤΗΡΙΧΟΥ — Σωτηρίχου
ΑΙ·ΝΙ·ΟCЄΤΩΝ — Αἴνιος ἔτων
ΚЄΝΘΑΔЄ — (εἴκοσι) ἐνθάδε
ΚЄΙΤΑΙCΩΤΗ — κεῖται. Σωτή-
ΡΙΧΟCΤΩ — ριχος τῷ
ΑΔЄΛΦΩ — ἀδελφῷ.

« Ci-gît Démétrios, fils de Sotèrikhos, natif d'Ænos, âgé de vingt ans. Sotèrikhos à son frère. »

31-32.

Au même endroit. Fragments.

⌐ΔΟΜΙΙ — . . . . . Δομίτ[ιος] ou Δομιτ[ιανός]
ΙΟCΓЄΡΜ — . . . ιος Γερμ.[ανός] ou Γερμ[ανικός].

ΠΡΟCΞΙΛ

Digitized by Google

A en juger par le grand nombre des monuments funéraires, la portion de la *Via Egnatia* qui sépare la station de Dikili-tash des ruines de Philippes, devait former une véritable Voie des Tombeaux. C'était en même temps une sorte de long faubourg qui s'étendait de la ville au temple de Cybèle. En effet, le terrain qui borde la route devient inégal, couvert de décombres et semé çà et là d'éminences qui cachent des substructions et des ruines. On remarque surtout, sur la gauche, les restes, enfouis sous le sol, d'un édifice considérable, lesquels consistent en plusieurs rangées parallèles de voûtes en briques, formant des espèces de cellules. La tradition locale parle de sept mille chambres, nombre tout à fait fabuleux. On peut croire qu'il y avait là un vaste bain public ; car ces cellules alignées rappellent la disposition des hypocaustes ou salles de chauffage, dans les anciens thermes.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA VILLE DE PHILIPPES.

Le seul lieu habité qui soit voisin de l'enceinte de Philippes est le village de *Raktcha*, à demi caché dans un ravin de la montagne, un peu en deçà de l'ancienne acropole. La position nous parut à souhait pour établir notre centre d'opérations, pendant une vingtaine de jours que devaient durer nos recherches dans cette région de la Thrace. Les habitants, qui appartiennent, comme ceux de Sélani, de Béréketlu, de Zygosto et de presque toute la plaine, à la rude tribu des Turcs Koniarides, après s'être opposés d'abord à notre installation au milieu d'eux, finirent par nous céder une maison nouvellement construite. Par cet arrangement, nous étions maîtres chez nous et nous leur épargnions en même temps un contact trop direct avec des étrangers. Nos études commencèrent par l'exploration de la forteresse antique, qui se dressait de l'autre côté du torrent, en vue de notre demeure.

L'étroit et profond ravin de Raktcha détache d'un épais massif montagneux, appelé *Karatchi-dagh,* la rangée de rochers et de hauteurs abruptes à l'extrémité de laquelle se dressent les ruines. Du côté opposé au ravin, ce rameau, le dernier de la chaîne, borde directement de ses pentes escarpées la grande plaine de Drama. Il est lui-même composé de trois articulations marquées par un même nombre de crêtes rocheuses, qui se suivent du nord au sud. La plus méridionale, dont les pentes, en s'avançant vers les marais, forment la partie resserrée du défilé de Philippes, porte aussi les restes de l'antique citadelle.

Digitized by Google

L'acropole et les murs d'enceinte.

L'acropole proprement dite n'est qu'un étroit réduit (1). On y remarque tout d'abord trois tours épaisses, qui atteignent encore à une assez grande hauteur et se voient de toute la plaine. La plus grosse, qui est carrée et qui a 12^m de côté, se dresse à l'intérieur. Les deux autres, l'une carrée, l'autre demi-circulaire, larges chacune d'environ 9^m, appartiennent à l'enceinte extérieure de la citadelle. Du reste, ces constructions massive sn'ont rien d'hellénique; les pierres en sont liées avec un ciment grossier. Toute la partie du rempart de l'acropole qui regarde le nord de la montagne, présente le même caractère de maçonnerie; c'est un mur en blocage, qui n'a pas moins de $2,30^m$ d'épaisseur. Différentes traces de séparations intérieures donnent à penser qu'une sorte de château, avec un donjon, comme dans nos forteresses féodales, occupait à l'époque byzantine ou dans les derniers temps de la période romaine, le sommet de la colline de Philippes.

Sur d'autres points cependant, et notamment vers l'est, le mur extérieur de l'acropole conserve d'importants vestiges d'une enceinte beaucoup plus ancienne, en grands blocs rectangulaires, d'un très-bel appareil, taillés et ajustés à la manière grecque. Ces fondations s'élèvent encore à 2 et 3^m au-dessus du rocher. La construction, plus savante, est aussi moins épaisse : la muraille n'a plus ici que $1,90^m$ d'un parement à l'autre. Tous les ouvrages de défense qu'on y remarque, une saillie en dent de crémaillère, trois tours carrées, l'une isolée, de $6,20^m$ de front, les deux autres accouplées pour renforcer un angle et présentant chacune un front de $4,15^m$, rentrent dans les proportions et dans les lignes habituelles des fortifications helléniques. Du côté de la place, la citadelle était fermée par un rempart de même construction et de même épaisseur : les pierres sont seulement de dimension beaucoup plus petite, et l'appareil hellénique paraît moins soigné que vers la campagne. Ce mur intérieur était armé aussi de dents de crémaillère et de trois ou quatre tours, dont les deux plus apparentes ont 4^m de front. On remarque en outre, dans cette partie de la muraille, une trouée qui pouvait être une porte, et, à chaque extrémité, deux portes plus petites; celle de l'est est flanquée d'une épaisse construction carrée avec des talus en pierres, qui devaient porter une grosse tour. Ce qui est particulier comme système de fortification, c'est qu'un second mur hellénique, d'appareil semblable, est construit en avant du premier, à une faible distance, formant

(1) Pour tous ces détails, consulter le Plan A.

Digitized by Google

entre la citadelle et la ville une étroite zone intermédiaire, qui défendait l'accès même des rochers de l'acropole.

Deux autres lignes de fondations en grand appareil presque régulier partent des deux extrémités du réduit intérieur de la forteresse, et, descendant rapidement sur la pente abrupte des rochers, embrassent par leur écartement tout le versant méridional et occidental de la colline de Philippes. Ce sont les restes d'une belle enceinte hellénique, de 2,50^{m} d'épaisseur, qui défendait la haute ville. Les tours qui la flanquent sont toutes carrées et présentent un front égal de 6,20^{m} sur 6^{m} de saillie.

Le mur de l'est, renforcé de neuf tours et de trois dents de crémaillère, borde une arête tellement rocailleuse, que l'accès de cette partie du rempart devait être difficile, même du côté de la place. Aussi, pour faciliter le service de la défense, a-t-on dû creuser dans le roc, en dedans de la muraille, un passage qui la suit dans presque tout son développement et qui monte avec elle jusqu'au réduit intérieur de l'acropole. Cette espèce de chemin de ronde aboutit en haut et en bas à des emplacements plus vastes, où le rocher paraît avoir été aplani, de manière à former de petites places d'armes pour le rassemblement des troupes. Un autre passage transversal, taillé à vif dans les rochers, s'embranche sur le premier et le fait communiquer avec la zone de défense qui s'étend entre la double muraille de l'acropole. M. Georges Perrot, qui avait déjà remarqué une partie de ces dispositions, croit y reconnaître une route pour les processions religieuses ; mais cette rampe m'a paru liée trop étroitement aux fortifications pour que l'usage n'en fût pas surtout militaire. On suit les assises du mur oriental jusqu'au bord de la plaine, vers l'endroit où la Via Egnatia, représentée encore aujourd'hui par une route pavée ou *kaldérim*, traverse l'ancienne ville en contournant le pied des hauteurs. A ce point, les constructions de l'enceinte se confondent un instant avec celles du théâtre. Un peu plus bas, sur la route même, un retour d'angle, en grandes pierres, marque l'une des principales portes, que l'on peut appeler la Porte du Théâtre ou de Néapolis. Au-delà de la route, la muraille ne garde plus aucune trace d'appareil hellénique.

Du côté de l'ouest, les vestiges de la muraille antique ne sont pas conservés sur une aussi grande étendue. On ne retrouve que les substructions de trois tours et des faces qui les reliaient. Aux deux tiers environ de la pente, toute cette partie du rempart venait s'appuyer contre une quatrième tour plus grosse que les autres, dont il reste plusieurs assises d'un très-bel appareil grec, construites en retraite l'une sur l'autre et présentant un front de 15^{m} à la base. Plus bas, commence une muraille en blocage qui paraît avoir été double. Elle donnait passage à un aqueduc, si l'on peut appeler ainsi un étroit canal découvert, en maçonnerie très-dure, qui contourne le flanc des hauteurs voisines, sans s'élever au-dessus du niveau du sol. Sur le bord même de la plaine, à l'endroit où la chaussée pavée sort de la ville après l'avoir traversée de part en part, se trouvent les

Digitized by Google

derniers débris d'appareil hellénique : c'est d'abord un angle de mur, qui est resté debout parmi des constructions plus modernes, puis une ligne de grandes pierres, placées en travers même de la route, comme pour marquer le seuil d'une ancienne porte.

Les fondations de l'acropole et les deux murs qui descendent sur ses pentes sont du reste les seuls vestiges qui subsistent des anciennes fortifications helléniques de Philippes. Toute la partie de l'enceinte qui s'avance dans la plaine est d'une construction différente et appartient à une autre époque : ce sont des murs en blocage dont le grossier appareil remonte tout au plus aux derniers temps de la période romaine. La ville haute figurant à peu près un triangle, la ville basse représente assez exactement un carré, formé sur le côté de ce triangle. Les deux quartiers sont séparés par un mur transversal, qui part de l'aqueduc et se dirige vers le théâtre, en passant un peu plus haut que la route pavée. Ce mur, construit en partie sur des arcades fermées, ne peut être considéré comme un ouvrage de défense. Les remparts qui dessinent les trois autres côtés du carré, quoique tout bâtis avec du ciment; laissent paraître de notables différences dans leur disposition. Vers l'est, c'est un énorme massif de maçonnerie qui n'a pas moins de 4,80^{m} d'épaisseur ; les assises inférieures sont presque entièrement formées de débris antiques, parmi lesquels on remarque de nombreux tronçons de colonnes. Une porte, dont l'accès était défendu par des terrassements, s'ouvrait dans cette partie de la muraille un peu au-dessous de la porte de Néapolis. Sur ce point, on remarque encore quelque trace d'une double ligne de fortifications. Du côté du midi et de l'ouest, le mur d'enceinte ne présente qu'une épaisseur de 2^{m}; mais il est renforcé en avant, dans toute sa longueur, par une seconde muraille un peu moins forte que la première, et séparée d'elle par un intervalle de 10 à 12^{m}. Le mur intérieur de l'ouest est seul armé d'une tour ronde et de deux tourelles, ainsi que de deux saillies en forme d'éperon. Il ne faut pas oublier que le système de fortification par enceintes redoublées était particulièrement usité à l'époque byzantine : on n'en peut citer de plus célèbre exemple que la triple ligne de remparts qui entourait Constantinople.

La manière dont cette partie relativement moderne de la place était entourée par les eaux contribuait en outre à en rendre les approches plus difficiles. Au pied même du mur occidental, vers l'endroit où la route pavée sort de la ville, le terrain est défoncé par une quinzaine de petites sources, qui jaillissent au bord de la plaine, et dont le voisinage suffit pour justifier le nom de Crénides, donné au premier établissement grec fondé sur l'emplacement de Philippes. Un ruisseau se forme de leur réunion ; mais il est détourné, sur la lisière du marais, par un canal de desséchement, qui reçoit aussi le ruisseau sorti de la source de Dikili-tash. Toutes ces eaux vont ensuite se décharger dans une rivière de la plaine, celle de *Bounar-bachi*, au point où elle se jette elle-même dans le marécage. Ces travaux de canalisation et de desséchement, nécessaires pour arrêter

Digitized by Google

aux abords de la ville, l'envahissement des eaux marécageuses, remontent du reste à une haute antiquité. Un passage de Théophraste auquel j'ai déjà fait allusion montre que les colons macédoniens avaient dû recourir les premiers à des moyens de ce genre, pour rendre habitable et propre à la culture toute la région environnante (1). Le canal passe aujourd'hui à 800^{m} environ du mur méridional. L'espace intermédiaire est rempli par un terrain cultivé, où l'on remarque de nombreux murs de clôture et quelques plantations de grands arbres. C'est l'emplacement, aujourd'hui désert, du hameau de *Philibedjik*, qui conservait encore, au temps de Cousinéry, le nom de la ville antique, à peine altéré par une terminaison turque.

Ouvrages extérieurs.

Pour se faire une idée exacte de la position militaire de Philippes, il faut encore tenir compte de différents ouvrages extérieurs, dont on retrouve les restes dans les montagnes voisines et qui complétaient le système de défense de la place. Le rameau de hauteurs à l'extrémité duquel elle s'appuie, se compose, comme je l'ai déjà montré, de trois collines enchaînées l'une à l'autre. La colline intermédiaire que les Turcs appellent *Kakaladjik*, est la moins haute des trois : c'est une crête allongée de 232^{m} d'élévation, qui n'est séparée du sommet de Philippes, haut lui-même de 250^{m}, que par un col de peu d'importance, commandé directement par les tours de l'ancienne acropole. La troisième, qui se rattache aux chaînes de l'intérieur, est déjà elle-même une petite montagne de 557^{m} de hauteur, dont la cime, hardiment dessinée par des roches à pic, est bien connue de tous les habitants de la plaine sous le nom de *Panaghîr-dagh*. Elle est séparée de la colline précédente par un col assez profond, dans lequel s'engage une route qui permet de passer facilement de la grande plaine dans le ravin de Raktcha et de tourner ainsi la position de Philippes. J'ai constaté que ce *Col de Raktcha* était fermé autrefois, à son point le plus élevé, par une muraille qui se déploie sur les pentes opposées des deux collines. Les pierres, de petite dimension, ne sont point ajustées, mais superposées, comme dans les clôtures que l'on élève encore partout dans le pays. Cependant la régularité des parements, l'épaisseur de la construction, qui est d'environ 2^{m}, comme dans la plupart des fortifications helléniques, montrent que ce n'est pas un mur moderne. J'y retrouvai le même caractère d'appareil que dans certaines forteresses grossières de l'Acarnanie et de l'Amphilochie.

Cette ressemblance avec les bourgs fortifiés des Acarnaniens est encore plus marquée

(1) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

Digitized by Google

dans une citadelle dont j'ai découvert les ruines sur la cime même du Panaghîr-dagh. La montagne se termine par une étroite plate-forme de rochers, en partie défendue par des fortifications en pierres sèches, semblables à celles du Col de Raktcha. A une époque plus moderne, cet ancien fort hellénique paraît avoir servi de petite acropole à une enceinte un peu plus grande, qui s'allonge sur les pentes septentrionales, en laissant voir dans ses fondations des traces de ciment et tous les indices d'une construction en blocage. Les substructions d'une chapelle chrétienne, et, en dehors des murailles, de nombreux vestiges d'habitations, qui couvrent un terrain légèrement incliné vers l'est, prouvent qu'un centre de population de quelque importance occupait, au moins à l'époque byzantine, ces hauteurs fortifiées. Du côté de l'ouest, au contraire, les pentes presque à pic plongent brusquement vers la plaine de Drama ; c'est de leur pied même que sortent les belles eaux appelées Bounar-bachi, c'est-à-dire les *Têtes de sources*, qui donnent leur nom à un village et à une rivière. Une ancienne route pavée, qui monte péniblement le long d'un ravin, mettait ces sources en communication avec la forteresse qui les domine. Elle n'est plus aujourd'hui fréquentée que par les paysans koniarides, qui habitent dans la montagne les pauvres villages d'*Isabola* et de *Kidjilik*. La chaussée, large de 2^{m}, est formée de plaques, soigneusement ajustées entre deux rebords saillants, avec des lignes de pierres, disposées en échelons, pour retenir le pied des bêtes de somme. Les habitants rapportent que, dans le temps de *Roum*, c'est-à-dire avant l'invasion ottomane, une de ces grandes fêtes populaires et religieuses que les Grecs modernes appellent encore πανήγυρις se célébrait sur cette cime escarpée. De là le nom de *Panaghîr*, désignant spécialement l'ancienne forteresse, et celui de Panaghîr-dagh, bizarre association d'un mot grec et d'un mot turc, qui prouve la perpétuité de cette tradition. Un ravin de la montagne conserve aussi le nom purement chrétien d'*Haghiasma*, qui indique une eau religieusement consacrée. Comme position militaire, la forteresse de Panaghîr surveillait toute la plaine sur laquelle le regard plane, comme du haut d'un observatoire, dans un cercle de plus de dix lieues. Elle commandait en outre toute la région montagneuse voisine de Philippes. Il faut donc la considérer comme formant, avec les fortifications de la ville et la muraille du Col de Raktcha, une seule et même ligne de défense.

Je signalerai en dernier lieu les fondations d'un autre fort détaché, de beaucoup moindre importance : ce n'est qu'un ovale en pierres sèches, d'environ 50^{m} de long sur 35 de large. Les Turcs l'appellent, ironiquement sans doute, *Ghiaour-alani*, c'est-à-dire la *Conquête des Infidèles*. Il est situé à l'est de Raktcha, sur les croupes rocheuses qui dominent Dikili-tash. Cet autre poste d'observation surveillait la plaine du Zygactès et la route de Néapolis.

Digitized by Google

Les mines d'or.

A l'étude de la position de Philippes est étroitement liée une autre recherche : celle des gisements aurifères, dont le voisinage donnait tant de prix à la possession de ce coin de pays. Les indications d'Appien sont d'une grande précision sur cet important sujet. Il rapporte qu'il y avait, à une faible distance de l'acropole de Philippes, un autre sommet, appelé la *Colline de Dionysos*, et que là se trouvaient les célèbres mines d'or, lesquelles portaient le nom d'*Asyla* : Φιλίππων μὲν οὖν ἐστιν ἕτερος λόφος οὐ μακράν, ὃν Διονύσου λέγουσιν, ἐν ᾧ καὶ τὰ χρυσεῖά ἐστι τὰ Ἄσυλα καλούμενα (1). Appien, qui ne donne ces détails que pour déterminer la position realtive du camp de Brutus, place ensuite ce camp à 10 stades de la Colline de Dionysos, vers le nord, et à une distance totale de Philippes de 18 stades. Il en résulte que la colline et les mines devaient se trouver elles-mêmes à environ 8 stades (1500^{m}) au nord de la ville, dans la chaîne de hauteurs qui se rattache directement à son acropole. Dans des limites aussi resserrées, il est difficile de s'égarer de beaucoup.

La crête allongée de Kakaladjik répond exactement par sa position à la Colline de Dionysos. Tout au plus peut-on se permettre, en tenant un compte moins rigoureux des distances, d'hésiter entre cette hauteur d'un relief peu prononcé et le massif beaucoup plus remarquable du Panaghîr-dagh. On sait que les filons aurifères se rencontrent de préférence sur le versant des ravins, d'où les parcelles de minerai sont ensuite entraînées dans le fond sablonneux des torrents. Or la région du Kakaladjik et du Panaghîr-dagh n'offre qu'un nombre très-restreint de gorges et de cours d'eau. Je ne vois, sur le versant de la plaine, incliné à l'ouest, que deux ravines de peu d'étendue. La première, creusée à pic dans une couche de terre blanche, est appelée par les habitants *Arabaïola*, sans doute parce qu'elle leur rappelle les ornières étroites et profondes que leurs chariots ou *arabas* creusent dans les boues de la plaine. La seconde, divisée en deux branches et bordée d'anfractuosités rocheuses, est celle qui forme le passage que j'ai appelé le *Col de Raktcha*. Un ravin beaucoup plus important borde les mêmes hauteurs du côté opposé : c'est celui du village même de Raktcha. En effet, cette gorge a son origine entre les hautes pentes du Panaghîr-dagh et du Karadchi-dagh, et de là descend tout droit du nord au sud, sur une longueur de plus de 4 kilomètres. Les minces ruisseaux qui s'y réunissent de plusieurs sources et se perdent aujourd'hui dans les sables sont, dans tout ce canton montagneux, les seules eaux qui aient pu être utilisées pour le lavage de

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106.

Digitized by Google

l'or. Du reste, pour ne pas trop restreindre le cercle de mes recherches, je résolus d'explorer, non-seulement les ravins que je viens de nommer, mais toute la partie de montagnes qui s'étend, au nord, jusqu'à Bounar-bachi et, à l'ouest, jusqu'à Sélani, en examinant de près le sol et en prenant échantillon des sables, des terrains et des rochers. A mon retour, un habile chimiste, M. Gaultier de Claubry, et un savant géologue, M. Daubrée, membre de l'Institut, ont bien voulu examiner ces échantillons. Grâce à ce précieux concours, et en suivant pas à pas des maîtres expérimentés, nous réussirons à déterminer, avec une probabilité voisine de la certitude, la position des célèbres gisements qui firent autrefois la fortune de la Macédoine.

La colline de Philippes et tout le groupe de hauteurs qui s'y rattache appartiennent à un même soulèvement de calcaires cristallins. C'est un marbre blanc très-tendre, à larges paillettes vitreuses et grisâtres, qui dégage à la cassure une légère odeur de soufre; presque tous les débris d'antiquité qu'on rencontre à Philippes et dans les environs, tronçons de colonnes, assises de murs, stèles et sarcophages, sont faits de ce marbre, dont les anciennes carrières se voient en dehors de l'acropole et sur les pentes de Kakaladjik. Connaissant le marbre de Thasos, si recherché à l'époque romaine, et en ayant vu un fragment que mon ami M. G. Perrot avait autrefois rapporté des carrières mêmes de l'île, je constatai avec plaisir que celui de Philippes présentait absolument le même aspect et les mêmes caractères. Le rapprochement n'est pas indifférent, puisque cette île, toute voisine, quoique séparée par la mer, était également célèbre par ses mines d'or. A Philippes, comme à Thasos, l'or se rencontrait donc dans des conditions semblables. En effet, les géologues accordent que le marbre, sans être lui-même une roche aurifère, n'exclut pas le voisinage de l'or, et peut très-bien se trouver associé à des matières qui contiennent le précieux minerai.

Deux autres éléments se rencontrent dans les montagnes de Philippes, mais sur des points déterminés et en proportion assez faible relativement à l'énorme masse de couches calcaires. Je signalerai d'abord les terres blanches dans lesquelles est creusé le ravin d'Arabaïola, sur le versant occidental de la colline de Kakaladjik. Cette terre attira de suite mon attention, parce qu'elle est toute criblée de granules noirs et brillants, pareils à ceux qui entrent dans la formation du granit. En effet, dans les terrains d'Arabaïola, il ne faut voir autre chose qu'une roche granitique à l'état de décomposition. Quelques blocs du même granit, à demi décomposés et en partie friables, forment encore la butte isolée de Madjyar-tepé, située à 3 kilomètres de là, vers le sud-ouest, sur le bord du marais. Enfin, sur le versant opposé de Kakaladjik, les sables du ravin de Raktcha sont aussi composés de détritus de la même roche. La présence du granit est un fait important pour la recherche qui nous occupe, puisque c'est ordinairement à la séparation de ces roches éruptives et des couches calcaires percées ou soulevées par elles, que

Digitized by Google

se sont fait jour les épanchements de métaux. Or un épanchement de cette nature a certainement eu lieu non loin d'Arabaïola, et constitue le second élément différent des calcaires. C'est une roche d'apparence métallique, de couleur de rouille très-foncée, qui surgit au milieu des anfractuosités, et forme un mamelon distinct, vers le passage que j'ai appelé Col de Raktcha, entre les pentes de Kakaladjik et celles de Panaghîr-dagh. On y reconnaît un quartz, fortement imprégné de la matière ferrugineuse nommée hématite. Des cailloux de même aspect se rencontrent fréquemment dans le lit du torrent de Raktcha. De plus, sur les bords des ravins et autour de toutes les sources de cette région, y compris celles de Bounar-bachi, le rocher est quelquefois enduit d'une croûte terreuse qui présente aussi une couleur de rouille. Les échantillons que j'ai rapportés de ces granits plus ou moins décomposés et de ce quartz ferrugineux ont été soumis, par M. Gaultier de Claubry, à une analyse dont le résultat est qu'ils ne contiennent pas d'or; mais, d'un autre côté, leur composition fait présumer le voisinage de ce métal. « Vous « n'avez pas l'or, me disait M. Daubrée, mais vous avez ses compagnons. » M. Daubrée a bien voulu appuyer son opinion d'une note, que je suis heureux de mettre textuellement sous les yeux des lecteurs; elle éclaire cette question d'une vive lumière, et constate une ressemblance inespérée entre les roches aurifères de la Californie et celles des environs de Philippes :

« La colline de Madgyar-tépé est formée de granit qui passe par degrés à la « syénite. C'est la même roche, mais à un état complet de désagrégation, qui a fourni « le sable du ravin de Raktcha. A un état de décomposition plus avancé encore, elle con- « stitue les parois du ravin d'Arabaïola; dans cette dernière localité, tout le feldspath « est réduit à l'état de kaolin. — Le granit qui forme ainsi des protubérances aux « environs de Philippes est remarquable par sa composition minéralogique, notamment « par l'abondance de l'oligoclase, qui est associé à du mica magnésien et à des grains « assez abondants de quartz. Il contient, en outre, des cristaux nombreux, mais très- « petits, d'une substance jaune, qui n'est autre que du sphène (silico-titanate de chaux). « Le lavage fait reconnaître encore, dans cette même roche, la présence de petits cristaux « noirs et octaédriques de fer oxydulé titanifère. — Aucune de ces roches granitiques ne « renferme de l'or; mais leur nature minéralogique fait parfaitement concevoir qu'elles « aient pu donner lieu, dans leur voisinage, à la formation de gîtes aurifères qui sont « arrivés des profondeurs à leur suite. A l'appui de cette manière de voir on peut citer « un rapprochement intéressant : *c'est une roche de variété identique à celle de Philippes,* « *qui a apporté l'or dans une des régions les plus riches que l'on connaisse, dans la* « *Sierra-Nevada de Californie.*—La substance provenant de la butte rocheuse du Col de « Raktcha, qui est formée d'un mélange intime de quartz et d'hématite brune, se rattache « selon toute probabilité aux gîtes aurifères quidevaient se trouver à peu de distance. »

Digitized by Google

Ces conclusions d'un savant, connu par ses beaux travaux sur les productions minières, sont décisives. Nous pouvons regarder le mamelon ferrugineux du Col de Raktcha comme marquant la position des mines d'or. Du reste, la topographie vient donner ici une éclatante confirmation aux observations de la science. De ce mamelon à l'acropole de Philippes on compte 1500^{m}, qui font 8 stades, c'est-à-dire exactement la distance marquée par Appien entre la ville et les mines d'Asyla. Maintenant il faut se figurer que ces anciens établissements métallurgiques ne formaient pas une agglomération régulière. Ils devaient se trouver disséminés dans la montagne, selon les nécessités de l'exploitation et la plus grande commodité des lavages. Le village de Raktcha, avec ses maisons échelonnées le long du ravin, représenterait en partie cette antique disposition. Pierre Belon observa encore quelque chose de pareil au seizième siècle, à *Sidérocapsa* (1), dans d'autres mines d'or de la Macédoine, où le métal était extrait par des procédés traditionnels très-simples, qui peuvent nous donner une idée de ceux de l'antiquité. Voici, sur ce sujet, les principales remarques de notre vieux voyageur : « Il y a de cinq à six cens fourneaux « espars par les montaignes de Sidérocapsa, qui fondent ordinairement la mine : « et n'y a fourneau qui n'ait ses particuliers maistres qui y font besongner à leurs « despens. » Les mines d'argent de l'Attique étaient ainsi affermées à divers particuliers, et les rois de Macédoine n'avaient pas probablement d'autre système pour exploiter les richesses métallurgiques de ces montagnes. Belon ajoute : « Les ou- « vriers qui beschent la mine dedans terre et qui tirent à mont, n'ont pas l'usage de « Caducée qui, en latin, est nommée Virga divina, dont les Alemans usent en espiant « les veines; mais sans autre sort ne calculation suyvent selon ce qu'ils ont trouvé « en beschant. » Et plus loin : « Aussi quelquefois la minère est tirée à veine des- « couverte. » L'or que Belon vit extraire à Sidérocapsa n'était pas pur, mais sous forme de pyrites contenant aussi de l'argent et du plomb. Les fourneaux étaient d'une structure toute primitive, différents de ceux qu'on employait alors en Allemagne, et assez légèrement construits pour être abattus en partie chaque semaine : « Les four- « neaux où l'on fond les pyrites sont de petite estoffe et sont seulement couverts de « merrain et de membrures de bois en forme d'appentis. Les cheminées sont larges et « sont assises au milieu de la maison, renforcées de forte massonnerie par derrière, « mais par devant sont de légière closture, qu'ils rompent le vendredy. » Avec de pareilles conditions d'exploitation, dans un terrain patiemment creusé et défoncé à la bêche, où l'or se montrait probablement presque à fleur de sol, on conçoit que toute

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 50 et suiv. — Sidérocapsa est un village situé entre le Strymon et la presqu'île du mont Athos.

Digitized by Google

trace matérielle des exploitations de Philippes ait disparu, au point de ne laisser aucun souvenir dans l'esprit des habitants.

La présence de l'or dans ces ravins était peut-être depuis longtemps soupçonnée par les Thraces, lorsque les Thasiens, habiles mineurs, reconnurent la richesse du gisement et songèrent à l'exploiter. Mais ce fut surtout le roi Philippe qui, donnant aux travaux une impulsion inattendue, fit des mines de Crénides une importante source de richesses. Elles lui fournissaient, comme on l'a vu, un revenu annuel de plus de 1000 talents. Cette exploitation en grand dut épuiser assez vite des gisements qui, vu le peu de développement des gorges de la montagne, ne devaient pas être fort étendus. Il faut songer que, l'or ayant, à cette époque, une valeur beaucoup plus grande qu'aujourd'hui, et les frais de main-d'œuvre se trouvant considérablement réduits par l'emploi des esclaves, les anciens devaient extraire jusqu'aux veines les moins riches du précieux minerai. On ne saurait dire si les Romains, après avoir interdit aux Macédoniens l'exploitation des métaux, tiraient encore quelque parti des mines d'Asyla. Pline parle d'une espèce de diamant que l'on trouvait dans l'or de Philippes, *in Philippico auro*, et que l'on nommait *macédonique*. Mais, quand il décrit les procédés d'extraction employés de son temps, il paraît avoir surtout en vue les mines de l'Espagne, qui étaient la grande source de l'or pour les Romains (1).

Pour achever l'histoire des mines de Philippes, il reste à interroger les noms mêmes que les anciens avaient attachés à ce canton aurifère. Le nom d'*Asyla* nous révèle très-probablement l'un des moyens employés par le roi de Macédoine pour accroître rapidement le produit des gisements de Crénides. L'explication la plus simple est, en effet, de supposer que Philippe fit de chaque quartier de mineurs un lieu d'asile. En attirant ainsi, de tous les points du royaume, les criminels errants, les esclaves fugitifs, il assurait aux entrepreneurs de ces travaux une nombreuse et perpétuelle recrue d'ouvriers. C'est par une mesure du même genre qu'il fonda, sur un autre point de la Thrace, la ville de Ponéropolis, avec une colonie de malfaiteurs. La dénomination de *Colline de Dionysos* nous montre en même temps qu'un antique sanctuaire protégeait l'inviolabilité de ce refuge. Il est très-intéressant de retrouver ici le Bacchus thrace avec les caractères que nous lui avons déjà reconnus dans le Pangée, comme dieu adoré sur les montagnes, dispensateur et gardien des trésors cachés dans leurs flancs. Par là, il se rapproche d'un autre personnage mythologique de la légende thraco-phrygienne, le fameux roi Midas, qui changeait tout en or, et dont l'histoire merveilleuse paraît avoir eu rapport à l'exploitation des mines. Les longues oreilles du roi barbare ne seraient, à ce que l'on suppose, qu'un attribut astronomique, analogue aux cornes de Bacchus, et tout porte à croire

(1) Pline, *Histoire naturelle*, XXXVII, 15, 3; XXXIII, 21 et suiv.

Digitized by Google

qu'il n'est lui-même qu'une forme plus ancienne et plus nationale de la divinité thrace, qui se confondit ensuite avec le Dionysos des Grecs (1). Au temps de Belon, les habitants de Sidérocapsa croyaient encore à l'existence de certains génies ou *diables métalliques*, qui troublaient ou favorisaient les travaux des mineurs, et dont le plus redoutable se montrait « en la forme d'une chèvre portant les cornes d'or. » Peut-être cette légende est-elle un dernier vestige de l'influence que jadis les Thraces attribuaient à Bacchus et à son cortége de satyres sur l'exploitation des métaux précieux. Bien que la colline basse de Kakaladjik réponde plus rigoureusement aux distances marquées par Appien, je placerais de préférence ce nouveau sanctuaire du Bacchus thrace sur la crête du Panaghîr-dagh, qui se dresse en vue de toute la plaine. C'est le véritable sommet qui commande la région des mines, et le souvenir encore vivant des fêtes qui s'y célébraient le désigne comme un de ces hauts lieux consacrés par d'antiques croyances que le christianisme a transformées sans les déplacer.

Questions historiques.

Il était nécessaire de faire connaître l'aspect général de la ville de Philippes, avant d'aborder différentes questions d'une solution difficile, qui ont trait à ses origines et à son histoire, et qui n'ont pas été jusqu'ici examinées d'assez près. Je vais essayer au moins de les poser dans leurs véritables termes, avant de passer à un examen plus détaillé des monuments et des ruines.

Les anciens s'accordent à dire que la ville à laquelle Philippe de Macédoine donna son nom existait avant lui sous celui de *Crénides*. Quelques écrivains modernes, sans contester un fait établi par de nombreux témoignages, ont soutenu cependant que l'ancien bourg de Crénides n'occupait pas exactement la position de la forteresse macédonienne qui le remplaça. Dans un passage de Dion, cité par Tafel, on voit en effet Brutus et Cassius, pour tourner les obstacles qui leur fermaient la route de Néapolis, prendre une autre route plus détournée à travers les montagnes de l'intérieur, et arriver à Philippes par le lieu appelé Crénides, ἑτέραν δέ τινα μακροτέραν κατὰ τὰς Κρηνίδας ὀνομαζομένας περιελθόντες (2). Il semble naturel d'en conclure que Crénides et Philippes étaient deux positions différentes. La vue des grandes sources de Bounar-bachi a même

(1) Voyez les savantes remarques de M. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, III, 976; et de M. Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, III, 122 et suiv.

(2) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 35.

Digitized by Google

inspiré à M. G. Perrot la pensée que le nom de Crénides s'appliquait proprement à ces belles eaux (1), bien qu'elles soient éloignées de la ville de 6 kilomètres. J'ajouterai que, dans cette hypothèse, la forteresse de Panaghîr serait un emplacement à souhait pour l'ancien fort des Thasiens.

Les raisons que je viens d'exposer auraient plus de force, s'il n'existait pas, au pied des murs de Philippes, d'autres sources qui suffisent, comme je l'ai dit plus haut, pour justifier le nom de Crénides, et qui l'expliquent même plus rigoureusement. Le mot grec Κρηνίδες est un diminutif, qui veut dire proprement *les Petites-Sources;* il s'applique mieux à un sol sillonné par de minces filets liquides qu'à des eaux abondantes, bouillonnant dans de larges bassins, comme à Bounar-bachi. Appien, d'ailleurs, en décrivant la position de Philippes, dit très-nettement que le lieu s'appelait autrefois Crénides, à cause des sources nombreuses qui sortaient du pied même de la colline : Κρῆναι γάρ εἰσι περὶ τῷ λόφῳ ναμάτων πολλαί (2). La position des sources de Philippes n'est pas d'ailleurs inconciliable avec le texte de Dion. Situées en dehors de la porte occidentale, elles en resserrent les abords et forment un passage, qui est le principal accès de la place du côté du nord et de la plaine. On comprend que leur nom soit resté spécialement attaché à cette porte et à tout le bas quartier qui l'avoisinait. N'y avait-il pas, à Thèbes, une entrée de la ville, que l'on appelait Κρηνίδες πύλαι, à cause du voisinage de la fontaine Dircé? En ce cas, Dion fait très-bien comprendre la marche hardie des républicains, en disant qu'ils arrivèrent à Philippes par la route, ou, si l'on veut, par la porte de Crénides, quand ils auraient dû y pénétrer par la porte opposée, celle de Néapolis. Nos historiens donnent une explication analogue du beau mouvement tournant du général Bonaparte après la bataille de Rivoli, lorsqu'ils le montrent rentrant à Vérone par la porte opposée à celle par où il était attendu.

Tafel cite encore, en faveur de l'opinion qui distingue les deux positions, un très-curieux passage de Théophraste, auquel j'ai déjà fait moi-même plusieurs fois allusion, mais qui ne me paraît pas avoir ici la signification qu'on lui prête (3). Théophraste rapporte que jadis, à Philippes, les gelées étaient fort rudes, mais que les travaux de desséchement et de culture exécutés par les colons macédoniens y avaient adouci notablement le climat : Ἔν τε Φιλίπποις πρότερον μὲν μᾶλλον ἐξεπήγνυτο · νῦν δ', ἐπεὶ καταποθεὶς..... ἐξήρανται τὸ πλεῖστον, ἥ τε χώρα πᾶσα κάτεργος γέγονεν, ἧττον πολύ. Il explique ensuite, assez longuement, que les terrains marécageux et boisés sont en général plus froids que les autres. Puis il ajoute que c'est aussi ce que l'on observait aux environs de Crénides, lorsque les Thraces y habitaient; car toute la plaine était

(1) *Revue archéologique*, article cité.
(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 105.
(3) Théophraste, *Causæ plantarum*, V, 14.

Digitized by Google

alors couverte d'arbres et de marécages : Ὃ καὶ περὶ τὰς Κρηνίδας ἦν, τῶν Θρᾳκῶν κατοικούντων· ἅπαν γὰρ τὸ πεδίον δένδρων πλῆρες ἦν καὶ ὑδάτων. Il n'est pas possible d'admettre que l'écrivain grec ait voulu donner dans ces phrases deux exemples séparés; il n'eût pas choisi deux points qui, dans tous les cas, appartenaient à un même district. Qu'est-ce d'ailleurs que cette campagne couverte d'eaux et de forêts, sinon la plaine même de Philippes? Lorsque Théophraste parle de Crénides, il ne fait donc que revenir à ce qu'il disait précédemment de Philippes ; et c'est fort à propos qu'il emploie cette fois le plus ancien nom, puisqu'il remonte à l'époque antérieure aux Macédoniens. Ce témoignage d'une grande valeur, et le plus ancien qui nous reste, loin de distinguer les positions de Philippes et de Crénides, en confirme l'identité avec une autorité incontestable.

Un autre texte dont il n'est pas facile de rendre raison est le passage dans lequel Appien avance du ton le plus affirmatif que l'établissement de Crénides avait porté quelque temps le nom de Datos, avant de prendre celui de Philippes : Οἱ δὲ Φίλιπποι πόλις ἐστὶν, ἣ Δάτος ὠνομάζετο πάλαι, καὶ Κρηνίδες ἔτι πρὸ Δάτου (1). Cette assertion, qui dérange les hypothèses généralement reçues, ne paraît pas avoir été prise au sérieux. Cependant, il faut y regarder à deux fois avant de mettre une méprise grave et toute gratuite sur le compte d'un auteur consciencieux, qui puise d'ordinaire ses renseignements à des sources authentiques. Ici, il semble s'être appuyé sur deux écrivains de l'époque macédonienne, Éphore et Philochore, qui rapportaient l'un et l'autre, dans leurs histoires, la prise de Datos par les Macédoniens et le nouveau nom qu'elle reçut du roi Philippe : Μετωνομάσθη μέντοι ἡ πόλις τῶν Δατηνῶν, Φιλίππου τοῦ Μακεδόνος βασιλέως κρατήσαντος αὐτῆς, ὡς Ἔφορός τε φησὶ καὶ Φιλόχορος ἐν τῇ πέμπτῃ (2). Bien que cette phrase, tirée du lexique d'Harpocration, ne soit pas aussi explicite qu'il le faudrait, le sens général en est assez clair pour ajouter au témoignage d'Appien une grave autorité. Il y a là, au contraire, un fait qui, suffisamment expliqué, va peut-être nous donner la clef de certains textes obscurs, et nous permettre de reconstruire la véritable histoire de la fondation de Philippes.

Il résulte de divers indices, notés avec soin dans les chapitres précédents (3), que la première colonie thasienne de Daton devait s'étendre jusqu'au défilé de Crénides, où les Thasiens avaient probablement établi, dès le sixième siècle avant notre ère, quelque poste avancé contre les Thraces. La forme grecque de ce nom en est une preuve con-

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 105.

(2) Harpocration, au mot Δάτος, et les *Fragmenta Historicorum Græcorum* de Didot, vol. I, p. 404.

(3) Voir plus haut, page 35. — Comparez l'opinion un peu différente émise par M. G. Perrot, page 16 de son *Mémoire sur l'île de Thasos*, récemment publié dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*, année 1864. Voyez aussi l'ouvrage de M. Desdevises-du-Dézert intitulé *Géographie ancienne de la Macédoine*, p. 13.

Digitized by Google

vaincante. Plus tard, la lutte entre Thasos et Athènes fit retomber ces établissements de l'intérieur entre les mains des barbares, et ce n'est qu'après plus d'un siècle que les deux peuples songèrent à s'en emparer de nouveau. A cette époque, se placent deux événements que j'ai présentés jusqu'ici isolément, mais dont j'espère démontrer l'étroite relation : la fondation de la nouvelle colonie de Daton par l'Athénien Callistrate et la prise de possession des mines de Crénides par les Thasiens.

L'année qui suivit l'archontat de Molon, c'est-à-dire en 361 avant J.-C., un an avant l'avénement du roi Philippe, une flotte athénienne était en station à Thasos, d'où elle opérait, de concert avec les habitants, contre l'ancienne colonie thasienne de Strymé (1). Un jour, l'une des trirèmes, partie secrètement, revient de Méthone en Macédoine, ἐκ Μεθώνης τῆς Μακεδονίας, portant à son bord un banni athénien du nom de Callistrate, sous le coup d'une double condamnation capitale : c'était le propre gendre de l'amiral athénien Timomaque. Tels étaient les renseignements qu'on avait donnés à un premier triérarque, qui avait refusé de se charger de ce service contraire aux lois : « Μέλλεις γάρ, ἔφη, ἄγειν ἄνδρα φυγάδα, οὗ Ἀθηναῖοι θάνατον δὶς κατεψηφίσαντο, Καλλίστρατον ἐκ Μεθώνης εἰς Θάσον, ὡς Τιμόμαχον τὸν κηδέστην. » Ces détails, tirés du plaidoyer de Démosthènes contre Polyclès, font suffisamment reconnaître le célèbre orateur Callistrate d'Aphidna, dont nous avons parlé à plusieurs reprises (2). Nous savons, par un autre témoignage, qu'il s'était, en effet, réfugié à la cour de Macédoine, où ses talents administratifs lui avaient fait confier d'importantes charges financières, particulièrement le soin d'affermer l'*elliménion* ou droit d'ancrage dans les ports (3).

Dans ces circonstances, quel était le motif qui amenait Callistrate à Thasos? Homme habile et entreprenant, il avait sans doute trouvé, dans les fonctions qu'il exerçait en Macédoine, l'occasion de mieux connaître les sources de richesse des contrées environnantes et de s'initier aux projets que les Macédoniens méditaient déjà sur les districts aurifères de la Thrace. L'arrivée à Thasos d'une armée navale, sous le commandement de son beau-père, lui inspira naturellement l'idée de réaliser ces plans à son profit et au profit de sa patrie, peut-être même de rentrer par là en grâce auprès du peuple, comme autrefois Aristide ou Alcibiade. Si l'escadre athénienne n'osa pas s'associer ouvertement aux espérances d'un proscrit et de la troupe d'aventuriers qui avait pu s'attacher à sa fortune, il résulte clairement d'un texte de Zénobius que les Thasiens concoururent publiquement et avec enthousiasme à une expédition qui leur rouvrait leurs anciennes possessions de terre ferme : Καλλίστρατος ὁ ῥήτωρ ἐκπέσων Ἀθήνηθεν

(1) Voir tout ce récit dans Démosthènes, *disc. c. Polyclès*, p. 1221.
(2) Voir plus haut, p. 7.
(3) Aristote, *OEconomica*, II, 22.

Digitized by Google

ἔπεισε τοὺς Θασίους τὴν ἀντιπέραν γῆν οἰκίσαι (1). Si l'on calcule maintenant que c'est l'année même qui suivit l'arrivée de Callistrate à Thasos, c'est-à-dire en 360, que Diodore (2) place l'occupation des mines de Crénides par les Thasiens, on sera frappé de l'enchaînement qui existe entre tous ces faits, et qui les relie l'un à l'autre comme les différents actes d'une même entreprise (3).

Le périple attribué à Scylax atteste, nous l'avons vu, que Callistrate remit en honneur, pour la ville qu'il fonda, l'ancien nom de Daton. Mais cela ne prouve pas que cette nouvelle colonie de Daton occupât l'emplacement de la première, surtout si celle-ci était plutôt une réunion d'établissements, un territoire en exploitation, qu'une véritable ville. Je pense que ce vieux nom, si populaire, qui rappelait à propos les souvenirs de l'antique colonie et de ses fabuleux trésors, fut appliqué directement à l'importante place dont les fondements étaient alors jetés, près des sources et du défilé de Crénides, sous les auspices du banni Callistrate, par une colonie de Thasiens mêlés de quelques aventuriers athéniens. De nos jours, on a vu de quel prestige, tenant presque du merveilleux, s'est trouvé tout à coup entouré le nom de la Californie. Je suppose un instant que ces exploitations lointaines, étant abandonnées par les Européens, retombent au pouvoir des tribus de l'Amérique. Trois ou quatre siècles plus tard, d'autres explorateurs y découvrent de nouvelles richesses et veulent y fonder une ville. Ne serait-il pas naturel de donner à cette ville, quelle que soit d'ailleurs sa position, le nom de Californie, ne fût-ce que pour réveiller en Europe l'ancien enthousiasme qu'il avait jadis excité?

Cette identification de Philippes et de la seconde colonie de Daton, en justifiant le passage d'Appien, explique aussi une phrase d'Himérius, qui autrement n'aurait pas de sens. Ce rhéteur, déclamant à Philippes même, sous le règne de l'empereur Julien, fait compliment aux habitants de la pureté tout attique de leur idiome, τὴν φωνὴν ἀττικίζοντας ; il fait remonter l'origine de leur beau langage à l'orateur Callistrate, qu'il appelle le premier fondateur de leur ville : Ἦν γὰρ πόλις ἀρχαία καὶ πρὸ Φιλίππου Φίλιπποι, δῆμος Ἀττικὸς, ἔργον Καλλιστράτου, τὴν φωνὴν ἀξίαν παρασχομένου τῆς πό-

(1) Zenobius, IV, 34.

(2) Diodore de Sicile, XVI. — Ces textes curieux sont déjà réunis par M. K. Müller dans les *Petits Géographes grecs* de Didot, vol. I, p. XLIII des Prolégomènes.

(3) C'est évidemment à l'occasion de cette mise en activité des mines de Crénides que les Thasiens frappèrent la rare et curieuse monnaie d'or que nous avons au Cabinet des Médailles. Elle porte au droit la tête de l'Hercule thasien, et au revers le trépied, signe de fondation, avec la légende : ΘΑΣΙΩΝ ΗΠΕΙΡΟ. Plus tard, la ville de Philippes conserva ces symboles et ne changea que l'inscription. On remarque seulement que le type thasien conserve encore quelque chose de la roideur des anciennes écoles, tandis que le type macédonien a toute la liberté et toute la vie qu'on attribue aux œuvres de l'école de sculpture qui florissait à la cour de Philippe et d'Alexandre. L'or de la monnaie macédonienne est aussi d'un jaune plus intense que celui de la monnaie thasienne, ce qui indiquerait un progrès dans l'art d'affiner le métal.

Digitized by Google

λεως (1). Sans doute l'exagération du rhéteur, lorsqu'il fait presque de Philippes un « dème attique », est manifeste. Le grec plus ou moins élégant que l'on parlait, au quatrième siècle, dans les écoles et dans la société polie de la colonie romaine, n'était point assurément une transmission des anciens compagnons de Callistrate. Mais le souvenir de la fondation de la ville par l'orateur athénien ne s'en était pas moins conservé à travers les âges. Himérius n'eût pas été inventer, en présence des Philippiens, des faits en contradiction avec les traditions historiques qui avaient cours parmi eux. Ces traditions n'étaient point elles-mêmes une fiction légendaire, légèrement acceptée par la vanité locale. Il s'agissait d'événements qui s'étaient passés au plein jour de l'histoire. On sait d'ailleurs avec quel scrupule religieux chaque ville d'origine grecque conservait et honorait le nom de son οἰκιστής. Les habitants de Philippes ne pouvaient pas plus s'abuser en prononçant le nom de Callistrate que leurs voisins d'Amphipolis en rappelant celui d'Hagnon.

La ville de Philippes était donc athénienne par son premier fondateur et par le petit groupe d'aventuriers qui forma le premier noyau de la colonie, thasienne par le gros de sa population primitive. Les colons d'Athènes et de Thasos ne jouirent pas longtemps d'ailleurs de la pleine possession de leur conquête. Deux ans plus tard, la puissance croissante de la Macédoine et l'attitude menaçante des Thraces les avaient forcés de se jeter entre les bras du roi Philippe, qui faisait du nouvel établissement une ville macédonienne, et supprimait les noms de Daton et de Crénides pour y substituer le sien. Callistrate n'avait pas dû attendre ce moment pour quitter la Thrace. Il n'était, pour les nouveaux maîtres du pays, qu'un hôte infidèle, qui avait trahi les intérêts de la Macédoine. Espérant davantage de la clémence de ses concitoyens, il retourna à Athènes, où, au lieu de son pardon, il trouva la mort.

En somme, l'histoire de toute cette contrée de Philippes à l'époque grecque doit se ramener aux points suivants :

Vers le sixième siècle avant J.-C., existence d'un district de Daton, exploité par les Thasiens, avec Antisara et Néapolis pour comptoirs, avec Crénides pour poste avancé.

Vers 460, Néapolis fleurit comme ville maritime alliée d'Athènes ; mais l'intérieur du pays retombe aux mains des Thraces, à la suite du grand désastre de Daton ou de Drabescos.

En 360, découverte d'un gisement aurifère à Crénides. Les Thasiens, avec le concours du banni athénien Callistrate, y fondent une ville, qu'ils appellent Daton.

En 358, Philippe s'empare de cette ville et lui donne son nom.

La forme du pluriel donnée au nom de Philippes, οἱ Φίλιπποι, mérite aussi considé-

(1) Himérius, *Discours*, VI.

Digitized by Google

ration. Elle semble prouver que la ville nouvelle, à l'époque où elle tomba au pouvoir du roi de Macédoine, se composait encore de plusieurs groupes d'habitations distincts, défendus par des ouvrages détachés, plutôt que réunis par une enceinte commune et continue. Cette disposition s'explique par la difficulté de fonder tout d'abord une place régulière en face des populations hostiles de la Thrace. Il était urgent pour les colons de commencer par couronner d'un fort l'âpre colline qui commande le défilé : nous avons sans doute un reste de ces premières fortifications dans le double mur hellénique en petit appareil qui fermait l'acropole du côté de la place. Sous la protection de ce fort, il suffisait de barrer le défilé par un mur provisoire pour permettre à un autre groupe important d'habitations de se former au pied des rochers et à portée des sources, sur les pentes moins malaisées qui bordent la plaine. En même temps, comme le but de la colonie était surtout la mise en exploitation des gisements aurifères, des quartiers de mineurs durent s'établir de suite le long du ravin de Raktcha, et il fallut les défendre par d'autres fortifications. Or, le même caractère d'ouvrages élevés à la hâte se retrouve dans la muraille en petites pierres qui ferme le Col de Raktcha, dans la forteresse de même construction qui occupe le sommet de Panaghîr, et, en arrière de cette ligne, dans la redoute de Ghiaour-Alani. Il suffit de jeter les yeux sur notre carte pour voir qu'il y avait là un véritable système de défenses pour la protection des mines. Ces quartiers disséminés, analogues aux *mahalahs* de certaines villes de la Turquie moderne, nous représentent la physionomie de la naissante colonie de Daton, avant l'intervention du roi de Macédoine, et l'on s'explique que leur nouveau maître, en leur donnant son nom, les ait appelés collectivement *les Philippes*.

Quant aux murailles en grand appareil, qui réunissaient par une enceinte fermée le sommet de la colline de Philippes au quartier établi près des sources de Crénides, elles doivent avoir été construites postérieurement. Ce beau travail d'architecture militaire n'a pas été exécuté au milieu des luttes d'une première prise de possession ; il ne peut être attribué qu'aux Macédoniens. Appien dit formellement que Philippe fortifia la nouvelle ville pour en faire un boulevard contre les Thraces ; c'est par là surtout, à ce qu'il semble, qu'il mérita le titre de son véritable fondateur : Φίλιππος δὲ, ὡς εὐφυὲς ἐπὶ Θρᾷκας χωρίον, ὠχύρωσέ τε καὶ ἀφ' ἑαυτοῦ Φιλίππους προσεῖπεν. On a vu que cette enceinte n'a laissé de traces que sur le versant escarpé de l'acropole. En effet, d'après un autre texte du même auteur, l'ancienne forteresse macédonienne n'aurait point excédé les limites de la colline escarpée qui la portait : Ἔστι δὲ ἡ πόλις ἐπὶ λόφου περικρήμνου, τοσαύτη τὸ μέγεθος ὅσον ἐστὶ τοῦ λόφου τὸ εὖρος. Strabon et Dion Cassius nous la représentent comme n'étant encore, lors de la bataille de Philippes, qu'une petite ville, πολίχνη, κατοικία μικρά, dont la position faisait toute l'importance. Cependant j'ai peine à croire que la muraille macédonienne aujourd'hui détruite, qui fermait la ville vers le

Digitized by Google

défilé, ne s'étendît pas déjà quelque peu dans la plaine. La colline même de Philippes est taillée en gradins de rocher trop abrupts et trop inégaux pour avoir jamais porté un grand nombre de maisons; elle n'est guère habitable que dans la zone étroite de ses dernières pentes. C'était d'ailleurs une nécessité stratégique, dès cette époque, que de rétrécir autant que possible le passage et de barrer l'importante route qui le traversait.

Les ruines de Philippes, même dans leur état actuel, avec l'enceinte en blocage qui s'allonge dans la direction du marais, ne représentent encore qu'une place de troisième ordre, qui n'a pas plus de 1200^{m} de long, du nord au sud, sur une largeur moyenne de 800^{m}. Ces dimensions ne peuvent, évidemment, donner une idée de l'étendue de la colonie romaine à l'époque où elle était florissante. Il faudrait d'ailleurs n'avoir jamais vu aucun ouvrage romain des beaux temps pour attribuer aux colons d'Auguste ou à leurs successeurs des premiers siècles de l'empire les grossiers remparts de la basse ville. Rien ne prouve cependant que les nouveaux colons, en agrandissant la cité macédonienne, aient élargi ou modifié d'abord le cercle de son enceinte militaire. Des quartiers neufs s'étalèrent librement en dehors des anciennes murailles, et formèrent, à l'est et au sud, vers Dikilitash et vers Philibedjik, de grands faubourgs, dont l'emplacement, encore reconnaissable à l'inégalité des terrains semés de décombres, n'est limité que par les canaux et par le marais. Une notable partie de la population coloniale se répandit aussi dans les *vici* de la plaine, où de nombreuses inscriptions latines signalent partout sa présence. Une heureuse sécurité avait en effet remplacé l'état de guerre perpétuelle où vivaient autrefois les tribus thraces. Pendant cette paix de plusieurs siècles, on comprend qu'une partie des remparts, devenus inutiles, ait même fini par disparaître, surtout vers le pied de l'acropole, où ils ne faisaient plus que gêner les communications entre les différents quartiers. Ce ne fut que vers le quatrième siècle, à l'époque où les barbares se montraient partout dans l'empire, que la population, fort diminuée sans doute à cette époque, dut songer à rentrer dans une enceinte fermée, et construisit, avec les débris de ses anciens édifices, les épaisses fortifications qui, remaniées encore par les Byzantins, sont aujourd'hui la partie la mieux conservée des murs de Philippes.

Le théâtre.

Parmi les rares débris de constructions antiques qui subsistent encore à l'intérieur des remparts, le théâtre est le seul monument qui soit antérieur aux Romains. Creusé dans le pied des rochers de la haute ville, près de la porte de Néapolis, il fait comme partie intégrante de l'enceinte macédonienne. D'un côté il se rattache à la muraille hel-

Digitized by Google

lénique de l'est, tandis que, du côté de la place, il est flanqué lui-même d'un gros mur en grands blocs réguliers, de $2^{m},20$ d'épaisseur, qui est le plus beau spécimen d'appareil grec que présentent les ruines. Au temps de Philippe de Macédoine, la vie littéraire de la Grèce étant dans toute son activité, un théâtre était l'un des édifices qui devaient figurer en première ligne dans la fondation d'une ville nouvelle, et s'élever presque en même temps que les murs de défense.

Les constructions intérieures, aujourd'hui rasées et recouvertes en grande partie par les terres qui ont comblé le creux de l'orchestre, ne laissent plus saisir que le plan général. Mais ce plan suffit pour faire reconnaître le principal caractère qui distingue les théâtres grecs des théâtres romains. Les gradins formaient certainement une portion de cercle plus grande qu'un demi-cercle. Cette disposition, adoptée comme on sait par les architectes grecs pour donner à l'orchestre l'étendue nécessaire aux évolutions des chœurs, est accusée ici extérieurement par la direction des murs latéraux, qui, au lieu d'être parallèles, convergent l'un vers l'autre, en se rapprochant du mur de la scène. Le rayon du plus grand cercle des gradins n'est en effet que de $33^{m},40$, tandis que la profondeur totale de l'espace occupé par les spectateurs, depuis la scène jusqu'au fond de la salle ou cavéa, est de $46,40^{m}$, ce qui dépasse de 13^{m} la première mesure. Quelques longues pierres provenant des anciens siéges sont encore éparses sur les pentes de gazon. Il est vrai que les rangs supérieurs, qui ne reposaient pas sur la colline, étaient soutenus par un épais massif de maçonnerie romaine, large de $5^{m},70$, qui subsiste encore, avec la trace de deux couloirs conduisant à la précinction et d'une porte de sortie donnant sur la muraille de l'est et sur les rochers. Ce détail ne peut prouver qu'une chose : c'est que le théâtre fut en partie rebâti par les colons romains, soit que l'accroissement de la population ait forcé à augmenter le nombre des gradins, soit que l'on ait alors remplacé par une construction plus solide une partie construite primitivement en charpente. Le mur du proscénium, qui a laissé quelques vestiges à fleur de sol, avec la trace de ses trois portes, était également en maçonnerie cimentée, et paraît aussi avoir été construit après coup. La façade de l'édifice bordait la rue principale de la ville, celle qui la traversait de l'est à l'ouest. Le théâtre tout entier se trouvait ainsi tourné vers le sud, regardant le mont Pangée, dont les masses imposantes, qui passent chaque jour par toutes les nuances de la pourpre, formaient le magnifique et changeant horizon de la ville de Philippes.

Ce monument est bien celui que Pierre Belon appelle improprement l'amphithéâtre de Philippes, mais qu'il décrit avec son exactitude habituelle : « Il y a un très beau « amphithéatre eslevé depuis terre jusques à la sommité, qui encore est resté tout « entier jusques à maintenant, et dureroit long temps si les Turcs n'enlevoyent les « degrez qui sont taillez de marbre. Il n'est pas en forme ovale, comme est le théâtre

Digitized by Google

« d'Otricholi, ou bien celuy de Rome, mais en rondeur, comme à Nimes ou à Veronne, « car il n'est pas fermé de toutes parts. Le lieu par lequel on y entre regarde le midy, « qui depuis la sommité jusques en terre est tout ouvert à claire vue. Il fut fait en « lieu fort commode; car il est engravé en plusieurs lieux en la montagne, fait de « marbre par degrés (1). »

Nous n'avions pas, à Philippes, le temps d'exécuter des fouilles assez importantes pour mettre à nu les parties obstruées du théâtre. Je remarquai seulement, près du proscénium, un fragment de sculpture profondément enfoui dans le sol. Nous le fîmes dégager, et il se trouva que c'était une statue de femme assise, de grandeur naturelle, à laquelle il manquait les bras et la tête. En l'absence des attributs qu'elle devait tenir dans ses mains, il est facile encore de reconnaître une Muse scénique, à la large ceinture qui serre autour des reins sa tunique longue et sans manches. Le manteau est roulé autour des genoux, les pieds sont couverts d'une chaussure fermée à semelles minces, comme le *soccus* de la comédie. D'ailleurs l'inflexion de la partie supérieure du corps donne à cette figure mutilée une telle expression de grâce et d'enjouement, qu'elle suffirait pour faire distinguer Thalie de Melpomène. L'exécution, qui est assez négligée, surtout dans le détail des draperies, n'est point en rapport avec l'élégance des proportions et la justesse du mouvement; d'où l'on pourrait conclure que nous avons ici une de ces répétitions exécutées sur un bon modèle grec. Il n'est pas besoin d'ajouter que cette figure décorait très-probablement les constructions de la scène, au milieu desquelles elle a été trouvée. C'est un des fragments que la mission a rapportés en France, et qui font actuellement partie des collections du Louvre (2).

Le temple de Sylvain.

Les théâtres étant pour les anciens des édifices religieux, leurs abords étaient, comme ceux des temples, remplis d'édicules, de stèles votives et de monuments de toute sorte consacrés aux dieux ou placés sous leur protection. A Philippes, ce sont les rochers voisins qui ont reçu en grand nombre et conservé jusqu'à nous ces marques de la piété des habitants.

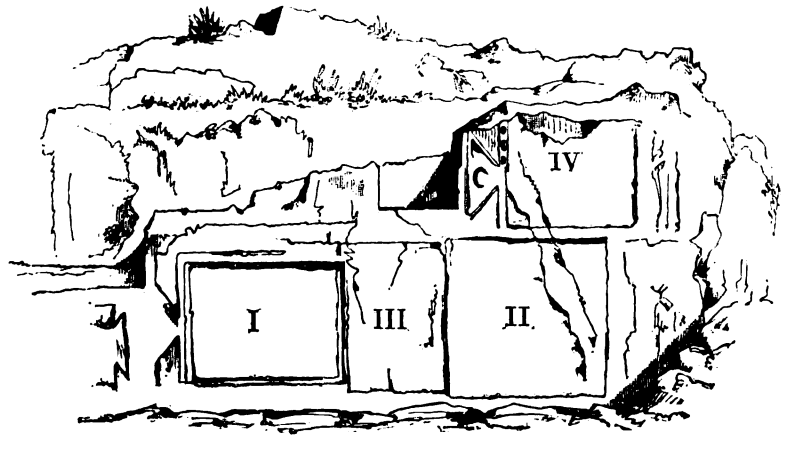
A peu de distance du mur occidental du théâtre, ils forment une pointe basse qui s'avance presque jusque sur le bord de la voie Egnatienne. A cet endroit le marbre de la montagne a été aplani verticalement sur une largeur de plusieurs mètres. C'est là que

(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 56. — Voir le plan particulier du théâtre, annexé au Plan A.
(2) Voir Planche III, fig. 1.

Digitized by Google

sont gravées les inscriptions du temple de Sylvain, déjà connues par les fragments importants qui en ont été publiés dans les relations de Belon et de Cousinéry et dans les recueils de Gruter, d'Osann et de Ph. Le Bas (1). Les deux derniers ont tiré leur copie, qui est la moins incomplète, d'un Voyage inédit, intitulé : « *Relation d'une mission qu'un père de la Compagnie a faite à la Cavalle, l'an* 1707, » dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque impériale, parmi les papiers de Villoison. Le jésuite voyageur, qui, d'après une note marginale, ne serait autre que le P. Braconnier, fait une courte description des ruines de Philippes; puis il ajoute les observations suivantes, dont nous aurons occasion de reconnaître plusieurs fois l'exactitude (2) : « On trouve beaucoup « d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, et « taillé en forme de plaque, on y a gravé diverses figures en bas-relief, mais mal con- « servées, et qui ne paraissent pas d'une bonne main; il y a aussi une inscription « grecque, mais d'un méchant caractère et tout effacé, au lieu que quelques latines sont « d'un beau caractère et bien conservées. Voici la disposition de ces plaques, avec une « partie des inscriptions. » Suivent les inscriptions du temple de Sylvain, mais tronquées, et surtout placées dans un autre ordre que le véritable, ce qui a empêché jusqu'ici d'établir le rapport exact des différentes parties.

Les textes originaux occupent quatre cadres distincts, marqués par de légères moulures ou par un faible enfoncement dans le rocher. Trois de ces cadres sont placés sur une même ligne horizontale, de manière à se toucher par les bords ; celui du milieu est surmonté d'une niche pour une statuette, creusée dans le roc vif, et c'est à gauche de cette niche que se trouve l'encadrement de la quatrième inscription. La figure ci-dessous



(1) Pierre Belon, *Observations*, I, 58. Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, I, p. 21. Gruter, p. 129, n° 10. Comparez Osann, *Sylloge*, p. 408 et Ph. Le Bas, *Voyage archéologique*, Inscriptions, n° 1485.

(2) Ce voyageur donne aussi des variantes importantes pour l'inscription du tombeau de C. Vibius Quartus, et pour celle du sarcophage de P. Cornelius Asper. Dans la dernière, il a lu le mot *Cornelius* en toutes lettres, conformément à l'hypothèse émise p. 15.

Digitized by Google

fera bien comprendre cet arrangement. On remarquera que, la partie inférieure de la niche étant seule creusée dans le roc, il devait nécessairement exister un mur qui couronnait en la continuant la paroi naturelle; on reconnaît même encore, à certaines entailles pratiquées de main d'homme, les amorces de cette construction. Les inscriptions sont aujourd'hui à demi engagées sous les terres qui forment au bord de la route un talus élevé; mais elles se trouvaient autrefois à une certaine hauteur au-dessus du sol, car, en creusant à une profondeur de plus d'un mètre, nous n'avons pas rencontré le pied de la roche taillée.

33-36.

Rochers de Philippes, à l'ouest du théâtre. Sur une face de rocher taillée, auprès d'une niche pour une statuette. — Les chiffres romains correspondent à ceux de la figure.

I.

P·HOSTILIVS·PHILADELPHVS
OB·HONOR·AEDILIT·TITVLVM·POLIVIT
DESVOET·NOMINA·SODAL·INSCRIPSIT·EORVM
QVIMVNERAPOSVERVNT
DOMITIVSPRIMIGENIVS·STATVAM
AEREAMSILVANI·CVM·AEDE
CORATIVSSABINVSAT·TEMPLVM·TEGEND·
TEGVLASCCCC TECTAS
NVTRIVSVALENSSIGILLA·MARMVRIA·
DVAHERCVLEMET·MERCVRIVM·
PACCIVSMERCVRIALES·OPVS·CEMENTIC·
✱CCL·ANTETEMPLVM·ETTABVLAPICTAOLYMPVM✱XV
PVBLICIVS·LAETVS·ATTEMPLVM·AEDIFI
CANDVM·DONAVIT·✱L
ITEM PACCIVSMERCVRIALES.ATTEMPLVM·
AEDIFICANDVMCVMFILIIS·ETLIBERTODON·
✱L·ITEMSIGILLVM·MARMVRIVMLIBERI✱XXV·
ALIENVSASPASIVS·SACERD·
SIGNVM·AER·SILVANICVMBASI
ITEM·VIVVS·✱IMORTISCAVSAE·SVI·
REMISIT·
HOSTILIVS·PHILADELPHVSINSCIN
DENTIBVSINTEMPLOPETRAM·EXCIDIT·DS·

P(ublius) Hostilius Philadelphus, ob honor(em) aedilit(atis), titulum polivit de suo, et nomina sodal(ium) inscripsit eorum qui munera posuerunt :

Domitius Primigenius statuam aeream Silvani cum aede,

C(aius) Oratius Sabinus at templum tegend(um) tegulas (quadringentas) tectas,

Nutrius Valens sigilla marmuria dua Herculem et Mercurium,

Paccius Mercuriales opus cementic(ium), (denarium ducentum et quinquaginta, ante templum, et tabula(m) picta(m) Olympum (denarium quindecim).

Publicius Laetus at templum aedificandum donavit (denarios quinquaginta).

Item Paccius Mercuriales at templum aedificandum, cum filiis et liberto, donavit (denarios quinquaginta); item sigillum marmurium Liberi (denarium viginti quinque).

Alienus Aspasius sacerd(os) signum aer(eum) Silvani cum basi.

Item vivus (denarios quinquaginta) mortis causae sui remisit.

Hostilius Philadelphus inscendentibus in templo petram excidit d(e) s(uo).

Digitized by Google

II.

P·HOSTILIVS·P·L·PHILADELPHVS
PETRAMINFERIOR·EXCIDITETTITVLVMFECITVBI
NOMINACVLTORSCRIPSITETSCVLPSITSACVRBANO·S·P

LVOLATTIVSVRBANVSSA
LNVTRIVSVALENSIVN
HERMEROSMETRODORI
CPACCIVSMERCVRIALES
IVETTIVSVICTOR
CABELLIVSANTEROS
ORINVSCOLONIAE
MPVBLICIVSVALENS
CRESCENSABELLI
CFLAVIVSPVDENS
MVARINIVSCHRESIMVS
MMINVSIVSIANVARIVS
PHOSTILIVSPHILADELPHVS
PHERENNIVSVENVSTVS
LDOMITIVSIKARVS
MPVBLICIVSLAETVS
CABELLIVSAGATHOPVS
CCVRTIVSSECVNDVS
POFILLIVSRVFVS
CHORATIVSSABINVS
TCLAVDIVSMAGNVS
LDOMITIVSPRIMIGENIVS
IATIARIVSTHAMYRVS

MHERENNIVSHELENVS
CATILIVSFVSCVS
CATILIVSNIGER
THARSACOLONIAE
PHOEBVSCOLONIAE
ILAELIVSFELIX
MPLOTIVSGELOS
PTROCIVSGEMINVS
PLOTIVSVALENS
MPLOTIVSPLOTIANVS
MPLOTIVSVALENT·FILIVS
IATIARIVSSVCCESSVS
CHERENNIVSVALENS
CVPILPIVSRIXA
TFLAVVSCLVMENVS
LDOMITIVSCALLISTVS
CDECIMIVSGERMANVS
MPVBLICIVSPRIMIGENIVS
CPACCIVSTROPHIMVS
LATIARIVSFIRMVS
PVETTIVSARISTOBVLVS
CHRYSIOPACCI

HOSTILIVSNATALES
CPACCIVSMERCVRIALES·L
MALENVSASPASIVSSACERDOS
CVALERIVSFIRMVS IVLIVSCANDIDVS
VELLEIVSPALBES VALERIVSCLEMENS
AVELLEIVSONESIMVS
PHOIBVSCOLON
CFLAVIVSPVDENS
LVOLATTIVSFIRMVS
MPVBLICIVSCASSIVS
CABELLIVSSECVNDVS
ATILIVSFVSCVS
LDOMITIVSVENERIANVS
LVOLATTIVSVRBANVS
CIVLIVSPHILIPPVS
LDOMITIVSICARIO
CANVLEIVSCRESCENS
LATIARIVSMOSCHOS
FONTIVSCAPITO
MOLITIVSCARVS
LATIARIVSSVAVIS
DOMITIVSPEREGRINVS

P(ublius) Hostilius Philadelphus, P(ublii) l(ibertus), petram inferior(em) excidit, et titulum fecit, ubi nomina cultor(um) scripsit et sculpsit, sac(erdote) Urbano, su(â) p(ecuniâ).

L. Volattius Urbanus sa(cerdos),
L. Nutrius Valens jun(ior),
Hermeros Metrodori,
C. Paccius Mercuriales,
L. Vettius Victor,
C. Abellius Anteros,
Orinus Coloniae,
M. Publicius Valens,
Crescens Abelli,
C. Flavius Pudens,
M. Varinius Chresimus,
M. Minusius Januarius,
P. Hostilius Philadelphus,
P. Herennius Venustus,
L. Domitius Ikarus,
M. Publicius Laetus,
C. Abellius Agathopus,
C. Curtius Secundus,
P. Ofillius Rufus,
C. Horatius Sabinus,
T[i]. Claudius Magnus,
L. Domitius Primigenius,
L. Atiarius Thamyrus.

M. Herennius Helenus,
C. Atilius Fuscus,
C. Atilius Niger,
Tharsa Coloniae,
Poebus Coloniae.
L. Laelius Felix,
M. Plotius Gelos,
P. Trocius Geminus,
Plotius Valens,
M. Plotius Plotianus,
M. Plotius Valent(is) filius,
L. Atiarius Successus,
C. Herennius Valens,
C. Upilpius Rixa,
T. Flav[i]us Clumenus,
L. Domitius Callistus,
C. Decimius Germanus,
M. Publicius Primigenius,
C. Paccius Trophimus,
L. Atiarius Firmus,
P. Vettius Aristobulus,
Chrysio Pacci.

Hostilius Natales,
C. Paccius Mercuriales l(ibertus),
M. Al[i]enus Aspasius sacerdos,
C. Valerius Firmus,
Velleius Palbes,
A Velleius Onesimus,
Phoebus Colon(iae),
C. Flavius Pudens,
L. Volattius Firmus,
M. Publicius Cassius,
C. Abellius Secundus,
Atilius Fuscus,
L. Domitius Venerianus,
L. Volattius Urbanus,
C. Julius Philippus,
L. Domitius Icario,
Canuleius Crescens,
L. Atiarius Moschos,
Fontius Capito,
M. Olitius Carus,
L. Atiarius Suavis,
Domitius Peregrinus.

Julius Candidus,
Valerius Clemens.

Digitized by Google

III.

LIST POPILI
SOPTATVSVETVRIVS VS TIIIVLIVSCRISPVS
VSVENERIANVSPOPILLIVS ILVS ATIARIVSANIITES
AIIIIVSFVSCVS DOMITIVS NCHVS D·VI
ATIARIVSFIRMVS CAPITIVS NERIANVS PACCIVSGERMANVS
DOMITIVSICARIO VSTROPHIMVS VERONIVSΓVHMER
VIVS
PETRONIVSOPTATVSIVN
CASSIVSOCRATERVS
SALLVSTIVSMAGNVS
ACOMIVSTERTVLLIVS
PETRONIVSEVTYCHES
PETRONIVSZOSIMVS

. . . . . .
. . . . . [*Cal*]*list*[*us*],
. . . . . *s Optatus*,
. . . . . *us Venerianus*,
A[*til*]*ius Fuscus*,
Atiarius Firmus,
Domitius Icario,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
Popili[*us*. . . . . .,
Veturius. . . . *us*,
Popillius. . . . *ilus*,
Domitius. . . . *nchus*,
C. Apitius [*Ve*]*nerianus*,
. . . . . *us Trophimus*,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
T. . . *ulius Crispus*.
Atiarius An. . *tes* .
D(ecuria) (Sexta),
Paccius Germanus,
Veronius Euh[*e*]*merus*,
. . . . . *vius*,
Petronius Optatus jun(*ior*,)
Cassius Ocraterus,
Sallustius Magnus,
Acomius Tertullius,
Petronius Eutyches,
Petronius Zosimus,
. . . . . .

IV.

CVL ISILBANIS S
SACERDOI IACIOBICTORE
SEDIVSPROCLVSPATER VARDIONYSI D
SEDIVSVALENS ΛΛΓΑΛΛSCARC
LLPROCVLVS ARC'Γ RFA
PSVLPQVINTVS AIFROSAFORO
S

C^AGAPETVSHERACLIEI
MARTIALESFR

V.RTI SILBA

Cul[*tores sanct*]*i Silbani s*(*ub*)*s*(*cripti*), *sacerdot*[*e P*]*a*[*c*]*cio Bictore* :
SediusProclus pater, *Var*(*ius*) *Dionysi* . . . (?), *Sedius Valens*, ... *us Car* . .,
. . . *L*. . . . *l*. . . . . .*Proculus*, ... *P. Sulp*(*itius*) *Quintus*, *A*[*nt*]*eros a foro* (?).
. . . . . *s* . . . . . *C. Agapetus Heraclie*. . . .,
. . . . . *Martiales fr* . . . . . *vir*[*i*]*ti*[*m*]
Silba[*no*] (?) . . . . . .

Digitized by Google

Les deux dernières inscriptions étant trop mutilées pour être traduisibles, je ne reproduirai en français que la première et le titre de la seconde, renvoyant pour les listes de noms au texte latin.

I.

« Publius Hostilius Philadelphus, à cause de l'édilité dont il a été honoré, a fait tailler cette inscription et y a gravé les noms de ceux des membres de la confrérie qui ont offert des présents au dieu :

Domitius Primigénius, une statue de bronze de Sylvain avec son édicule,

Caius-Horatius Sabinus, 400 tuiles couvertes, pour la toiture du temple ,

Nutrius Valens, deux statuettes de marbre, Hercule et Mercure ,

Paccius Mercurialis, la construction en cailloutage, du prix de 250 deniers, qui est devant le temple, et une peinture sur bois représentant Olympus, du prix de 15 deniers.

Publicius Lætus a donné, pour l'édification du temple, 50 deniers.

Item Paccius Mercurialis a donné, avec ses fils et son affranchi, pour l'édification du temple, 50 deniers ; *item* une statuette de marbre de Bacchus de 25 deniers.

Le prêtre Aliénus Aspasius, une statue de bronze de Sylvain avec sa base; *item* il a remis, de son vivant, sur les frais de ses funérailles, 50 deniers.

Hostilius Philadelphus a fait tailler, à ses frais, le rocher sur la montée du temple. »

II.

« Publius-Hostilius Philadelphus, affranchi de Publius, a fait tailler, à ses frais, le rocher ci-dessous, et y a fait faire cette inscription, où il a écrit et gravé les noms des membres de la confrérie du dieu, sous le sacerdoce d'Urbanus. » — Suivent soixante-neuf noms.

Les vieilles divinités romaines, après l'invasion des dieux de la Grèce, perdirent beaucoup moins de terrain dans le culte que dans la littérature et dans l'art. Il en est qui, rayées par les poètes de la liste des grands dieux, conservèrent au fond des sanctuaires toute leur antique popularité. De ce nombre fut le dieu Sylvain, dont la poésie ne fait guère que le frère latin des Pans et des Satyres, tandis que les inscriptions, interprètes plus directs et plus fidèles du sentiment public, nous montrent encore en lui, à l'époque impériale, une des divinités les plus vénérées des Romains, non-seulement comme

Digitized by Google

gardien des plantations et l'un des Lares domestiques, mais aussi comme l'*invincible* et *très-saint* protecteur de l'empire et de l'empereur. Son culte s'était répandu partout jusqu'au fond des provinces. Dans beaucoup de villes, comme à Rome, ses temples servaient de centre à d'importantes confréries religieuses, qui prenaient généralement le nom de *Cultores Silvani :* nous savons, par exemple, qu'il y avait un de ces colléges dans l'ancienne Lutèce. Les rochers de Philippes nous ont conservé de précieux détails sur celui qui s'était formé aussi dans cette colonie de la Thrace.

Deux inscriptions sur quatre, les nos I et II, sont intactes. L'un est un relevé des offrandes faites par les membres les plus riches pour la construction et la décoration du temple ; l'autre, une liste générale des associés. Elles ont été gravées aux frais de l'un d'entre eux, nommé *P. Hostilius Philadelphus,* à l'occasion de son édilité. L'inscription no II donnant Philadelphus pour un affranchi, la charge qu'il a exercée ne peut être une fonction publique, et ce n'est point de l'édilité municipale qu'il est ici question. M. Henzen, dans son précieux supplément aux inscriptions d'Orelli, cite deux corporations, les *Juvenes* de Tibur et les *Sodales* de Tusculum, qui avaient pour magistrats particuliers des édiles ; l'un de ces fonctionnaires est même un affranchi comme Philadelphus (1). De ces faits, on peut conclure qu'il existait une charge semblable dans le collége de Sylvain, à Philippes. J'ajouterai même, d'après les savantes indications de M. Léon Renier, que l'édilité était probablement la principale fonction du collége, de même que, dans certaines villes de l'Italie, c'était la magistrature suprême. Dans nos inscriptions, à côté de l'édile, paraît le prêtre de Sylvain, dont le nom sert à indiquer l'année. On observera que, dans le no II, la liste des membres, outre le nom du prêtre en exercice, *L. Volattius Urbanus*, contient celui d'un autre prêtre, *M. Alienus Aspasius*, déjà cité seul avec ce titre dans le no I, et qui sans doute le conserve honorifiquement. La liste no III, quoique très-mutilée, fait connaître un autre fait à signaler, c'est que le collége était divisé en décuries, comme cela avait lieu dans beaucoup de corporations, et particulièrement dans le *Collegium Silvani Aureliani*, à Rome (2).

Les détails les plus intéressants sont ceux qui se rapportent au temple même du dieu et aux offrandes qui le décoraient. Il y avait deux statues de bronze de Sylvain. L'une, donnée avec sa base par le prêtre Aspasius, paraît être le simulacre même adoré dans le sanctuaire, tandis que l'autre, placée sous un petit monument à part, se trouvait au dehors. Cette statue étant la première nommée en tête des offrandes, immédiatement après la mention du travail d'aplanissement du rocher, il est possible que l'*ædis* dont il est ici question ne soit autre chose que la niche dont l'enfoncement se voit encore dans le roc au-dessus des inscriptions. Trois statuettes de marbre figuraient les dieux pa-

(1) Voyez les inscriptions 6065 et 6996.
(2) Orelli, *Inscr. lat.*, no 2566.

Digitized by Google

rèdres de la divinité principale. Parmi eux on n'avait pas oublié Bacchus, le dieu du pays; les deux autres étaient Hercule et Mercure. La mention d'une peinture sur bois, pendue à l'intérieur du temple, est surtout un fait à noter pour l'archéologie. Ce tableau représentait non pas l'assemblée des dieux sur le mont Olympe (l'expression *picta Olympum* ne serait pas, je crois, assez claire en ce sens), mais le joueur de flûte Olympus. C'était un hommage indirect rendu à Sylvain, dont la flûte était l'un des attributs favoris, comme le montre une inscription métrique en son honneur (1) :

Magne deus, Silvane potens, sanctissime pastor,
Qui nemus Idaeum, romanaque castra gubernas,
Mellea quod docili juncta est tibi fistula cerâ. . .

Devant le temple se trouvait un ouvrage en appareil irrégulier, *opus cementic(ium)*. Ce mot, que les écrivains latins appliquent parfois aux constructions polygonales des Grecs, désignait plus particulièrement, à l'époque romaine, une maçonnerie en cailloutage, reliée avec du ciment, et faite pour prendre toutes les formes d'architecture, comme on en voit encore un remarquable exemple dans les galeries du temple d'Hercule Saxanus (villa de Mécène) à Tivoli. Ce pouvait donc être ici tout aussi bien un portique, un propylée avec des colonnes, qu'un mur de soutènement ou de clôture. Je suppose que les *tegulæ tectæ* sont les grandes tuiles plates, munies de leurs *imbrices*, ou petites tuiles convexes, qui servaient à couvrir les interstices des grandes. L'expression *inscendentibus in templo,* bien qu'elle pèche contre la syntaxe, paraît indiquer que les inscriptions se trouvaient gravées sur la paroi même de l'escalier ou de la rampe qui donnait entrée dans le temple. On peut en conclure que le temple, qui devait être de petite dimension, était construit au-dessus de la pointe de rochers où elles sont taillées. Nous avons vu que le roc conservait quelques traces d'entailles et comme les amorces d'une construction. Belon, en donnant les premières lignes de la liste n° II, dit les avoir lues à Kavala « en la base d'une grosse muraille (2). » Malgré l'erreur de lieu, qui montre ici quelque confusion dans ses notes ou dans ses souvenirs, peut-être cependant vit-il encore les restes du mur qui couronnait le rocher.

De la comparaison entre les différentes listes, on peut tirer les inductions suivantes. Les deux inscriptions de Philadelphus sont évidemment contemporaines, bien qu'elles ne soient peut-être pas de la même année; les noms mentionnés dans la liste des donataires se retrouvent sans exception dans la liste générale n° II. Dans la liste n° III, au contraire, on ne retrouve quelques noms de la liste n° II que dans la première colonne;

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, n° 1800.
(2) Pierre Belon, *Observations*, I, 58.

Digitized by Google

ce sont ceux d'*Atilius Fuscus*, d'*Atiarius Firmus* et de *Domitius Icario;* les dernières colonnes étant composées entièrement de noms nouveaux, on a le droit d'en inférer que cette inscription est moins ancienne d'un certain nombre d'années. Quant à la liste n° IV, elle se distingue complétement des trois autres par l'absence de tout rapport de noms, par le caractère de l'écriture, par l'orthographe qui substitue le B au V, par l'abréviation des noms de famille, comme *Sulp(icius)*, ce qui m'a fait risquer plus loin l'interprétation *Var(ius)*. Une suite de rosaces, gravées dans l'encadrement de l'inscription, a fait supposer à tort l'existence du prénom *Q(uintus)*en avant de certains noms. Du reste, les lettres sont ici tellement rongées par le temps et défigurées par les fentes du rocher, qu'on ne peut essayer aucune restitution sérieuse.

La série même des noms propres n'est pas sans intérêt. On y voit figurer en même temps, et sans aucune distinction de rang, des hommes libres, des affranchis et des esclaves. De même que les esclaves privés ajoutent à leur nom, selon l'usage, le nom de leur maître, *Hermeros Metrodori, Crescens Abelli, Chrysio Paccí*, les esclaves publics portent celui de la colonie, *Orinus Coloniæ*, *Tharsa Coloniæ*, *Phœbus Coloniæ,* coutume dont Orelli cite déjà quelques exemples (1). Les affranchis, qui sont surtout en grand nombre, se reconnaissent à leur surnom de forme servile. L'un d'eux cependant, membre du collége comme son ancien maître, y figure sous le même surnom que lui : c'est le personnage désigné dans le n° II (colonne 3, ligne 2) par le nom de *C. Paccius Mercuriales l.*; il est évidemment l'affranchi du *C. Paccius Mercuriales* de la même inscription (colonne 1, ligne 4) et de l'inscription n° I (colonne 1, ligne 11), qui est mentionné spécialement dans cette dernière *cum filiis et liberto.* On remarquera que certains noms de famille reparaissent constamment avec les mêmes prénoms. Ainsi il y a cinq membres qui portent le nom d'*Atiarius*, très-commun à Philippes, tous avec le prénom *Lucius;* on trouve de même, quatre fois *Lucius Domitius*, trois fois *Caius Atilius,* trois fois *Caius Paccius*, quatre fois *Marcus Publicius*, etc. Il semble que ce soient des affranchis ou des descendants d'affranchis, qui se rattachent tous à un même patron ou à un prénom héréditaire dans une même famille. Quelques personnages reparaissent deux fois, sans doute par erreur; cependant le nom du prêtre Urbanus, après avoir été placé, par honneur, en tête de la liste n° III, peut avoir été répété à dessein, à son rang d'inscription (colonne 3, ligne 34).

Un détail de la liste des offrandes nous rappelle le véritable caractère de ces colléges formés sous la protection de certaines divinités, qui étaient si fréquents dans la société antique, particulièrement à l'époque impériale. Le prêtre Aspasius, au lieu de verser les 50 deniers qu'il offre pour la construction du temple, en fait remise au trésor de la

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, n° 1286.

Digitized by Google

confrérie, sur la somme qui devra, après son décès, être consacrée à ses funérailles, *vivus (denaria quinquaginta) mortis causæ sui remisit.* Ce passage offre quelque difficulté, tant à cause d'un solécisme évident, imputable sans doute à l'inadvertance du graveur (*sui* pour *suæ*), que par l'extrême concision de la formule employée; cependant le sens général n'en est pas douteux. Souvent les colléges avaient moins pour but d'établir des liens de confraternité entre les vivants que d'assurer à chaque membre ces honneurs funèbres dont les anciens faisaient dépendre le repos des morts. Grâce à une légère cotisation mensuelle, *stips menstrua*, on formait une masse, une caisse commune, *arca*, d'où était tirée ensuite une somme déterminée pour les funérailles, *æs funeraticium*. C'était un moyen de prendre d'avance, pour l'autre monde, ses garanties contre sa propre imprévoyance, aussi bien que contre des héritiers ingrats ou des créanciers trop avides. A l'époque primitive, le culte des morts et des tombeaux se trouvait assuré par l'organisation des *gentes*, qui étaient comme des *colléges naturels* spontanément formés pour l'accomplissement de ces devoirs. Plus tard, pour la classe riche qui formait l'aristocratie des cités, les traditions de famille, les legs sous condition faits aux survivants, étaient encore un gage pour celui qui quittait la vie. Mais il n'en était pas de même pour les gens de condition médiocre, surtout pour cette population flottante et déclassée qu'alimentaient sans cesse l'esclavage et l'affranchissement. De là l'opportunité des associations privées, qui créaient entre leurs membres des devoirs et des intérêts communs, une sorte de vie commune, en dehors des distinctions et des exclusions que l'on rencontrait dans la vie civile. Les colléges et les corporations, grâce au développement qu'ils prirent dans l'empire romain, contribuèrent certainement à établir au sein des masses une fusion et des habitudes d'égalité, qui furent pour quelque chose dans la transformation de la société antique.

Sculptures et inscriptions sur les rochers.

Les pentes qui forment tout le haut quartier de Philippes sont brusquement entrecoupées de roches de marbre blanc, qui les rendaient sur beaucoup de points inhabitables. De là, sans doute, vint aux Philippiens l'idée de creuser dans ces parois naturelles des niches pour de petits simulacres, et d'y sculpter même de légers reliefs, représentant les divinités dont le culte leur était cher. C'est d'abord le hasard qui fit tomber sous nos yeux quelques-unes de ces curieuses figures. Éparpillées, selon le caprice de la dévotion privée, sur les mille faces que présentent les anfractuosités du rocher, elles disparaissent dans la teinte grise qu'a revêtue à la longue le marbre de la montagne. Une recherche

Digitized by Google

minutieuse nous en fit ensuite découvrir un assez grand nombre. On les rencontre de préférence autour du théâtre et le long d'une rampe naturelle, qui monte obliquement du temple de Sylvain vers la muraille de l'ouest. Les courtes inscriptions qui les accompagnent sont généralement en latin. Quant aux figures mêmes, bien que traitées négligemment, elles se distinguent presque toutes par ce caractère d'élégante facilité qui rappelle de loin le grand air des modèles grecs, et qui est le propre de la sculpture gréco-romaine des bons temps. L'état d'effacement de plusieurs d'entre elles en rend cependant l'interprétation douteuse, et nous obligera à une certaine réserve dans l'étude de ce *panthéon* des dieux adorés par les colons romains de Philippes.

Au milieu de ces esquisses, tracées presque toutes à fleur de marbre, une figure se distingue tout d'abord par son haut relief et par ses proportions exceptionnelles. C'est un buste, grand comme nature, taillé à vif dans le rocher, avec une sorte de niche qui lui sert d'encadrement. Au-dessus de ce cadre, mais à quelque distance, et un peu sur la droite, on lit les lettres MH, et, sur une seconde ligne ΠΤΟΥ, derniers restes d'une inscription grecque qui paraît d'assez basse époque. La saillie même de la sculpture l'a exposée à de nombreuses mutilations. Cependant il est facile de reconnaître, à l'aspect juvénile et imberbe du visage, à l'ampleur florissante des épaules et de la poitrine, aux cheveux qui descendent en boucles le long du cou, et surtout à la nébride passée en travers sur la tunique, le dieu que nous trouvons partout dans ce pays, entouré des honneurs suprêmes : nous avons vraisemblablement ici une précieuse représentation du Bacchus thrace, plus ou moins transformé par ses adorateurs macédoniens et romains. Le caractère ancien et national de ce culte, dans la région de la Thrace dont Philippes était la capitale, est prouvé par des faits incontestables. Le grand oracle des Satres, sur les sommets et au milieu des mines du Pangée, et le nom de Διονύσου λόφος, donné à la colline même où se trouvaient les gisements aurifères de Philippes, nous ont déjà montré le Bacchus indigène associé étroitement aux exploitations métallurgiques de cette contrée (1).

Dans la figure des rochers de Philippes, le détail d'accoutrement le plus singulier, celui qui établit la distinction avec le Dionysos des Grecs, consiste en une large coiffure, où M. Daumet a cru entrevoir la tête dépouillée d'une bête fauve ; Bacchus se montrerait ainsi avec des attributs analogues à ceux d'Hercule. Un autre caractère très-remarquable de la même coiffure, c'est qu'elle forme, au-dessus des tempes du dieu, deux éminences, comme si elle recouvrait des cornes naissantes. Par cette particularité, l'image sculptée sur les rochers de Philippes se rapproche beaucoup de certains bustes très-rares, dans lesquels des cornes ou de petites ailes, qui surmontent la tête de

(1) Voyez Planche III, fig. 2. — Comparez les observations faites aux pages 29 et 59.

Digitized by Google

Bacchus, sont voilées par sa chevelure, quelquefois même par une draperie tombante (1).

La représentation d'une divinité au front armé de cornes, d'un dieu-taureau, appartient, comme on sait, au symbolisme des religions barbares. Diodore dit formellement que le Bacchus cornu, dont les Grecs firent un fils de Zeus et de Perséphone, n'était autre que le dieu phrygien Sabazis (2). Or, cette divinité avait de si étroits rapports avec le Bacchus thrace, que les Thraces eux-mêmes paraissent s'être servis du même nom pour désigner leur grande divinité nationale. C'est Macrobe qui l'affirme d'après le témoignage d'un écrivain grec, Alexandre Polyhistor. Il donne même la colline de *Zilmissus,* chez les Ligyréens, peuplade thrace, inconnue d'ailleurs, pour l'un des principaux sanctuaires de ce Bacchus-Sabadius, comme il l'appelle (3). Un scholiaste d'Aristophane parle dans le même sens : Σαβάζιον δὲ τὸν Διόνυσον οἱ Θρᾷκες καλοῦσι καὶ σαβοὺς τοὺς ἱεροὺς αὐτῶν (4). Les antiques rapports qui existaient entre les Phrygiens et les Thraces (5) expliqueraient que cette identification se fût d'abord opérée chez eux, longtemps peut-être avant de pénétrer jusqu'en Grèce. Dans le curieux bas-relief, consacré aux Nymphes par un Thrace, l'Odryse Adamas, où l'on voit tout un Olympe de divinités barbares, le Bacchus thrace (car c'est lui, très-probablement, qu'il faut reconnaître sous la forme d'un taureau à face d'homme) conserve tout à fait le caractère monstrueux que lui prêtait l'imagination des barbares (6); mais, dans la figure des rochers de Philippes, l'influence de la tradition grecque et romaine a dissimulé, autant que possible, les attributs qui n'appartiennent pas au type humain.

Parmi les autres représentations, tracées plus légèrement et de dimension plus petite, les figures qui se présentent le plus souvent aux regards sont celles de Diane. J'en ai compté au moins dix sur les rochers qui avoisinent le théâtre et le temple de Sylvain. La prédilection des Philippiens pour cette divinité leur était commune avec d'autres populations de la Thrace. Elle s'explique facilement par l'assimilation très-ancienne de la déesse indigène Bendis avec l'Artémis des Grecs et par suite avec la Diane des Romains. Du reste, les types gravés sur le roc de Philippes appartiennent de tout point à la tradition commune. C'est, le plus souvent, la Diane chasseresse, s'avançant d'un pas rapide, sa robe retroussée jusqu'aux genoux, le bras droit tendu en avant et tenant l'arc, le bras gauche relevé pour prendre la flèche dans le carquois. Dans une figure, la

(1) E. Braun (*Kunstvorstellungen des geflügelten Dionysos*), et l'atlas d'O. Müller, pl. 33, fig. 387.

(2) Diodore, IV, 4, 1.

(3) Macrobe, *Saturnales*, I, 18, et les *Fragmenta hist. græc.* de Didot, III, 244.

(4) Schol. Aristoph. *in Vesp.* 9.

(5) Sur ces rapports, voyez les savantes remarques de M. Guigniaut (*Religions de l'antiquité*, III, 976) et de M. Alfred Maury (*Religions de la Grèce antique*, III, p. 112 et suiv.).

(6) Stuart, *Antiquités d'Athènes,* IV, ch. 6, pl. 51, et l'atlas d'O. Müller, pl. 45, fig. 814.

Digitized by Google

tunique, détachée sur une épaule, comme celle des Amazones, ajoute beaucoup à la beauté et à la liberté du mouvement (1). Dans une autre, la déesse porte une légère draperie, placée en travers sur une tunique à larges manches; près d'un arbre, à ses pieds, bondit un cerf attaqué par un chien ; l'encadrement figure une petite stèle avec fronton et acrotères (2). Le premier de ces bas-reliefs a conservé quatre lettres, commencement d'une inscription latine; une autre représentation de la même Diane, beaucoup plus endommagée que les précédentes, porte aussi en latin le nom d'un citoyen de la colonie, *M. Aemilius Rufus :*

37-38.

Rochers de Philippes. Au-dessous de deux figures de Diane.

C O T O . . . . . M·AIMıII
RVFI

Au nombre des autres divinités qui peuplent les rochers de Philippes, on reconnaît aisément une Minerve armée, tenant d'une main la lance et s'appuyant de l'autre sur le bouclier (3). Une figure plus difficile à déterminer représente une femme debout, vêtue d'une longue robe, la tête entourée d'un voile placé assez haut pour recouvrir une coiffure élevée. Sa main droite abaissée tient un fuseau, tandis que le bras gauche est levé comme pour soutenir une de ces quenouilles légères qui ne se passent pas dans la ceinture (4). Un objet placé à terre paraît être la corbeille appelée *calathus,* qui se rapporte de même au travail de la fileuse. Si l'état fruste du marbre ne m'a pas trompé sur ces attributs, il faudrait reconnaître ici le type très-rare de la Minerve Ouvrière. Toutefois le dessin n'est pas resté assez net pour que l'on ne puisse voir une courte torche à la place du fuseau. Nous aurions alors une déesse porteuse de flambeaux, comme Hécate ou la Diane Lucifère, divinités analogues à la Bendis des Thraces. L'inscription qui se lit sous le bas-relief présente elle-même quelque incertitude :

39.

Rochers de Philippes. Au-dessous de la figure précédemment décrite.

··AEGIA·ATENA·EX
····VOTVM·FECIT

. . *aegia Atena (?) ex*
[viso] votum fecit.

(1) Voyez Planche IV, figure 2.
(2) Même Planche, figure 3.
(3) Même Planche, figure 6.
(4) Même Planche, figure 7.

Digitized by Google

Je ferai remarquer que le commencement des lignes étant un peu en retraite sur le cadre du bas-relief, il y aurait assez de place pour supposer une lacune de quelques lettres, qui permettrait de donner un complément régulier à la préposition *ex,* en rétablissant la formule *ex viso*, commune dans de semblables dédicaces. La figure sculptée sur le rocher serait alors tracée d'après une image vue en songe, plutôt que sur un type consacré, ce qui expliquerait le caractère singulier de cette représentation.

Sur les rochers voisins, deux autres figures de femmes, tout enveloppées dans les longs plis de leurs voiles et de leurs vêtements, rappellent le type ordinaire et l'ajustement des matrones. Je ne crois pas cependant que des représentations funéraires ou simplement humaines aient pu prendre place ici à côté des dieux. On penserait à Junon, si le voile de cette déesse n'était ordinairement rejeté en arrière, pour laisser voir la couronne et la main qui tient le sceptre. La première figure (1), par la noblesse de son ajustement, par l'attribut qu'elle tenait à la main droite, et qui était probablement une patère, se rapproche de Vesta ou des divinités allégoriques comme *Pudicitia* et *Pietas.* L'autre, d'un style beaucoup plus grossier (2), se distingue par les nombreux attributs placés dans le champ du bas-relief, au nombre desquels je crois reconnaître le miroir, l'éventail, la ciste, les sandales, qui représentent tout le *mundus muliebris,* et désignent probablement une déesse du mariage.

Deux inscriptions d'une certaine étendue étaient gravées sur les rochers de Philippes, dans la partie située directement derrière le théâtre. Leurs encadrements sont encore visibles, mais les caractères, rongés par le temps, laissent à peine deviner que l'une d'elles devait être une inscription latine, l'autre une inscription grecque de basse époque. La seconde, d'environ trente lignes, est la seule où l'on reconnaisse quelques mots, qui semblent indiquer un acte public, plutôt qu'un monument religieux. Il n'est pas certain qu'il faille lire à la première ligne le nom de la ville de Colophon, mais celui de Philippes terminait certainement la deuxième :

40.

Rochers du théâtre, à Philippes.

. . . . ◊ . ⱪ ◊ Λ ◊ Φ O N ◊ Σ
◊ I Φ I Λ I Π Π O I
Y V Δ Ξ T A T I Σ
Λ Λ N
N I I Σ
H F N
\ I M I Σ
I I I I
I N

(1) Planche IV, figure 4.
(2) Même Planche, figure 5.

Digitized by Google

Il faut encore mentionner, sur les mêmes rochers, deux courtes inscriptions. L'une est l'invocation latine ordinaire à Jupiter Très-Bon et Très-Grand; l'autre, en caractères grecs de basse époque, mais très-effacée, ne permet aucune conjecture sérieuse; je crois cependant qu'il s'agit d'un vœu fait par un personnage nommé *Caesius* :

40-41.

Rochers du théâtre, à Philippes.

I · O · M ·

J(ovi) O(ptimo) M(aximo).

ΚΑΙCΙΟΥC
ΛΛΛΙΝΟΥC
ΙΛΓΙΙΜΛ

Une nouvelle série de reliefs borde une rampe naturelle, qui devait former, à l'ouest du temple de Sylvain, une sorte de rue montant obliquement le long des rochers de la haute ville. Au premier rang de ces images, se trouve une figure un peu plus grande que les autres (1). Le costume, composé d'une tunique longue, retroussée jusqu'au genou et dessinant un large repli autour des hanches, laisse douter au premier abord si c'est un dieu ou une déesse. Le bras gauche s'appuie sur un long sceptre; la main droite tenait un objet aujourd'hui effacé. Mais l'attribut le plus caractéristique est un large croissant qui recourbe ses pointes des deux côtés de la tête, malheureusement fort mutilée, ainsi que la coiffure qui la couronnait. Un second croissant, entre les cornes duquel on aperçoit quelques linéaments ressemblant à une étoile, est sculpté un peu à gauche du personnage, près d'une courte inscription latine, surmontée de deux yeux tracés à la pointe :

42.

Rochers de Philippes. Au-dessous de la figure d'une divinité lunaire.

Galgest-
ia Primi-
la pro
filia . . nc
v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).

(1) Planche IV, figure 1. Comparez la gravure sur bois.

Digitized by Google

La divinité lunaire à laquelle est consacré cet ex-voto se montre sous des traits dont la sculpture proprement dite ne fournit peut-être pas d'autre exemple. Mais la numismatique nous est ici d'un précieux secours. Sur les monnaies des villes de l'Asie Mineure, on rencontre fréquemment l'image d'un dieu, qui offre avec la figure des rochers de Philippes une ressemblance frappante, ou pour mieux dire une parfaite identité de représentation : c'est le dieu *Mén*, que les Romains appelaient *Lunus*, l'astre de la nuit considéré comme un être mâle, antique conception dont nous retrouvons encore la trace dans les idiomes germaniques, où le nom de la lune est resté du masculin : *der Mond* (1). Adoré depuis la Mésopotamie jusqu'aux rivages du Pont-Euxin et de la Méditerranée, le dieu-lune jouissait dans ces régions d'une popularité qui ne fit que croître jusqu'aux derniers jours du paganisme. Certains noms grecs, comme ceux de *Ménophilos*, de *Ménodoros*, prouvent même que son culte franchit la mer d'assez bonne heure, avec celui des autres divinités orientales. Les médailles lui prêtent les traits d'un jeune homme, vêtu à l'asiatique, comme Atys et Mithra, avec le croissant derrière le cou et la pose que nous retrouvons dans le relief de Philippes. Il tient ordinairement une patère ou une pomme de pin, qu'il est facile de restituer dans la main droite ; sa tête est couverte du bonnet phrygien, dont la place est bien marquée par les traces restées sur le marbre.

La même divinité est aussi très-souvent représentée par les médailles sous la forme abrégée et purement astronomique d'un croissant, portant entre ses cornes une étoile (2). Ce symbole, très-ancien en Asie, puisqu'on le reconnaît sur les cylindres chaldéens et parmi les ornements qui, dans les bas-reliefs de Ninive, décorent les vêtements des rois, paraît être resté longtemps en honneur chez les peuples de l'Orient. Encore aujourd'hui, le croissant et l'étoile se dessinent en blanc sur l'étendard rouge des Turcs, et sont devenus, par une singulière fortune, l'emblème de l'islamisme. Une coïncidence non moins curieuse, c'est que le même signe, comme image de Mên, se rencontre sur les monnaies de Byzance dès l'époque impériale. Il ne faut donc pas s'étonner de le retrouver dans une autre ville de Thrace, à Philippes, à la fois sous la forme simple et comme attribut placé autour de la tête du dieu. En regardant de près le croissant de l'inscription, plus exactement reproduit sur le bois inséré ici dans le texte que sur notre Planche n° IV, on y reconnaît certainement une trace semblable à une étoile. Au-dessus même de la figure et des linéaments qui indiquent la place du bonnet phrygien, on entrevoit une marque analogue, dans la même position par rapport au croissant des épaules.

Dans son chemin vers la Grèce et vers Rome, le dieu Mên trouva d'autant plus facile-

(1) Tous les détails qui concernent cette divinité sont réunis dans le savant ouvrage de M. Alfred Maury, *Religions de la Grèce antique*, III, p. 123 et suiv.

(2) En grec *croissant* se dit μήνη, μηνίσκος, et le mot μήν, *mois*, n'est que le nom de la lune au masculin.

Digitized by Google

ment à s'acclimater en Thrace, qu'il y rencontrait des cultes de même nature que le sien. Un texte de Proclus nous montre que les anciens le confondaient volontiers avec Sabazis (1). Par une assimilation non moins curieuse, l'Artémis Tauropolos d'Amphipolis, qui est la Bendis thrace à peine hellénisée et conservant une étroite relation avec le Bacchus à cornes de taureau, est représentée sur une médaille, portant le croissant derrière le cou, absolument comme le dieu lunaire de l'Asie (2). Une inscription, commentée par M. François Lenormant, dans ses études sur la Voie Sacrée d'Éleusis (3), nous montre, dans une famille de Lysimachie en Thrace, les noms de *Ménophilos* et de *Bendidora*, dont la réunion prouve au moins la simultanéité des deux cultes. Au premier aspect du bas-relief de Philippes, j'espérais même, dans l'incertitude que laissait l'état de mutilation de la figure, pouvoir y reconnaître une représentation directe de la Diane des Thraces, plutôt qu'une divinité orientale. L'attribution était d'autant plus naturelle, qu'il paraissait facile de restituer le mot *Dianae* au lieu de *Dine* ou *Dane,* que M. Daumet et moi lisions sur le rocher. Cependant, en examinant de près l'estampage, on reconnaît qu'il n'y a pas la place nécessaire pour intercaler les lettres qui manquent, et que le D n'est même pas certain. Ce nom, quel qu'il soit, est plutôt celui de la fille de *Galgestia Primilla :* car le nom de la malade ne pouvait guère manquer de figurer dans un vœu fait pour sa guérison. Quant aux yeux dessinés au-dessous de l'inscription, ils marquent qu'il s'agissait d'une ophthalmie ou d'un cas de cécité, que l'on pensait avoir guéri par l'influence des doux rayons de la lune. Il existe au Musée Britannique toute une série de petits bas-reliefs votifs, consacrés à Zeus Hypsistos, qui représentent les différentes parties du corps pour lesquelles les malades ont réclamé le secours du dieu. On y voit, au-dessus d'une courte invocation faite par une femme nommée Philêma, deux yeux exactement figurés comme ceux du bas-relief de Mên à Philippes.

Les rochers voisins offrent encore la représentation très-fruste d'un cavalier au galop, au dessous duquel se trouve un animal ressemblant à un sanglier (4). Ce chasseur à cheval, sculpté fréquemment sur les tombeaux comme symbole funéraire, s'explique moins comme personnage mythologique. Castor et Pollux sont les seuls cavaliers qui figurent dans la légende commune, encore ne sont-ils pas d'ordinaire représentés séparément. D'un autre côté, Mên a quelquefois le cheval pour attribut, mais je ne pense pas qu'il soit donné comme un dieu chasseur.

Notre surprise fut grande de rencontrer auprès de ce cavalier et de l'image du dieu Mên une grande croix en relief, dans un encadrement en creux (5). Sculptée avec le

(1) Proclus, *in Tim.* IV, 251.
(2) Sestini, *Museo Fontana,* pl. II, f. 11. Atlas d'O. Müller et Wieseler, p. 16, f. 177.
(3) Fr. Lenormant, *Monographie de la Voie Sacrée d'Eleusis*, I, p. 160.
(4) Planche III, figure 3.
(5) Planche IV, figure 9.

Digitized by Google

même soin que les images païennes qui l'environnent, elle figure au milieu de divinités grecques et barbares, comme l'image du Christ dans le Panthéon d'Alexandre Sévère. La colonie de Philippes, évangélisée par saint Paul, étant la première ville de l'Europe où se soit formée une communauté chrétienne, on ne doit pas s'étonner d'y rencontrer d'assez bonne heure le signe de la religion nouvelle. Pourtant il est plus que probable qu'il n'a été gravé ici qu'après le triomphe du christianisme, quelque pieux personnage ayant voulu sanctifier ces rochers couverts des images de l'antique idolâtrie. Cette figure de la croix, relativement ancienne, est de toute manière intéressante pour notre archéologie religieuse. On y remarque la forme évasée des quatre branches qui se rapproche du type grec; cependant la disposition générale est celle de la croix latine, la branche inférieure étant plus longue que les trois autres.

Pour terminer la description des rochers sculptés de Philippes, il reste à mentionner, sur un point où la rampe dont j'ai parlé aboutissait probablement à une porte dans le mur occidental non loin de l'aqueduc, deux longs encadrements qui renferment l'un trois, l'autre cinq petites figures de divinités, rangées comme sur une frise (1). Dans le premier de ces cadres, l'effacement des détails permet à peine de reconnaître un cavalier semblable à celui qui est décrit plus haut, une femme voilée tenant une patère, comme Junon, Cérès ou Proserpine, et un dieu nu, n'ayant sur son bras gauche qu'une sorte de chlamyde et portant de la main droite un attribut pendant, qui peut aussi bien être la bourse de Mercure que la grappe de raisin de Bacchus. Dans le second cadre, on reconnaît deux femmes voilées, dont l'une tient encore la patère ; une figure très-fruste, où M. Daumet a cru voir un groupe de deux personnages dont l'un serait un enfant dans une pose à demi renversée ; enfin deux guerriers, probablement deux Mars, appuyés sur la lance, portant le bouclier l'un à droite, l'autre à gauche : un dieu de la guerre figurait parmi les divinités de la Thrace.

Toutes ces représentations, sur lesquelles je me suis successivement arrêté, font des rochers de Philippes un véritable musée mythologique. Elles sont moins intéressantes encore par le caractère de rareté de quelques-unes d'entre elles, que par leur réunion, qui nous révèle en quelque sorte la vie religieuse d'une ville de la Thrace pendant plusieurs siècles. D'une part, nous voyons les anciens dieux du pays, se cachant sous le nom et comme sous le masque des divinités grecques et romaines, perpétuer leur influence à travers tous les changements de gouvernement et de population. Nous assistons, en même temps, à l'invasion des cultes de l'Orient, appelés par l'avide curiosité d'un peuple auquel ses antiques croyances ne suffisent plus, et précédant de leur bizarre cortége la pure et sainte doctrine qui, née sous le même ciel, mais au sein d'une autre race, s'avance à leur suite pour renouveler le monde ancien.

(1) Planche III, figures 4 et 5.

Digitized by Google

Monument de Dérékler.

Si, des rochers de la haute ville, nous passons à la ville basse, nous trouvons d'abord, des deux côtés de la route qui sépare ces quartiers, les traces d'un double mur de soutènement flanqué de contre-forts et construit de la même maçonnerie que la partie la plus moderne de l'enceinte. Plus bas les champs sont littéralement pavés de décombres, au milieu desquels les asphodèles jaunes dressent seules au printemps leurs panaches dorés. Çà et là des entassements de débris plus considérables marquent certainement la place de quelques grands édifices qui s'élevaient dans cette partie de la ville. Mais ces fragments, chaque jour brisés en morceaux plus petits par le marteau des paysans qui viennent faire du moellon pour leurs bâtisses, ne sont plus que d'informes cailloux de marbre et ne disent rien des monuments auxquels ils ont appartenu. En retournant par centaines ces débris de débris, à peine avons-nous pu reconnaître quelques restes d'un chapiteau corinthien, orné à ses angles de pégases ou de griffons aux ailes recourbées à la manière archaïque, mais d'une exécution qui trahit l'époque romaine.

Au milieu de ces champs de décombres, un seul monument d'architecture est resté en partie debout : les Turcs l'appellent *Dérékler*, c'est-à-dire *les Colonnes*. Il n'en reste plus en effet, avec un pan de muraille, que quatre piliers massifs, qui sont le débris le plus apparent et le plus pittoresque des ruines de Philippes. Ces hautes piles, dorées par le temps comme les marbres de l'Attique, produisent un très-bel effet de perspective en se détachant de loin sur les flancs plus sombres du Pangée. Mais, quand on les regarde de plus près, on voit de suite que la construction en est grossière et que cet édifice, malgré ses grandes proportions et sa riche ornementation, est en rapport avec les remparts en blocage qui entourent la partie la plus moderne de la ville.

Les ruines de Dérékler sont certainement celles que Pierre Belon désigne, au seizième siècle, sous le nom de *temple de Claude :* « La chose la plus antique qui a resté debout « en Philippi, sont quatre gros piliers d'énorme grosseur et hauteur, qui sont des « reliques du temple de Divus Claudius, où il y a encore infinies statues et grosses « colonnes de marbre entaillées à la dorique et ionique, de merveilleuse sculpture et « de grand artifice. » Il est vrai que les détails d'ornementation qui subsistent encore n'appartiennent en rien aux formes de l'architecture ionique ou dorique, et se rapprochent plutôt de l'ordre corinthien ; mais peut-être, sur ce point, l'excellent médecin du Mans, quoique fin observateur, n'est-il pas un guide bien sûr. D'ailleurs, lorsqu'il visita ces ruines, elles étaient beaucoup mieux conservées que de nos jours, et il suffisait

Digitized by Google

de quelques fûts ou de quelques chapiteaux couchés parmi les décombres et provenant d'une autre partie de l'édifice, pour justifier ses assertions. Les mots *Divus Claudius* confirment l'opinion déjà émise dans un chapitre précédent, que le nom de temple de Claude n'était qu'une pure supposition suggérée au voyageur par l'inscription de Kavala, où il avait trouvé la mention d'un *flamen Divi Claudi Philippis*. Les dénominations données à cette époque à un grand nombre de monuments de l'Italie montrent combien les artistes eux-mêmes étaient inhabiles, en l'absence de toute étude de l'architecture comparée, à discerner l'âge d'une construction antique. On ne peut demander à Belon plus de sagacité que n'en eût peut-être montré alors un homme du métier. Divers débris sculptés, employés comme matériaux dans la maçonnerie des piliers, sont déjà d'une mauvaise époque et de beaucoup postérieurs au règne de Claude, ce qui assigne de suite au monument construit avec ces fragments une date extrêmement basse. A plus forte raison n'est-ce pas un édifice macédonien, l'*hôtel des monnaies* d'Alexandre, comme le prétend une curieuse tradition locale, où l'on retrouve le souvenir des célèbres ateliers de monnayage qui faisaient autrefois la fortune de la ville de Philippes.

Le missionnaire qui visita Philippes en 1704, le P. Braconnier, à ce que l'on suppose, parle aussi du monument de Dérékler et fait connaître une inscription grecque de basse époque qui avait été trouvée près des ruines. Cette partie de sa relation fournit un terme de comparaison intéressant avec celle de Belon et avec la nôtre, et il n'est pas sans utilité de la reproduire intégralement :

« C'est dans cette plaine, trois lieues au nord de *Provista,* qu'on voit les ruines d'une « fort grande ville; elle était d'une figure presque ronde et il y avait bien une demi- « lieue d'une porte à l'autre. Les Turcs donnent à cette ville le nom de *petite Phi-* « *lippes*, tandis qu'ils nomment *Philippes* sans restriction Philippopolis de Thrace. On « tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle; et il paraît « encore un reste de château sur une colline, au septentrion de la ville. Mais je crois « ce château plus moderne; la structure en était mauvaise et bien différente de celle « d'une espèce de temple ou de palais dont on voit les beaux restes au milieu de l'en- « ceinte de cette ancienne ville. Ces restes consistent en quatre piliers d'une belle « pierre de taille, hauts de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquels règnent une corniche « et une architrave riche en ornements de bon goût. Environ huit à neuf pieds plus « bas, on voit un petit corridor (?); et quatre ou cinq pieds au-dessous une petite frise « d'environ huit pouces de haut règne sur des pilastres, qui ont été tous enlevés; il « n'est resté que les chapiteaux en plate-bande. Chaque pilier a deux de ces chapi- « teaux, au-dessus desquels on voit des naissances d'une voûte qui devait être de « briques ou de quelque pierre fort légère; d'où il paraît que cet édifice était à deux

Digitized by Google

« étages. Il renfermait encore d'autres piliers, puisque les quatre ont des pierres de « communication en largeur et en longueur; à moins qu'on n'aime mieux dire que « l'édifice n'a jamais été achevé, et que ces pierres sont des pierres d'attente. On voit « aussi, du côté de l'occident, un reste de vestibule et une porte de maçonnerie de « briques épaisse de quatre ou cinq pieds. On n'y voit aucune inscription, et ce qui y « paraît d'ornement ne consiste point dans des figures, mais dans des feuillages. Comme « on a creusé en ces endroits, on a déterré une espèce de tombe, d'un marbre blanc « fort tendre, avec une inscription grecque de neuf lignes; mais il n'y en a pas une « qui soit entière, et le caractère en est si mauvais et si mal conservé que je doute que « les plus habiles puissent la déchiffrer. » — Sans chercher à restituer cette inscription, déjà reproduite dans le Voyage de Le Bas (1), et qui est en effet fort mutilée, il est cependant facile d'y reconnaître des fragments de formules chrétiennes et des noms byzantins. Le mot Σμολεανοῦ, à la dernière ligne, rappelle une ville florissante à cette époque : *Smolæna,* qui était le siége d'un évêché suffragant de la métropole de Philippes, mentionné par Léon le Philosophe.

M. Daumet, en étudiant de près et en mesurant les épais massifs de Dérékler, est arrivé à cette conclusion, qu'ils formaient les quatre angles d'une sorte de cour rectangulaire, de 15,55^{m} sur 16,97^{m}. Ce qui porte à croire que l'espace intermédiaire était découvert, c'est que nulle part on ne retrouve les retombées de la grande voûte d'arête qui seule aurait pu le couvrir, bien que trois des piliers s'élèvent encore à une grande hauteur. Cette cour devait être le centre d'un ensemble de constructions, avec lesquelles elle communiquait directement de trois côtés.

Du côté du nord-ouest, qui représente le fond de la cour, l'intervalle entre les piliers est occupé par un grand mur formé alternativement d'assises de briques et de marbre blanc, tandis que les piliers mêmes sont tout en marbre. Au milieu du mur, s'ouvre une porte cintrée, qui donnait accès dans une galerie transversale, large de 7,47^{m}, dont la voûte a laissé quelques traces. De là, une deuxième porte communiquait avec d'autres divisions ruinées. Ces parties intérieures étaient bâties simplement en blocage et en briques, comme des constructions de pure utilité. Sur les deux autres côtés, qui se faisaient face, la cour découverte devait communiquer avec deux salles latérales, dont elle n'était séparée que par des constructions à jour, aujourd'hui détruites, mais dont les amorces existent encore sur les faces des piliers. Ces constructions formaient deux étages, que l'on reconnaît encore à un double rang d'entablements. L'étage inférieur était composé de colonnes, au nombre de quatre, comme le fait supposer l'intervalle à remplir; elles portaient des arcades sur leurs chapiteaux. Cette disposition, qui s'écarte

(1) Le Bas, *Voyage archéologique*, Inscr., n° 5440. — Sur le P. Braconnier, voyez plus haut, p. 70.

Digitized by Google

des principes de construction des anciens et qui touche déjà aux procédés de l'architecture byzantine, ne donne lieu à aucun doute. En effet, si les colonnes mêmes ont disparu, il reste plusieurs chapiteaux correspondants, engagés dans les massifs des pieds-droits et surmontés d'une corniche qui porte encore trace de la naissance des cintres. Nous avons de plus retrouvé aux environs de Philippes, dans le village turc de *Boriani*, le chapiteau de l'une de ces colonnes, qui répond de tout point à ceux des pieds-droits, tant par ses dimensions que par le menu détail de l'ornementation (1). Pour l'étage supérieur, il est impossible de décider s'il était décoré d'un second ordre de colonnes : car les pieds-droits qui forment l'embrasure de la grande baie s'élèvent en ligne droite sans porter d'autres chapiteaux. Ils masquent, il est vrai, les amorces d'un grand arceau, dont le rayon serait assez vaste pour couvrir d'un seul jet l'intervalle d'un pilier à l'autre; mais il est nécessaire de faire remarquer que ces commencements d'arcades sont construits par assises horizontales. Vers le sud-est, la cour paraît n'avoir pas été fermée. En examinant le seul pilier qui soit bien conservé de ce côté, on voit qu'il est nu, dans toute sa hauteur, sur deux de ses faces. Il ne présente, ni de front ni sur la face en retour du côté de l'ouverture, aucune amorce de voûte ni d'arcades. M. Daumet en conclut que la cour communiquait ici librement, dans sa largeur, avec un autre espace plus vaste, également découvert. De ce côté, les deux salles latérales s'ouvraient, comme vers la cour, par des arcades sur des colonnes; la première amorce des arcs se voit encore sur la face antérieure du même pilier, avec un chapiteau semblable à ceux dont j'ai parlé précédemment

Des fouilles étendues pourraient seules révéler dans son ensemble le plan de cet édifice, dont les dimensions paraissent avoir été considérables. Toutefois il reste assez de débris pour faire bien connaître le style de son architecture, qui offre un type de transition très-rare entre l'époque romaine et l'époque byzantine. Nous avons déjà signalé l'emploi des colonnes pour soutenir des arcades, comme une grave dérogation aux anciennes règles. L'ornementation porte dans ses détails le même caractère de passage entre une grande école d'art qui s'éteint et une autre qui surgit du sein même de la décadence. Les entablements appartiennent encore à un ordre corinthien abâtardi, qui cherche à racheter par un certain luxe la pauvreté relative de ses proportions. Des modillons aplatis, couronnés d'un rang d'oves et séparés par des feuilles d'acanthe, soutiennent directement, sans l'intermédiaire d'aucune face de larmier, la corniche, décorée de feuillages, avec fleurons faisant saillie sur le profil. Cette suppression du larmier, qu'on observe déjà à l'arc de Constantin, donne à l'entablement une forme très-écrasée. Aux retours d'angle de la corniche, on remarque, en sous-

(1) Pour les détails de cet édifice, voir la Planche V.

Digitized by Google

face, un emblème païen, la grenade entr'ouverte, qui n'est plus sans doute ici qu'un motif de décoration. Mais c'est surtout dans les chapiteaux que la modification du style devient évidente. Ceux des pieds-droits ont un profil tout à fait rectiligne; tandis que le chapiteau des colonnes se distingue par un galbe particulier, qui passe insensiblement de la forme carrée du tailloir à la forme circulaire du fût. On y voit bien figurer encore, comme motif principal, les feuilles d'acanthe; mais elles ne se détachent plus du marbre pour former cette gerbe végétale qui se recourbe si élégamment au sommet de la corbeille corinthienne. Sous le tailloir, enrichi de palmettes, se trouve seulement une couronne de laurier aux feuilles symétriques. Un autre rang de petites feuilles forme, au bas de l'échinus, une sorte de collier ou de fausse astragale. En outre, la corniche qui règne au-dessus du chapiteau des pieds-droits, et qui devait exister aussi au-dessus du chapiteau des colonnes, pour porter directement la retombée des arcades, est décorée d'un rinceau très-riche et très-compliqué.

De fait, aucun des ornements de ces chapiteaux n'est étranger à l'architecture gréco-romaine. Cependant, le contour extérieur des feuilles d'acanthe et des moindres palmettes étant détaché avec une certaine sécheresse et comme découpé à plat dans le marbre, tandis que les détails intérieurs des nervures sont à peine indiqués, il en résulte un effet d'opposition inattendu et très-original. Ces détails, plaqués et taillés comme à l'emporte-pièce, vont bientôt constituer un des signes distinctifs de l'architecture byzantine. Ainsi, dans les temps où une école d'art est arrivée à son déclin, tel procédé, qui n'est peut-être d'abord que le produit de la négligence ou de l'inhabileté, passe facilement à l'état de parti-pris, se trouve peu à peu érigé en méthode et devient parfois le point de départ d'un style nouveau. L'art des époques de transition, en oubliant certains principes, en désapprenant certaines méthodes, retourne à l'ingénuité des écoles primitives. C'est ainsi que l'ornementation byzantine se crée un caractère qui lui est propre, bien que nous la surprenions, dans la curieuse construction de Philippes, au moment où elle se forme en partie de la décomposition de l'ancien ordre corinthien.

Mais quelle était la destination de cet important édifice, construit à Philippes vers la limite des périodes romaine et byzantine? Le plan partiel des ruines qui surgissent encore au-dessus du sol a permis seulement à M. Daumet de juger que ce n'était ni une basilique ni une grande église chrétienne. C'est, à son avis, la partie centrale de quelque palais, peut-être d'un palais de thermes; mais on ne peut rien affirmer de plus. Une inscription qui se trouve au milieu de ces ruines, et que M. G. Perrot y a le premier déchiffrée (1), confirme l'opinion que c'était un édifice civil et comme

(1) *Revue archéologique*. Juillet 1860.

Digitized by Google

un lieu de réunion pour les habitants. Elle se lit sur le piédestal, encore debout, d'une statue, élevée par le peuple de Philippes à un personnage romain ; cette figure faisait probablement partie des « infinies statues » que Belon vit encore dans le prétendu temple de Claude :

43.

Enceinte de Philippes. Sur la base d'une statue.

ΒΑΙΒΙΟΝΟΥ
ΑΛΕΡΙΟΝΦΙΡΜΟΝ
ΤΟΝΚΡΑΤΙΣΤΟΝ
ΟΔΗΜΟΣΕΚΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ

Βαίβιον Οὐαλέριον
Φίρμον, τὸν κράτιστον,
ὁ δῆμος ἐκ τῶν ἰδίων.

« Bæbius Valérius Firmus, le perfectissime. Le peuple lui a élevé cette statue à ses frais. »

Le piédestal de Bæbius Valérius Firmus porte le seul acte public qui se soit encore rencontré parmi les monuments de la colonie de Philippes, si l'on compte pour rien quelques fragments presque indéchiffrables (1). Par une curieuse rencontre, cette inscription en l'honneur d'un Romain est écrite en grec. Elle appartient évidemment à l'époque où la langue grecque finit par reprendre le dessus sur le latin, même dans les villes romaines de ces provinces. N'avons-nous pas vu le rhéteur Himérius, sous le règne de Julien, féliciter publiquement les Philippiens de l'atticisme de leur langage? Cette marque d'une date assez basse s'accorde bien du reste avec le caractère d'architecture de l'édifice au milieu duquel est placée l'inscription de Bæbius. L'épithète qui accompagne le nom propre n'est pas une flatterie banale, mais un titre consacré par l'étiquette des derniers siècles de l'empire romain, correspondant probablement à celui de *perfectissmus vir*, et désignant un personnage de rang équestre. Une inscription de Mégare donne la même épithète à un fonctionnaire impérial qui s'intitule ἐπίτροπος τῶν Σεβαστῶν (2).

Près des ruines de Dérékler, on voit encore, sur le sol, plusieurs pièces de marbre antique, qui semblent avoir été employées comme matériaux dans la construction byzantine, et peuvent avoir été apportées d'un autre point de la plaine. Pour rester fidèle au système que je me suis imposé, de décrire les monuments à la place même où ils se trouvent, je parlerai de suite de deux inscriptions couchées parmi ces débris. L'une est un fragment, qui n'a conservé que quelques lettres grecques, de grande dimension,

(1) Nous avons, dans les listes du collége de Sylvain, un C. Valérius Firmus.
(2) Boeckh. C. I. 1078.

Digitized by Google

mais dont il est impossible de tirer aucun sens. L'autre, gravée sur une épaisse plaque de marbre blanc, est une inscription latine, dont les caractères assez soignés ne sont pas cependant de très-bonne époque :

44.

Enceinte de Philippes. Sur une épaisse plaque de marbre.

P H I L I P P. .
TAVRIONI . . .
ET · GAIO · DAD / ...
ET · PROCV . AE · TA..
SORORI · ET · PHILIPPI.....
GAIO · FILIO · SICLAIIA.....
=VERAT · GAIVS · MORIENSA....
VIVA · FACIENDVM · C.....

45.

Au même endroit. Fragment.

....A
...ΛIA
....A
..ↄΣ
..Ξ.TH
..MX

L'inscription latine étant composée en grande partie de noms propres, dont les terminaisons sont douteuses, la restitution en est très-conjecturale. Il s'agit d'un monument qu'une femme consacre de son vivant à plusieurs de ses proches, conformément aux dernières volontés de l'un d'eux nommé *Gaius*. Or son fils porte justement le nom de *Gaius*, précédé d'un autre nom qui paraît être un dérivé de *Philippus*. Ces deux noms paraissent lui venir séparément des deux personnages mentionnés en tête de l'inscription : l'un est *Gaius Dad*[*as*], qui serait son père, et l'autre *Philip*[*pus*] *Taurio*, que je supposerais être son grand-père maternel. En effet les lettres TA, qui viennent après le nom de *Procula*, sœur de la mère de Gaius, semblent être le commencement d'un surnom de femme dérivé de la même racine que *Taurio*. Remarquons en passant ce nom de *Taurio*, en grec Ταυρίων, porté dans l'histoire par un général macédonien; il paraît appartenir à ces régions de la Macédoine et de la Thrace, et il se rapporte certainement aux cultes thraces du Bacchus-Taureau et de la Diane Tauropole.

Inscriptions diverses.

Les inscriptions par lesquelles je termine ce chapitre ont été trouvées dans le voisinage immédiat de la ville antique en dehors de son enceinte. Ce sont d'abord

Digitized by Google

trois fragments d'inscriptions latines, parmi lesquels nous remarquons une preuve de plus du classement de la colonie de Philippes dans la tribu Voltinia :

46-48.

Raktcha, dans une maison.	Faubourg occidental de Philippes.	Vers Philibedjik,
RCORNEI	VOL·PRISCVS VLCISSIMAE	DECIMVS

Trois inscriptions grecques trouvées dans les mêmes parages appartiennent toutes à une époque très-basse, et deux d'entre elles sont même des inscriptions chrétiennes :

49.

Cimetière turc de Raktcha. Sur un pilier à quatre faces.

ΑΥΡΗΛΙΟΣ	Αὐρήλιος
ΣΕΒΗΡΟΣ	Σεβῆρος,
ΠΡΑΓΜΑΤΕΥ	πραγματευ-
ΤΗΣ ΕΠΟΙΗΣ	τὴς, ἐποίησ[α]
ΤΟΧΑΜΟΣΟΡ Β	τὸ χαμοσόρ[ιον]
ΤΟΥΤΟΕΜΑΥ	τοῦτο ἑμαυ[τῷ]
ΚΑΙΤΗΣΥΜΒ	καὶ τῇ συμβί[ῳ]
ΜΟΥΑΥΡ.ΚΛΑΥΔΙΑ	μου Αὐρ[ηλίᾳ] Κλαυδίᾳ
ΚΑΙΤΟΙΣΓΛΥ	καὶ τοῖς γλυ[κυτά-]
ΤΟΙΣΜΟΥΤΕΚΝ Σ	τοις μου τέκν[οι]ς·
ΙΔΕΤΙΣΤΟΛΜΗΣΙΕ Τ	ἰδέ τις τολμήσι ἕτε-
ΡΟΝΣΚΗΝΙΜΑΚΑΤΑΙ	ρον σκήνιμα (?) κατα-
ΘΕΣΘΑΙΔΩΣΙΤΩΙΕΡ	θέσθαι, δώσι τῷ ἱερ-
ΩΤΑΤΩΤΑΜΙΩΧΡΥΣΟΥ	ωτάτω ταμίῳ χρυσοῦ
ΛΙΤΡΑΝΜΙΑΝ	λίτραν μίαν.

« Moi Aurélius Sévérus, négociant, j'ai fait faire cette sépulture pour moi-même, pour ma compagne Aurélia Claudia et pour mes très-chers enfants. Si quelqu'un ose y placer un autre corps, il donnera au trésor très-sacré une livre d'or. »

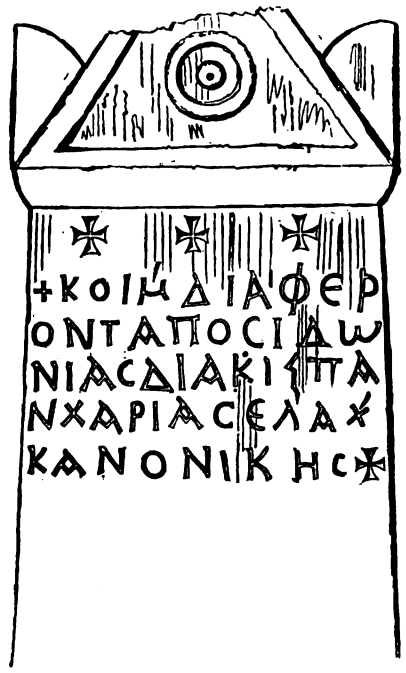
Un pilier quadrangulaire, grossièrement taillé, couronné de trois degrés formant pyramide, porte ces lignes. Le nom d'Aurélius Sévérus ne devint commun qu'après le règne d'Alexandre Sévère. L'expression ἱερώτατον ταμιεῖον, pour désigner le fisc impérial, dénote aussi une époque très-basse; il faut en rapprocher la formule latine *sacræ largitiones* et autres semblables, introduites alors dans la langue officielle. On

Digitized by Google

remarquera aussi que l'amende dont sont menacés les violateurs du tombeau n'est pas calculée, comme à l'ordinaire, en deniers ou en sesterces. La λίτρα est l'équivalent grec de la *libra* romaine, et représente vraisemblablement ici une livre pesant d'or. Le poids de l'*aureus* ou denier d'or ne cessa d'aller décroissant pendant la période impériale. Néron en frappait déjà 45 à la livre, au lieu de 40 que frappaient ses prédécesseurs; Constantin alla jusqu'à 72. C'était surtout aux époques où la monnaie subissait de pareilles variations qu'il était prudent d'indiquer un poids fixe de métal, plutôt qu'une valeur monétaire, sujette à baisser. Le mot χαμοσόριον composé, de χαμαί et de σόρος, *cercueil*, appartient tout à fait à la basse grécité; il est donné par l'édition française du *Thesaurus* comme employé seulement par Constantin Porphyrogénète. Le mot σκήνημα appartiendrait à la même classe de termes, d'une signification morale recherchée, employés dans le style funéraire de la décadence; mais peut-être faut-il lire plus simplement εἰς μνῆμα. J'ai conservé, dans la transcription du texte, les nombreuses fautes d'orthographe provenant de l'iotacisme.

50.

Faubourg oriental de Philippes. Sur une stèle à fronton.



Κοιμ(ητήριον) διαφέρ-
οντα Ποσιδω-
νίας διακ(ονίσσης) (καὶ) Πα-
νχαρίας ἐλαχ(ίστης)
κανονικῆς.

« Lieu de sommeil, appartenant à Posidonia, diaconesse, et à Pankharia, très-humble chanoinesse. »

Cette inscription est gravée sur une stèle, qui, malgré la grossièreté de ses moulures, rappelle encore la forme des stèles helléniques. Cependant les croix grecques, gravées en creux sur le marbre, annoncent de suite un monument chrétien. La langue de

Digitized by Google

l'inscription, par le sens donné aux mots διαφέρειν et κοιμητήριον (1), par l'emploi de l'accusatif singulier du masculin comme forme indéclinable du participe présent, se rapproche du grec moderne. La troisième ligne présente quelque difficulté de lecture à cause des abréviations. Cependant il est naturel de voir dans le groupe ΔΙΑΚ, dont la dernière lettre est surmontée d'un point, le commencement du mot διακονίσσης. Si l'on réunit les linéaments qui suivent, et qui semblent former deux lettres différentes, on y reconnaîtra un signe analogue à celui par lequel on abrége souvent, dans les manuscrits, la conjonction καί. D'après cette interprétation, il y aurait ici deux femmes ensevelies dans le même tombeau. L'une, Posidonia, était diaconesse, l'autre, Pankharia, chanoinesse. Le premier titre, employé dès le temps des apôtres, mais dont les inscriptions ne donnent que peu d'exemples, s'appliquait à des veuves spécialement attachées au service des églises; le second, mentionné seulement à partir du IVe siècle, désignait des femmes vivant dans le célibat et formant des espèces de communautés (2). Le nom de Ποσειδωνία est d'origine antique; celui de Πανγαρία (probablement pour Παγγάρεια) serait un substantif, régulièrement dérivé de l'adjectif παγγάρης, et employé comme nom propre.

51.

Faubourg occidental de Philippes. Sur un fragment de corniche.

ΑΝΔΡΕΑCΕΛΑΧSΑΝΑΓΝS·ΕΙC·ΑΟCΑΝΕ···

Ἀνδρέας ἐλάχ(ιστος) ἀναγν(ώστης) εἰς ἄθωαν ε....

Cette ligne, incomplète, se lit sur la bande supérieure d'un bout de corniche, assez grossièrement taillé. L'écriture, les abréviations, les formules, se rapprochent beaucoup de ce que nous avons vu dans l'inscription précédente. Un personnage nommé Andréas s'y intitule « très-humble lecteur. » Tout le monde sait que les *lecteurs* formaient, dans la primitive organisation de l'Église, l'un des trois ordres mineurs. Il est impossible de s'arrêter à aucune hypothèse pour compléter l'inscription, car le mot ἄθωαν peut également venir de ἄθωος, *innocent,* ou de l'adjectif de lieu Ἄθως, et se rapporter alors à quelque église déjà fondée sur le mont Athos.

Ces différentes inscriptions grecques des bas temps appartiennent à l'époque où la population, se renfermant dans l'enceinte en blocage, les lieux de sépulture, par une conséquence naturelle, se rapprochèrent des nouvelles murailles.

(1) M. Fr. Lenormant (*Revue archéologique*, mai 1865), signale, à Mégare, plusieurs inscriptions chrétiennes, où ce mot est écrit par Υ, au lieu de ΟΙ. Expliquez ainsi l'inscription grecque de la page 26.

(2) Saint Paul. *Epist. ad. Rom.* XVI. 1. — Saint Athanase, II, 369.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

RÉGION A L'OUEST DE PHILIPPES:

LE CHAMP DE BATAILLE.

En sortant de l'enceinte de Philippes par la porte de l'ouest, on entre immédiatement dans la grande plaine de Drama, qui est à elle seule toute une contrée : je ne me propose d'en étudier d'abord que la partie la plus voisine de la ville antique.

Cette région forme déjà un large triangle, compris entre la rive du marais et la chaîne escarpée du Panaghîr-dagh ; le troisième côté est dessiné au loin par la blanche traînée d'un torrent, qui débouche des montagnes, près du bourg de *Doxato*, et se dirige vers la région marécageuse, en passant par les villages de *Kalambak* et d'*Oudovichta*. Dans la même direction, plus près de Philippes, coule une petite rivière, au lit étroit et profond, celle même que nous avons vu jaillir des sources de Bounar-bachi, au pied des escarpements de Panaghîr. Vers le nord, des ondulations presque insensibles portent le village de *Boriani;* sur la limite du marécage, s'élèvent les deux buttes isolées, mais voisines, de *Madjyar-tépé* et de *Kutchuk-tépé :* le reste du terrain est occupé par des pâturages, qui déroulent à perte de vue leur tapis lisse et uniforme. On n'y remarque nulle part de ces espaces inégalement soulevés, encombrés de pierrailles, qui pourraient faire supposer qu'un faubourg s'étendît anciennement de ce côté. Si quelques vestiges s'y rencontrent, ce sont des restes isolés qui n'appartiennent à aucune agglomération régulière d'habitations et d'édifices. Un bout de chaussée romaine bien conservé, qui se détache de la route de Drama pour se diriger droit dans l'est, me paraît être un tronçon de la Voie Egnatienne. Sur cette chaussée même, se

Digitized by Google

voient les ruines d'un arc antique, connu des habitants sous le nom de *Kiémer*, qui paraît s'être toujours élevé isolément au milieu de la plaine.

Il importait de montrer que ces prairies n'ont pas sensiblement changé d'aspect depuis l'antiquité : car elles ont servi de théâtre à l'un des grands événements de l'histoire du monde. C'est là, sans aucun doute, qu'il nous faut chercher la trace des opérations mémorables qui ont livré l'empire à Octave et à Antonie, en brisant sans retour les forces militaires du parti républicain. J'ai déjà avancé, en jetant un premier coup d'œil sur le pays, que, le point disputé étant la position même de Philippes, l'action s'était engagée nécessairement en avant du passage dont cette place est la clef. En effet, Brutus et Cassius venaient d'Asie, où ils avaient rassemblé leurs armées; les premiers ils parurent en forces dans les plaines de la Thrace, et choisirent la ligne stratégique de Philippes pour s'y placer sur la défensive. De là il résulte qu'ils avaient dû s'établir à l'ouest du défilé et de la place de Philippes, pour en fermer l'accès à l'ennemi, qui arrivait de l'Italie par l'Épire et la Macédoine. Les auteurs anciens, en négligeant d'indiquer cette position générale, ont égaré les voyageurs qui ont cherché jusqu'ici à reconstruire le plan de la bataille (1). Cependant Appien laisse deviner, par un détail de son récit, le véritable emplacement de la lutte : c'est lorsque Cassius, chassé de ses retranchements par Antoine, se replie vers la colline de Philippes : Κάσσιος δὲ, ἐξ οὗ τῶν διατειχισμάτων ἐξέωστο καὶ οὐδὲ εἰσελθεῖν ἔτι εἶχεν ἐς τὸ στρατόπεδον, ἀνέδραμεν ἐς τὸν Φιλίππων λόφον (2). Les témoignages écrits s'accordent donc avec les principes élémentaires de la stratégie, pour démontrer que les terres basses qui s'étendent au nord-ouest des ruines, sont bien le lieu où se mesurèrent les armées romaines.

Opérations antérieures à la bataille.

Avant d'étudier la bataille sur le terrain même où elle s'est livrée, il convient de dire quelques mots de la marche hardie qui avait amené l'armée républicaine dans la plaine de Philippes. N'ayant pas exploré la partie orientale de la Thrace, je suivrai, pour cette étude préliminaire, l'excellente carte de M. Viquesnel (3).

(1) Félix Beaujour, dans son *Voyage militaire*, ne s'exprime qu'en termes vagues, et tire d'Appien toute sa topographie. Cousinéry (*Voyage en Macédoine*, I, p. 108) commet le premier l'erreur de placer le champ de bataille au sud-est de Philippes, entre cette ville et la mer, c'est-à-dire dans l'étroite plaine de Béréketlu, appuyant les camps républicains au versant septentrional de la chaîne de Kavala. Cette opinion est suivie, à quelques détails près, par M. G. Perrot (article cité) et par M. Desdevises-du-Dézert (*Géographie de la Macédoine*, p. 199).

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 113.

(3) Pour les détails, voir Appien, *Guerres civiles*, IV, 87, 88, 102-105.

Digitized by Google

A peine débarqués sur la côte d'Europe, Brutus et Cassius se dirigent immédiatement vers l'Italie. Ils s'avancent, non tout d'abord par la Voie Egnatienne, mais par l'ancienne route grecque du littoral, qui la rejoignait plus loin pour se confondre avec elle. Cependant il y avait déjà dans le pays un lieutenant des triumvirs, Norbanus, qui commandait un camp d'observation entre Philippes et Néapolis. En apprenant le débarquement de l'ennemi, il marcha à sa rencontre et lui ferma deux passages, qu'Appien désigne sous les noms de *Gorges des Corpiles* et *des Sapéens*. Le plus avancé de ces deux défilés, celui des Corpiles, était situé, non loin d'Ænos et du cap Serrheion, c'est-à-dire dans les montagnes appelées aujourd'hui *Frenk-Bounar* (1) .Norbanus y avait posté un de ses officiers; mais, effrayé par une fausse démonstration de la flotte sur ses propres positions, il le rappela à lui et s'établit si fortement dans le second passage, que Brutus et Cassius, plutôt que de l'y attaquer, préférèrent courir les chances d'un mouvement tournant à travers les montagnes de la Thrace.

Cousinéry a donné à tort l'exemple de confondre les Gorges Sapéennes avec le défilé d'Acontisma et le col même du Symbolon. Il n'a pas réfléchi que les républicains auraient pu tourner facilement et de beaucoup plus près ces passages par la vallée du Nestos, comme le fit, à une autre époque, l'empereur Cantacuzène (2). Strabon place positivement la peuplade des Sapéens à la hauteur du lac Bistonis (3). Or on a reconnu ce lac dans les grandes lagunes voisines d'Iénidjé, où les eaux de la mer forment encore, en se répandant jusqu'au pied des montagnes, le défilé de *Bouroun-Kalessi*. Il ne faut pas chercher dans d'autres parages le camp retranché de Norbanus. Conséquemment, les crêtes boisées et sans eau que suivit le corps détaché de l'armée républicaine sous la conduite de L. Bibulus et du roi thrace Rhascouporis, répondent aux chaînes qui s'élèvent entre Iénidjé et Goumourdjina. L'*Harpessos*, affluent de l'Hèbre, que l'on atteignit le quatrième jour, doit être l'*Arda*, qui passe à Ismilan, surtout une branche de ce cours d'eau nommée *Buiuk-déré*. Appien supprime ici une étape, celle qui mena ensuite les républicains aux bords du Nestos. Car c'est de ce fleuve qu'ils durent nécessairement partir pour déboucher dans l'angle nord-est de la plaine de Philippes, très-probablement par la large vallée qui sert d'ouverture au torrent de Doxato.

Par une heureuse et brillante manœuvre, Brutus et Cassius se retrouvaient sur la Voie Égnatienne, maîtres du grand chemin entre l'Europe et l'Asie, et en communication avec la mer. Le mouillage de Néapolis fut aussitôt choisi comme station navale, l'île de Thasos comme magasin et l'excellente position de Philippes comme point d'appui pour les opérations. Les deux chefs s'y établirent dans deux camps séparés, véritables

(1) Pour la position des Corpiles, voir Strabon, VII, fragm. 58.
(2) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, II, p. 66. Comparez ce que nous avons dit p. 14 et p. 20.
(3) Strabon, VII, fragm. 44.

Digitized by Google

places fortes, reliées entre elles par une ligne commune de retranchements. Mais ce fut assurément perdre le fruit d'une aussi belle entrée en campagne, que de se condamner dès ce moment à une guerre toute de défense. Ils ne firent rien pour empêcher, ni la jonction d'Antoine avec Norbanus, ni celle d'Octave avec Antoine. Une armée égale, supérieure même en nombre à la leur, se forma ainsi sous leurs yeux, et se réunit dans un seul camp au milieu de la plaine.

Voici le compte des forces qui se trouvaient en présence. Les républicains avaient dix-neuf légions, dont l'effectif n'était pas au grand complet, mais qui faisaient encore 80,000 soldats de troupes romaines (environ 4,200 hommes par légion). Si l'on ajoute à ce nombre celui des auxiliaires, on arrive à un ensemble de 110,000 hommes. Les deux corps d'armée se partageaient comme il suit. Le corps de Cassius comptait onze légions (1), 11,000 cavaliers barbares et une troupe d'infanterie galate que l'on ne peut évaluer à moins de 5,000 hommes, ce qui donne 62,000 hommes. Brutus commandait huit légions romaines, deux corps macédoniens organisés en légions, qui devaient bien monter à 8,000 soldats (2), et 6,000 cavaliers barbares, en tout 48,000 hommes. Nous sommes moins bien renseignés sur la composition de l'armée des Triumvirs, mais nous savons qu'elle dépassait encore le chiffre de l'ennemi. Elle comptait aussi dix-neuf légions, qui formaient à elles seules, les cadres étant mieux remplis, près de 100,000 soldats romains; on ne connaît pas le nombre des auxiliaires. C'étaient les plus grandes armées régulières que l'on eût encore vues réunies. De pareilles forces ne pouvaient rester face à face, sans qu'il en résultât un jour ou l'autre, malgré les temporisations des chefs républicains, la grande bataille qui devait décider de la liberté romaine.

Étude comparée du terrain et des textes.

Appien a laissé de ce grand fait militaire un beau récit plein de détails, et qui affecte même dans l'indication de la topographie une précision peu commune chez les historiens de l'antiquité. L'attention avec laquelle y sont marquées les directions et les distances, fait penser au premier abord qu'il suffira de prendre le compas pour reconstruire le plan de la bataille. L'auteur commence par nous montrer dans la plaine deux

(1) Appien dit : «Αὐτοῖς ἐγένοντο πάντες ὁπλιτῶν ἐννεακαίδεκα τέλη, Βρούτου μὲν ὀκτὼ, Κασσίου δὲ ἐννέα. » Il y a là une erreur évidente de calcul; il faut lire : Κασσίου δὲ ἕνδεκα. On peut suivre, du reste, la formation de l'armée de Cassius presque légion par légion; le résultat de cette recherche est qu'il en avait plutôt douze que neuf. Voyez *Guerres civiles*, III, 77, 78; IV, 63, 74, 88.

(2) Appien ne compte pas ces deux légions macédoniennes dans le dénombrement définitif de l'armée républicaine, mais il les mentionne antérieurement : *Guerres civiles*, IV, 75; cf. III, 79.

Digitized by Google

collines, distantes l'une de l'autre d'environ 8 stades (1,500m.). Sur la première, située au nord, il place le camp de Brutus; sur la seconde, au sud, celui de Cassius. Ces hauteurs sont elles-mêmes à 10 stades (1,800m.) de la colline de Bacchus et des mines d'Azyla, ce qui donne comme distance totale de l'acropole de Philippes 18 stades (3,300m.) : Φιλίππων μὲν οὖν ἐστὶν ἕτερος λόφος οὐ μακράν, ὃν Διονύσου λέγουσιν, ἐν ᾧ καὶ τὰ χρυσεῖα ἔστι τὰ Ἄσυλα καλούμενα· ἀπὸ δὲ τούτου δέκα σταδίους προελθόντι δύο εἰσὶν ἄλλοι λόφοι, Φιλίππων μὲν αὐτῶν ὅσον ὀκτωκαίδεκα σταδίους ἀφεστῶτες, ἀλλήλων δὲ ὅσον ὀκτώ, ἐν οἷς ἐστρατοπέδευσαν, Κάσσιος μὲν ἐπὶ τοῦ πρὸς μεσημβρίαν, Βροῦτος δὲ ἐπὶ τοῦ βορείου (1). Pour la position du camp commun d'Octave et d'Antoine, l'indication ne semble pas moins précise que pour les deux camps républicains : il était situé en rase campagne, à la même distance de 8 stades (1,500m.) des retranchements ennemis : Ἐστρατοπέδευεν ἐν τῷ πεδίῳ, σταδίους ὀκτὼ μόνους ἀποσχὼν ἀπὸ τῶν πολεμίων (2).

Les distances qu'Appien enregistre si minutieusement sont prises d'une source latine, de Tite-Live ou de quelque officier présent à la bataille, qui aura laissé comme Messala ou Volumnius des mémoires historiques (3). Je n'en veux pour preuve que cette mesure de 8 stades employée à trois reprises différentes, et qui est l'équivalent exact du mille romain (4). Évidemment, pour l'écrivain latin lui-même, ce n'était qu'un nombre rond, indiquant une faible distance, difficilement appréciable à l'œil au milieu d'une perspective aussi vaste que celle du champ de bataille. Toutes ces mesures sont donc groupées avec une symétrie exagérée, dans le but de présenter aux lecteurs une figure presque géométrique, que leur esprit puisse facilement concevoir. La plus simple inspection du terrain suffit pour démentir ce faux-semblant d'exactitude (5). Les yeux cherchent en vain dans la plaine deux collines placées en regard, à une distance d'environ 1 kilomètre 1/2; ils ne rencontrent vers le nord que la chaîne du Panaghîr-dagh, se rattachant directement à l'acropole de Philippes, et vers le sud que les buttes de Madjyar-tépé et de Kutchuk-tépé, qui, se touchant presque, ne peuvent répondre à la description précédente.

Le seul moyen de tirer parti des nombreux renseignements qu'Appien a conservés, c'est d'oublier un instant ses mesures et ses constructions stratégiques, pour s'attacher

(1) Appien, *Guerres civiles,* IV, 106.

(2) Id., *ib.*, 107.

(3) Ce livre de Tite-Live est perdu; pour Messala et Volumnius, voyez Plutarque, *Brutus*, 42, 43, 52.

(4) Τὸ μίλιον ὀκταστάδιον. Strabon, VII, 322.

(5) Pour tout ce qui suit, il est indispensable d'avoir sous les yeux notre plan des environs de Philippes, levé par M. Laloy, garde du Génie. Ce travail, exécuté à la boussole, sur une base mesurée rigoureusement, et dessiné d'après le système des courbes de niveau, qui permet d'apprécier exactement toutes les pentes et toutes les hauteurs, est une véritable carte stratégique du champ de bataille.

Digitized by Google

de préférence au détail de ses descriptions. En suivant cette méthode, je suis arrivé promptement à reconnaître avec une certitude absolue l'une des positions capitales de la bataille, celle du camp de Cassius, et j'ai pu ensuite m'en servir comme de point de départ pour retrouver toutes les autres.

Il résulte du récit même d'Appien que les deux camps républicains, postés l'un et l'autre sur des hauteurs, se trouvaient cependant dans une situation bien différente. Le camp de Brutus, au nord, s'appuyait à des escarpements montagneux, à toute une région de défilés impraticables et sauvages, tandis que celui de Cassius au sud touchait presque au marais et à cette zone de terrains submergés, qui s'étend encore aujourd'hui vers la vallée du Strymon : Ὡς μηδὲν ἔτι ἀτείχιστον εἶναι, πλὴν κατὰ πλευρὰς Βρούτῳ μὲν τὰ ἀπόκρημνα, Κασσίῳ δὲ τὸ ἕλος (1), et, dans un autre passage : Τὰ γὰρ ἑκατέρωθεν αὐτῶν, τῇ μὲν ἦν ἕλη καὶ λίμναι μεχρὶ τοῦ Στρυμόνος, τῇ δὲ τὰ στενὰ καὶ ἀτριβῆ καὶ ἀνόδευτα (2). La position de Cassius est surtout marquée avec des détails qui en facilitent singulièrement la détermination. L'espace qui la séparait du marais était assez étroit pour qu'on l'eût d'abord négligé; mais Cassius le fit bientôt fermer par un retranchement : Διετείχισεν ὃ ἔτι μόνον αὐτοῖς ἔλειπεν ἐς τὸ ἕλος ἀπὸ τοῦ στρατοπέδου, διὰ στενότητα ὑπερφθέν (3). Ce qu'il faut noter surtout, c'est qu'une seconde colline s'élevait tout près de celle où le camp était situé; bien qu'elle fût assez voisine des retranchements pour être défendue par les traits des archers, Cassius, à tout événement, y avait fait construire un castellum : Λόφος δὲ ἦν ἀγχοτάτω τοῦ Κασσίου στρατοπέδου, δυσχέρης μὲν ὑπ' ἐχθρῶν καταληφθῆναι, διὰ τὴν ἐγγύτητα ἑστοξεύεσθαι δυναμένων· ὁ δὲ Κάσσιος αὐτὸν ὅμως ἐφρούρει, μὴ καὶ παρὰ δόξαν ἐπιτολμήσειέ τις (4).

Si les faibles élévations de Majyar-tépé et de Kutchuk-tépé, séparées seulement l'une de l'autre par un intervalle de 200^{m}, ne peuvent représenter le double campement des généraux républicains, en revanche elles répondent exactement aux deux collines enfermées dans les seuls retranchements de Cassius. Comme il n'existe pas, dans tous les environs de Philippes d'autres hauteurs placées ainsi en vedette sur le bord du marais, il n'y a même pas d'hésitation possible à cet égard.

Kutchuk-tépé veut dire en turc la *Petite-Colline.* C'est le moins important des deux monticules et le plus voisin du marécage; sa base est même aujourd'hui presque baignée par les eaux. Sa hauteur au-dessus de la plaine n'est que de 23^{m}, sa longueur de 400^{m} environ, sur 200^{m} tout au plus de largeur. Des pentes roides et

(1) Appien ajoute même : καὶ τὴν θάλασσαν ἐπὶ τῷ ἕλει, supposant que les marais de Philippes étaient des lagunes qui s'étendaient jusqu'à la mer, et ne tenant pas compte des montagnes de Kavala, erreur de topographie qui a été justement relevée par Cousinéry.

(2) Appien, *Guerres civiles,* IV, 107, 106.

(3) Id., *ib.*, 107.

(4) Id., *ib.*, 121.

Digitized by Google

courtes, un sommet étranglé, surmonté d'une petite crête de roches de marbre, en font une position peu commode pour un campement régulier. Mais ce sommet commande avantageusement le passage entre l'autre colline et le marais, et il se prêtait à merveille à l'établissement du poste fortifié de Cassius.

Madjyar-tépé est au contraire une large butte ronde, aplatie au sommet. Ses pentes, à peine bosselées par quelques blocs d'une sorte de granit friable, s'étalent dans un cercle de 500 mètres de diamètre. De la plate-forme supérieure, élevée de 32^{m} au-dessus du niveau des prairies, les regards s'étendent au loin dans la plaine. Le nom paraît être de date récente; il rappelle sans doute quelqu'un de ces *Hongrois* qui viennent faire le métier d'intendants dans les propriétés des riches beys turcs. En effet, la colline est couronnée par les murs de clôture d'une ferme abandonnée, et domine à l'est les quatre ou cinq maisons qui composent le hameau de *Madjyar-tchiflik*. Ces constructions rustiques montrent que le même renflement de terrain a pu aussi bien être occupé jadis par des tentes et par les ouvrages d'un camp. Sans doute, un espace aussi restreint ne suffisait pas pour contenir un corps d'armée d'une soixantaine de mille hommes. Mais, en arrière et sur les côtés, les prairies, un peu relevées et saines de toute eau marécageuse, offrent un magnifique emplacement pour tracer un de ces grands rectangles derrière lesquels les armées romaines aimaient à s'abriter. Le camp, placé ainsi en partie dans la plaine, ne s'en appuyait pas moins sur la colline de Madjyar-Tépé, qui lui servait à la fois de citadelle et de poste d'observation.

Je n'ai rencontré sur les deux monticules aucune trace qui puisse se rapporter à des retranchements romains. Mais, en descendant les pentes septentrionales de Madjyar-tépé, au-delà d'une étroite ravine qui marque le bord de la plaine, j'eus la vive satisfaction de découvrir une ancienne levée de terre, encore très-bien conservée, qui de ce point s'étend à travers les prairies jusqu'à une distance de 900^{m} vers le nord, dans la direction où Appien nous invite à chercher le camp de Brutus. Le relief de cet ouvrage, dont les deux faces sont également inclinées, est constamment de 1^{m}; l'épaisseur est de 2^{m} au sommet et de 4 ou 5^{m} à la base. Ces proportions diffèrent à peine des mesures normales adoptées par les Romains, qui, par l'effet du temps et des pluies, ont dû nécessairement se modifier quelque peu (1). La même raison explique qu'il ne reste aucune trace visible d'un fossé.

La levée commence à se monter à 125^{m} du pied de la colline. Le détail auquel on

(1) Les mesures données par Hyginus Gromaticus équivalent à 1^{m},77 pour la hauteur de l'*agger*, 2^{m},36 pour la plate-forme, et 4^{m},14 pour la base du talus, d'après les calculs de M. le capitaine Masquelez, dans un récent ouvrage qui reprend, avec une critique excellente et une compétence spéciale, ces difficiles questions du campement chez les Romains. (*Étude sur la castramétation chez les Romains et sur leurs institutions militaires*, par M. Masquelez. Paris, J. Dumaine, 1864.)

Digitized by Google

reconnaît surtout un ouvrage militaire est un angle rentrant très-prononcé, qui 80^{m} plus loin brise le front rectiligne du rempart de terre, sur une longueur de 250^{m}. Les deux faces de ce rentrant sont inégales : l'une a 100^{m} seulement, et l'autre près de 200^{m}. Au fond de l'angle et aux deux coudes qui marquent son plus grand écartement, se trouvent trois ouvertures, larges de 2^{m}, semblables à des portes; on en voit une quatrième de même largeur 100^{m} plus loin, en un point où le retranchement change encore légèrement de direction. Ces lignes rentrantes, avec des portes, se rencontrent fréquemment dans les murailles des villes antiques : elles ne seraient point explicables dans une digue ou dans un simple ouvrage de clôture. Enfin la levée vient se terminer par un brusque crochet en retour d'angle à quelques pas de l'arc de Kiémer, sur le bord de la vieille route pavée que j'ai reconnue pour un tronçon de la Voie Égnatienne. Au-delà de la route les traces disparaissent; mais on comprend qu'elles aient pu s'effacer au milieu des terres labourées, qui à partir de ce point commencent à remplacer les pâtis.

Les paysans turcs affirment que cette muraille de gazon, qui de temps immémorial divise inutilement leurs prairies, est « un ancien ouvrage de guerre. » Suivant eux, le travail fut exécuté en une seule nuit, dans un fameux siége du château de Philippes par Alexandre, événement unique et merveilleux autour duquel ils groupent leurs plus vieilles légendes locales. Le héros macédonien, qu'ils confondent volontiers avec Scanderbeg le défenseur de l'Albanie, pénétra, disent-ils, dans la plaine par le chemin détourné de Doxato, la nuit, chaque soldat portant sur son casque une torche allumée. On me montra jusqu'aux canons de marbre qui furent, dans ce siége mémorable, braqués contre la ville : ce sont trois longs fûts de colonnes antiques, couchés parallèlement dans un cimetière turc près de Boriani. Ces naïfs conteurs ne voient aussi dans l'arc de Kiémer qu'un monument construit tout exprès par le conquérant pour mesurer son immense armée : de même, le tombeau romain de Dikili-tash était pour eux tout à l'heure le râtelier de la jument *Bucéphala*, les ruines byzantines de Dérékler, l'*hôtel des monnaies* du roi macédonien. De pareilles fables, encore répandues dans les campagnes de la Macédoine, expliquent la formation de ces histoires fantastiques du vainqueur de l'Asie, qui, après avoir charmé l'Orient et la Grèce elle-même, ont passé jusque dans les cycles chevaleresques du moyen âge.

Voilà ce que racontent les laboureurs de Raktcha au voyageur qui leur parle de la bataille de Philippes. Les noms d'Antoine et d'Auguste, pas plus que ceux de Brutus et de Cassius, ne réveillent aucun écho dans leur mémoire. Malgré la poétique prophétie de Virgile, je ne leur ai pas entendu dire qu'ils eussent jamais trouvé sous le soc de leur charrue aucun débris d'armes romaines, et je n'ai pu malheureusement retrouver entre leurs mains aucun fer de ce *pilum* qui est aujourd'hui

Digitized by Google

un sujet de discussion entre nos antiquaires (1). A qui les interroge sur le passé ils ne savent montrer que la levée d'Alexandre, et nous avons vu comment ils en faisaient l'histoire. Toutefois, s'il y a dans leurs grossiers récits quelques lointaines et vagues réminiscences de la grande bataille qui jadis a ensanglanté leurs campagnes, il ne faudrait pas s'étonner de les retrouver sous le patronage d'un nom qui seul pour eux est resté légendaire, et résume dans leur esprit toute l'histoire grecque et romaine.

A côté de ces traditions obscures, il est un fait irrécusable : c'est que le prétendu retranchement d'Alexandre suit exactement la direction que devait avoir le front des lignes républicaines. On ne les tracerait point autrement, si l'on avait à les figurer idéalement sur la carte. Remarquons en effet que ce n'est pas l'existence de cet ancien ouvrage qui m'a conduit dans les prairies de Madjyar-tépé, mais que je l'y ai trouvé en quelque sorte sur mon chemin. Nous avons donc ici, selon toute probabilité, un tronçon important de la fortification continue que les généraux républicains avaient fait élever pour relier leurs positions et de leurs deux camps n'en faire qu'un. On comprend qu'ils aient brisé, en quelques endroits, le front d'un rempart aussi étendu, pour en rendre la défense plus facile. Appien atteste qu'ils y avaient ouvert des portes, et que l'espace qui séparait les deux campements, ainsi fortifié, devenait lui-même comme la porte et le grand passage entre l'Europe et l'Asie : Τὸ δὲ μέσον τῶν λόφων, τὰ ὀκτὼ στάδια, διόδος ἦν ἐς τὴν Ἀσίαν τε καὶ Εὐρώπην καθάπερ πύλαι, καὶ αὐτὰ διετείχισαν ἀπὸ χάρακος ἐς χάρακα, καὶ πύλας ἐν μέσῳ κατέλιπον, ὡς ἓν εἶναι τὰ δύο στρατόπεδα (2). Rien de plus vrai que cette description, qui donne une magnifique idée de la position stratégique choisie par les républicains, si l'on reconnaît avec nous la Voie Égnatienne dans la route pavée qui vient encore aujourd'hui croiser à angle droit la ligne du retranchement. Le retour d'angle de la levée de terre à la rencontre de la chaussée antique n'est peut-être même autre chose que la trace d'une porte un peu plus large que les autres, destinée à laisser passer cette voie importante. Placés

(1) Il est tout à fait de notre sujet de rappeler ici les beaux vers du premier livre des *Géorgiques :*

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi ;
Nec fuit indignum superis, bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Et gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106. Comparez 107 : Τὰ δὲ ἐν μέσῳ πάντα διείληπτο τάφρῳ καὶ χάραξι καὶ τείχει καὶ πύλαις.

Digitized by Google

ainsi, les deux camps se trouvaient réellement à cheval sur le grand chemin qui mettait Rome en communication avec l'Orient.

On objectera peut-être qu'Appien, en parlant des ouvrages de Brutus et de Cassius, se sert toujours des mots τεῖχος, διατείχισμα, οἰκοδόμημα, qui semblent désigner autre chose que des terrassements. Mais, en supposant même que la pierre eût été employée, comme il arrivait quelquefois, pour affermir les retranchements des deux camps, cela ne prouverait pas que le même système eût été suivi pour les fortifications beaucoup moins importantes de la plaine. Du reste, les termes grecs qui sont en cause n'entraînent pas nécessairement l'idée d'une construction en maçonnerie. La formule en quelque sorte consacrée, τάφρῳ καὶ χάρακι καὶ τείχει, n'exprime en réalité que les trois parties normales du retranchement romain, la *fossa*, le *vallum* et l'*agger;* et le τεῖχος peut très-bien n'être qu'un mur de gazon (1).

Un autre détail achève de prouver la concordance de notre découverte avec le texte d'Appien : c'est la mention que fait cet auteur d'une rivière nommée *Gangas* ou *Gangitès*, qui coulait le long des retranchements, sur le front de bandière de Brutus et de Cassius : Ἦν δὲ καὶ παρ' αὐτὸ ποταμὸς, ὃν Γάγγαν τινὲς, οἱ δὲ Γαγγίτην λέγουσι (2). Cette rivière, qui fournissait aux soldats républicains une eau abondante, était si bien sous leur main que leurs adversaires ne pouvaient sur aucun point s'y abreuver, tandis que Brutus, selon le témoignage de Dion, la détourna facilement pour inonder une partie du camp ennemi (3). Or telle est justement la direction du gros ruisseau qui sort des sources de Bounar-bachi. Creusant comme un fossé naturel en travers de la plaine, il passe à quelques pas en avant de l'arc de Kiémer, continue de couler presque parallèlement à la levée et se jette dans le marais à moins de 300^{m} de Madjyar-tépé et de Kutkcuk-tépé, c'est-à-dire en rasant le front même des positions de Cassius. Quant au nom de Gangas ou de Gangitès, on se souviendra qu'Hérodote appelle déjà *Angitès* la rivière qui réunit toutes les eaux de la plaine de Philippes pour les porter au Strymon (4). La beauté et l'importance des sources de Bounar-bachi, leur voisinage de la ville de Philippes, les auront probablement fait regarder par les anciens comme la principale tête de cet important cours d'eau. Vers le temps de la bataille, l'usage local, peut-être même une ambitieuse comparaison avec le fleuve aurifère de l'Inde, avait fait prévaloir les formes que cite Appien.

Jusqu'ici, la position du camp de Brutus restait pour nous un problème. Le cours du

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 107. Comparez ch. III : τόν τε χάρακα ἀνασπῶν καὶ τὴν τάφρον ἐγχωννὺς καὶ τὸ οἰκοδόμημα ὑπορύσσων.

(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 106, 107.

(3) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 47.

(4) Hérodote, VII, 113.

Digitized by Google

Gangitès nous montre maintenant dans quelle direction il faut diriger nos recherches. Le second camp, étant, comme le premier, couvert par cette petite rivière, devait être situé vers sa source qui est voisine, et vers les pentes brusques du Panaghîr-dagh, qui lui donnent naissance. La muraille rocheuse qui borde cette partie de la plaine nous offre seule d'ailleurs les escarpements, κρημνοὶ, ἀπόκρημνα, qui flanquaient la position de Brutus. Il est vrai qu'il ne faut pas songer à placer un camp sur des crêtes ardues, se dressant à plusieurs centaines de pieds, sans autre communication avec le champ de bataille que de pénibles et rares sentiers. D'un autre côté on n'aperçoit au pied de ces montagnes aucune colline basse et détachée, comme Madjyar-tépé, qui justifie au premier coup-d'œil les mots λόφος, κολωνὸς, employés indifféremment, dans la description d'Appien pour désigner les campements des deux collègues. Appien, par sa faute ou par celle des auteurs qu'il a consultés, a sacrifié encore ici la vérité topographique à la symétrie des expressions. Mais le terrain rend un témoignage qui nous permet de redresser celui des textes. A défaut d'une ou de plusieurs buttes isolées, il nous montre une ceinture de pentes douces, qui forment au pied des escarpements, depuis les sources de Bounar-bachi jusqu'aux ruines de Philippes, un rebord continu et comme un large gradin, terminé vers la plaine par un talus d'une trentaine de mètres. Cette longue terrasse naturelle, adossée directement à une barrière de rochers et de montagnes, explique beaucoup mieux que tout autre accident de terrain la position particulière du camp de Brutus et les conditions stratégiques qui en faisaient la force.

Le voisinage des sources du Gangitès, certainement occupées par Brutus, attira tout d'abord mon attention vers celles de ces pentes qui portent le village de *Bounar-bachi.* En effet, le plan des généraux républicains étant de border la rivière d'assez près pour en accaparer les eaux, ils avaient dû songer avant tout à mettre sous leur main les bassins qui l'alimentent. Mais ce point est éloigné de Madjyar-tépé de 5 kilomètres, qui font 27 stades : nous voilà bien loin des 8 stades d'Appien, distance que des raisons stratégiques, faciles à comprendre, nous obligent à forcer le moins possible. Du reste, pour la garde des sources, il avait suffi d'établir vers Bounar-bachi un de ces *castella* dont les généraux se servaient volontiers pour flanquer leurs positions et prolonger leurs lignes de retranchements.

Je revins donc sur mes pas, et, redescendant de 2 kilomètres vers le sud, sans quitter le pied des hauteurs, je m'arrêtai à l'endroit où le Gangitès commence à s'en écarter pour se diriger, à travers la plaine, vers Kiémer et Madjyar-tépé. Les pentes sont là plus vastes et plus adoucies que partout ailleurs. Entre la région escarpée de la montagne et les derniers talus que baigne la rivière, il y a 1000^{m} de distance, occupés par des terrains qui s'abaissent graduellement et s'étalent en large croupes à peine séparées par de légères ondulations. Des maisons ruinées et d'anciens enclos annoncent un sol na-

Digitized by Google

guère habité, propre à la culture, et par suite tout à fait convenable pour y asseoir un camp. L'armée de Brutus, en supposant même qu'elle dépassât le chiffre de 45 à 50,000 hommes que nous lui avons assigné, trouvait sur cette magnifique bordure toute la profondeur nécessaire pour planter ses tentes et dessiner les lignes de ses retranchements. On trouve même, le long du sentier qui vient de Bounar-bachi, un petit tumulus et des traces d'un très-ancien fossé ; mais ces vestiges sont trop peu importants pour que je veuille ajouter aucune conjecture aux preuves que fournit la seule configuration du terrain. Militairement, la position offrait de notables avantages. Le camp de Brutus, couvert comme celui de Cassius par les eaux du Gangitès, incliné vers le champ de bataille de manière à en découvrir au loin la perspective, commandait toute la rangée de hauteurs qui borde la plaine. Il fermait en même temps la route qui mène au Col de Raktcha, le moins malaisé des passages de la montagne et le chemin le plus court pour tourner l'acropole de Philippes. Sans doute on avait sur la tête les cimes du Panaghîr-dagh ; mais elles sont si abruptes qu'elles devenaient une défense au lieu d'être un danger, et que le plus faible poste dans la vieille redoute grecque de Panaghîr suffisait pour ôter à l'ennemi toute idée de les surprendre.

Tel est le véritable aspect des pentes qu'Appien a improprement appelées la *colline* de Brutus. Elles sont éloignées de la colline de Cassius, non de 8 stades, comme le veut le même historien, mais de 2,700 mètres, qui font le double. Toutefois il est juste d'observer que, les deux camps s'étendant quelque peu dans la plaine et se trouvant plus rapprochés que les hauteurs mêmes auxquelles ils s'appuyaient, le retranchement intermédiaire devait se rapprocher davantage de la mesure approximative de 8 stades ou de 1 mille romain.

Contrôlons de même les autres mesures données par Appien. Par rapport à la Colline de Bacchus et à l'acropole de Philippes, le camp de Brutus se trouvait donc bien sur le prolongement de ces deux positions, à 1800^{m} (10 stades) de la première, que nous avons reconnue dans le sommet de Kakaladjik, mais à 2700^{m} seulement (14 stades au lieu de 18) de la seconde. On voit que, pour les campements de Brutus en particulier, les distances de l'historien grec se justifient dans leur ensemble. Son erreur capitale sera en somme d'avoir cherché, par une symétrie mal entendue, à faire rentrer dans les mêmes mesures et dans les mêmes directions le camp de Cassius, situé plus près de Philippes et tout à fait en dehors de la ligne de la Colline de Bacchus.

Les mouvements de terrain ne peuvent nous guider dans la recherche du camp unique où Antoine et Octave avaient réuni leurs légions, τὸ στρατόπεδον... ὃ κοινὸν ἦν Ἀντωνίῳ καὶ Καίσαρι (1). Les républicains occupant jusqu'aux moindres mamelons de

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 110; cf. 107, et Dion Cassius, XLVII, 37.

Digitized by Google

la plaine (χολωνοῦ μὲν οὐδενὸς ὄντος ἑτέρου), n'avaient laissé à leurs adversaires que des terres basses, exposées aux inondations et cependant assez éloignées de la rivière pour que l'on ne trouvât en creusant des puits qu'une eau douceâtre et viciée par le voisinage des marais. En l'absence de toute trace positive, je me contenterai de signaler d'une manière générale, au-delà du Gangitès, la position de la ferme turque de *Bochónos* et les vastes prairies qui l'entourent, comme le terrain choisi audacieusement par Antoine, à une très-faible distance de l'ennemi. Nous n'attacherons pas plus d'importance que précédemment, à la distance de 8 stades ou de 1 mille, qu'Appien répète ici pour la troisième fois. Mais cette partie de la plaine, à peine un peu plus relevée que les autres et voisine du marais, représente bien la région humide et malsaine qui fut le principal théâtre des opérations d'Antoine et qu'il avait couverte de ses retranchements et de ses nombreux *castella*.

La double bataille de Philippes.

Le lecteur qui aura eu la patience de nous suivre sur la carte et d'entrer avec nous dans ces arides discussions de topographie, en sera récompensé, je l'espère, en voyant maintenant s'enchaîner devant lui avec une sorte de logique et s'expliquer d'elles-mêmes les opérations de la double bataille de Philippes.

Les chefs de l'armée républicaine, retranchés derrière la ligne du Gangitès, s'appuient à droite et à gauche sur deux autres lignes naturelles, remarquablement fortes, les montagnes et le marais, qui se rejoignent en arrière de leurs positions pour aboutir à un défilé commandé par une place fermée. C'était un véritable triangle stratégique, excellent pour garder la défensive, selon le plan qu'avaient adopté Brutus et Cassius. Maîtres de la mer et sûrs de leurs approvisionnements, ils comptaient user leurs adversaires sans combattre. Cependant l'exemple de Pompée, dans la précédente guerre civile, aurait dû leur montrer que ce parti de l'immobilité armée est aussi commode à prendre au début qu'il est difficile à tenir jusqu'au bout. Or, dans le cas d'une bataille rangée, le dédoublement de leurs forces et l'écartement de leurs positions constituaient un grave désavantage et devaient compromettre infailliblement l'unité de leurs mouvements.

Maintenant, si nous comparons l'une à l'autre les positions de Brutus et de Cassius, nous remarquerons entre elles une grave inégalité. Celle de Cassius, la moins forte des deux, est, par un fâcheux contraste, la plus importante de beaucoup comme point stratégique. En effet, elle se trouve seule en plein champ de bataille, commandant di-

Digitized by Google

rectement l'accès du défilé de Philippes par les routes de la plaine. C'est ce que vit très-bien Antoine, dès son arrivée sur le terrain. Devinant que là était la clef de la situation, il n'hésita pas à venir placer son camp sur la limite des marécages et à y réunir toutes ses troupes à celle d'Octave (1). Pendant que son jeune collègue, moins au fait que lui de la guerre, surveille Brutus, lui-même il concentre tous ses efforts sur le camp de Madjyar-tépé. En perçant le centre des lignes ennemies, il se fût exposé à être pris entre deux armées, sans autre route devant lui qu'un passage fermé par une forteresse. Mieux valait attaquer le triangle par son angle le plus faible. Il profitait ainsi de la distance que les généraux ennemis avaient mise imprudemment entre leurs deux camps, certain de n'attirer sur lui que les légions de Cassius.

D'abord ce fut une guerre d'ouvrages et de terrassements. Une chaussée fut construite par Antoine à travers le marais, avec des ponts et des estacades, afin de déborder les collines de Cassius et de s'emparer derrière lui des routes de la mer. Pour expliquer qu'un travail aussi considérable, continué pendant dix jours, ait pu échapper aux républicains, il ne suffit pas de dire, comme Appien, qu'une forêt de roseaux masquait les ouvriers (1) : il fallait, en outre, que la route d'Antoine fût tracée assez loin du camp ennemi et suivît une ligne très-divergente. Le plus simple était de la diriger vers la rive méridionale, du côté de Pravista, où l'on avait chance d'occuper les routes du Pangée et du Symbolon. C'est là vraisemblablement que les cohortes d'Antoine surprirent quelques postes détachés ; mais elles ne firent rien de plus. Cassius, averti du danger, éleva à son tour dans toute la largeur du marais un retranchement qui coupait la route de l'ennemi. Il serait curieux que les eaux, qui, dans d'autres contrées, conservent jusqu'aux pilotis des habitations lacustres, eussent gardé quelques vestiges de ces antiques ouvrages. J'interrogeai les passeurs qui vivent au bord de ces marécages et qui les traversent chaque jour dans de grands bacs : ils me parlèrent d'empierrements qu'ils y voient encore apparaître aux jours de sécheresse. Ces restes, quand bien même ils seraient la trace de quelque route plus moderne, montrent au moins que les bas-fonds du marécage se prêtaient aux travaux d'Antoine et de Cassius.

Malgré l'insuccès d'une première tentative, Antoine n'en persista pas moins à diriger ses attaques sur le même point, tant il était sûr que là était la partie vulnérable des lignes ennemies. Cette fois il résolut, avec une incroyable audace, d'emporter la position de vive force. En présence des deux armées rangées en bataille, profitant du moment où une partie des soldats de Cassius était occupée aux nouvelles fortifications, il tourna ses légions vers l'ancienne ligne de retranchements qui s'étendait entre le camp de Madjyar-tépé et le marais : Ἦγεν ἐπιστρέφων ἐς τὸ διατείχισμα τοῦ Κασσίου, με-

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 109.

Digitized by Google

ταξὺ τοῦ ἕλους καὶ τοῦ στρατοπέδου (1). La colonne qu'il commandait en personne, s'élançant au pas de course, quoique chargée d'outils et d'échelles, se fit jour à travers les bataillons ennemis, enleva d'assaut le retranchement, et, montant alors vers Madjyar-tépé, surprit le camp laissé sans défense, pendant que le reste de l'armée achevait la victoire, en refoulant sur Philippes tout le corps de Cassius. Cependant, à l'extrémité opposée du champ de bataille, les légions de Brutus, à la vue du mouvement d'Antoine, s'étaient mises en marche d'elles-mêmes, et, trouvant sur leur chemin celles d'Octave, les avaient attaquées avec une remarquable vigueur. La bataille devint ainsi générale, mais sans plan concerté entre les chefs et sans ordres donnés aux soldats. Brutus, vainqueur à l'aile qu'il commandait, pénétra de son côté jusqu'au camp des Triumvirs et s'en empara, pendant que son collègue, croyant à une défaite, se donnait la mort.

Dans cette lutte douteuse et stérile, que l'on peut appeler la première bataille de Philippes, il y eut ainsi deux batailles simultanées, et chaque parti put se vanter d'avoir remporté la moitié de la victoire. La séparation des armées républicaines contribua certainement plus qu'aucune autre cause à empêcher tout résultat décisif. La prise du camp d'Antoine et d'Octave paraît au premier abord la plus heureuse affaire de la journée ; mais la possession en était de si peu de prix pour Brutus qu'il ne chercha même pas à le conserver. L'occupation de la position bien autrement importante de Madjyar-tépé n'avait été qu'un coup de main ; Antoine la trouva trop dangereuse pour oser s'y maintenir, comme il le prouva en l'abandonnant après le combat. On voit par là que, si Cassius avait repris l'offensive, un mouvement combiné des deux généraux républicains eût pu décider de la victoire. Mais, par la faute que nous avons signalée, cette jonction n'eut pas lieu. Cassius, trompé par l'éloignement, crut la déroute générale, et, avec une déplorable hâte de mourir, se fit tuer par un affranchi. Par cet acte de désespoir, il immobilisait toute l'aile gauche de l'armée, et, pour l'avenir, privait Brutus d'un collègue plus homme de guerre que lui et plus maître du soldat. Les Triumvirs n'avaient pas tant perdu en laissant sur le terrain 16000 hommes, le double des morts de l'ennemi.

On renonça donc des deux parts, comme par un secret accord, aux positions que l'on avait payées de tant de sang, et la bataille fut à recommencer. Les événements qui suivirent prouvent la justesse des observations que nous avons présentées sur la valeur relative de ces positions. Brutus, instruit par l'expérience, sembla comprendre dès lors et le danger d'un double campement et l'importance exceptionnelle de la colline de Madjyar-tépé. Il abandonna les pentes du Panaghîr-dagh, et vint camper avec la majeure partie de ses troupes dans les retranchements de Cassius, trouvant, comme

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 110-113.

Digitized by Google

l'écrit formellement Dion, la situation plus favorable : Ἐς τε τὴν ταφρείαν αὐτῶν, ἐπιτηδεστέραν οὖσαν, μετεστρατοπεδεύσατο (1).

Cette concentration de toutes les forces républicaines ne changea pas les plans de l'ennemi. Pour la troisième fois il s'acharna à forcer le passage au sud de Madjyar-tépé, de sorte que cette colline peut être regardée comme le centre autour duquel tournèrent toutes les opérations de la double bataille de Philippes.

L'attaque qu'Antoine avait poussée jusqu'au milieu des lignes de Cassius, lui avait révélé sans doute la situation favorable de la butte de Kutchuk-tépé, qui commandait les retranchements entre le camp ennemi et le marais. Cassius l'avait fortifiée en même temps qu'il fermait le reste du passage par un retranchement continu ; mais Brutus, la croyant assez couverte par le voisinage du camp, négligeait d'y avoir un poste. Antoine, l'ayant fait surprendre par ses troupes, y établit un camp de quatre légions. Ce camp n'était destiné lui-même qu'à former la tête d'une ligne de deux autres camps, l'un de dix légions, l'autre de deux, qu'il échelonna à des intervalles de 4 à 5 stades (moins de 1 kil.), dans la direction de la mer, ὡς τῷδε τῷ τρόπῳ προσελευσόμενος μεχρὶ θαλάσσης (2). La portée de cette manœuvre n'échappera à personne : ce n'était rien moins qu'un changement de front, par lequel presque toute l'armée d'Antoine et d'Octave, contrairement au mouvement de concentration des ennemis, se développait sur leur flanc, pour les déborder.

Dans l'état actuel du terrain, il est difficile d'imaginer la direction de cette nouvelle ligne d'opérations. Aujourd'hui les marécages baignent presque les pentes de Kutchuk-tépé et viennent même mordre sur les prairies entre cette butte et les ruines de Philippes. Mais, à l'époque de la bataille, le travail incessant d'une population laborieuse et intelligente avait dû conquérir toute une bordure de terres basses, que l'insouciance des Turcs a de nouveau perdue. Il n'y a que ces terres, depuis longtemps rentrées sous les eaux, qui puissent présenter l'espace nécessaire pour aligner les trois camps des Triumvirs, appuyés à gauche sur Kutchuk-tépé, s'étendant à droite vers le passage même de Philippes, et de là menaçant la route de Néapolis et de la mer. Cette position, le dos tourné au marais, était sans contredit fort dangereuse ; mais Antoine nous a habitués à de pareils actes de témérité. D'ailleurs, pressé par le manque de subsistances et par l'approche des inondations de l'automne, qui allaient changer en une boue humide le sol sur lequel il campait, il en était réduit aux moyens extrêmes. Brutus, maître de Philippes et de tous les passages en arrière de cette place, parvint encore à neutraliser la tentative de l'ennemi, en opposant des redoutes à ses camps. Il semble même ressortir du récit d'Appien qu'il le contraignit par là à rentrer dans ses

(1) Dion Cassius, *Histoire romaine*, XLVII, 47.
(2) Appien, *Guerres civiles*, IV, 121.

Digitized by Google

anciennes lignes ; mais il ne sut pas profiter d'une tentative aussi hasardeuse pour choisir le moment de l'attaquer avec avantage.

Cependant la défensive devenait chaque jour plus difficile à tenir, en face d'un adversaire aussi actif et qu'un coup d'audace pouvait toujours amener à ses fins. Les officiers et les soldats se plaignaient et disaient tout haut qu'on perdait les meilleures occasions de se battre. Brutus finit par céder sous une pression semblable à celle qu'avait subie Pompée à Pharsale. La seconde bataille, celle qui devait être décisive, se donna enfin, un mois après la première. Mais alors les républicains, privés du plus expérimenté de leurs généraux, ayant usé leur confiance et leur nerf dans une longue attente, avaient perdu leurs meilleures chances de succès; tandis que l'armée des triumvirs, exaltée par les dangers d'une position critique et s'associant à l'avide convoitise de ses chefs pour un pouvoir qu'elle devait partager avec eux, était plus que jamais ardente à vaincre. Après une lutte obstinée, telle qu'il fallait l'attendre de deux armées romaines, les républicains plièrent. Suivant Plutarque, Brutus, comme dans la première bataille, engagea la lutte avec avantage à l'aile droite ; mais l'aile gauche, composée des anciens soldats de Cassius, ne put résister au choc des cohortes d'Antoine : elle se laissa rompre en deux et donna le signal de la fuite.

La configuration du terrain rend aussi très-bien compte des incidents de la défaite. Le premier soin des vainqueurs fut de s'emparer de toutes les avenues du camp ennemi, sans chercher d'abord à y pénétrer eux-mêmes. Ils voulaient empêcher avant tout les républicains de rentrer dans ces retranchements de Madjyar-tepé, sur lesquels portait depuis tant de jours tout l'effort de la lutte. Les vaincus, refoulés du champ de bataille, s'enfuirent, nous dit Appien, vers la mer et vers les montagnes, par la rivière Zygactès : Διέφυγον ἐπί τε τὴν θάλασσαν καὶ εἰς τὰ ὄρη διὰ τοῦ ποταμοῦ τοῦ Ζυγάκτου (1). En effet leur seule ligne de retraite était par le défilé de Philippes, d'où ils refluaient dans la plaine fermée de Béréketlu, qui n'est autre chose, comme nous l'avons déjà dit, que la vallée inférieure du Zygactès ou torrent de Zygosto (2). De là, ils n'avaient plus qu'à franchir le col du Symbolon pour gagner Néapolis et la flotte. Mais cette ligne importante de la Voie Egnatienne dut être occupée l'une des premières par les cavaliers d'Antoine, lancés dans toutes les directions pour fermer les issues du champ de bataille. On conçoit qu'une partie des fuyards, remontant alors vers Zygosto, ait suivi l'étroite vallée du torrent pour gagner la région montagneuse, d'où ils espéraient redescendre sur un autre point du littoral et de la voie romaine.

La nuit tombant, le général vaincu finit par se retirer lui-même sur les hauteurs, avec

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 128.

(2) Comparez p. 37. — M. Desdevises-du-Dézert, dans sa *Géographie de la Macedoine*, p. 202, a très-bien vu ce détail, en prenant pour guide la carte de M. Viquesnel.

Digitized by Google

quatre légions décimées par le combat. Plutarque nous a conservé ici le précieux témoignage de Volumnius, l'un des officiers restés auprès de Brutus le soir de la bataille (1). On franchit d'abord un ruisseau embarrassé de bois et bordé par des escarpements, διαβάς τι ρεῖθρον ὑλώδες καὶ παράκρημνον ; puis on s'arrêta dans une sorte de vallon masqué par une grande roche, ἐν τόπῳ κοίλῳ καὶ πέτραν ἔχοντι μεγάλην προκειμένην. Ce lieu n'était certainement pas éloigné de la plaine ; car Brutus, pensant à rentrer dans son camp, qui tenait toujours contre l'ennemi, était resté à portée du champ de bataille, οὐ πολὺ προσῆλθεν. Nous savons même que les sentinelles pouvaient apercevoir du haut des rochers les signaux de feux qui se faisaient dans les retranchements de Madjyar-tepé. Ces détails si précis nous empêchent de nous écarter de la chaîne du Panaghîr-dagh. Les crêtes de cette montagne forment en effet un rideau de rochers, derrière lequel s'abrite une région plus creuse, quoique très-élevée encore. C'est là, je crois, dans l'enfoncement occupé par les hameaux d'Isabola et de Kidjilik, situés l'un et l'autre à la tête d'un profond ravin, que les débris de l'armée vaincue firent halte une dernière fois autour de leur chef. Selon le sentier qui fut suivi, le ruisseau dont parle Plutarque sera l'un ou l'autre de ces ravins. Il est vrai qu'ils sont aujourd'hui également déboisés et que le premier est le seul qui nourrisse ordinairement un mince filet d'eau. La description s'appliquerait peut-être plus exactement au cours même du Gangitès, qui, vers sa source au pied de Bounarbachi, est encore aujourd'hui couvert de fourrés d'oseraies et bordé de l'autre côté par des escarpements rocheux, παράκρημνον. Du reste, les eaux et les bois sont des accidents de topographie trop variables pour en tenir un compte rigoureux. Ce que nous avons pu observer, c'est que les hauteurs du Panaghîr-dagh sont sèches et pierreuses, et que pour s'y procurer de l'eau il faut descendre au fond des ravins ou vers le ruisseau de la plaine. Ainsi s'explique l'anecdote du soldat, qui, étant allé au plus prochain cours d'eau, ἐπὶ τὸν ποταμὸν, puiser à boire dans son casque, revint tout sanglant, après avoir failli être pris par les sentinelles ennemies.

Cet incident fit voir à Brutus combien il était traqué de près par les avant-postes d'Antoine. Tout retour vers le camp lui était fermé ; ses soldats eux-mêmes refusèrent de le suivre dans une tentative désespérée. Il jugea alors que l'heure était venue de s'arracher aux hontes de la défaite. On ne peut dire qu'il faillit à sa cause, en se jetant inconsidérément, comme l'épicurien Cassius, au-devant de la mort. Il avait montré au contraire une remarquable obstination à renouveler la lutte, et par là même sacrifié toute chance sérieuse de retraite.

Cette fois la bataille était tout à fait perdue, et avec elle le dernier espoir de prolonger l'agonie où se débattait la liberté romaine. Dès le lendemain, la reddition du

(1) Plutarque, *Vie de Brutus,* 51 ; Appien, *Guerres civiles,* IV, 130, 131.

Digitized by Google

camp, la capitulation de Thasos et de toutes les places fortes, la soumission du plus grand nombre des légions, d'une partie de la flotte et des principaux chefs du parti vaincu, achevèrent d'assurer entre les mains d'Octave et d'Antoine la triste victoire dont ils n'avaient plus qu'à se disputer les fruits.

Un instant, je pensai avoir retrouvé dans le pays une tradition lointaine du tragique dénoûment de la bataille. L'esprit plein du récit de Plutarque, je parcourais les montagnes voisines de Philippes, et je suivais sur le terrain les incidents de la défaite. Au-delà de Sélani, en m'approchant d'une petite construction qui se dresse solitairement à la pointe d'un contre-fort dominant la vallée de Zygactès, je reconnus une de ces chapelles funéraires musulmanes, que l'on nomme un *turbey*. Je poussai la porte délabrée : sur le sol, étaient placés parallèlement deux de ces longs cercueils de bois que les Turcs décorent d'un turban et recouvrent ordinairement d'un drap vert, pour marquer la sépulture des anciens chefs qui jouissent parmi eux d'une réputation particulière d'héroïsme. Par exception à la règle ordinaire, l'un de ces tombeaux était recouvert de drap écarlate. Je me hâtai de questionner mon guide : tout ce qu'il put me dire, c'est que je voyais les sépulcres de deux guerriers. Quel était le nom de ces vaillants? dans quel temps avaient-ils combattu? Le pays en avait depuis longtemps perdu le souvenir. — « Mais pourquoi, sur l'un d'eux, ce « drap rouge? — C'est, me répondit le paysan, parce que celui-là a eu la tête coupée « à la guerre. » Je me rappelai au premier moment la tête de Brutus détachée de son corps et envoyée à Rome. Puis je réfléchis que le culte funéraire des chefs vaincus aurait pu bien difficilement s'établir au milieu d'une population recrutée parmi les soldats vainqueurs, et former une tradition locale assez forte pour survivre, même en se modifiant, à l'invasion de l'islamisme.

Je n'ai point à développer ici le côté dramatique et moral de la lutte que je viens de retracer. Les détails de ce genre, qui donnent tant d'intérêt au récit de Plutarque et même aux narrations plus froides d'Appien et de Dion Cassius, ne se trouveraient dans leur cadre naturel, au milieu des lignes exactes d'un plan de bataille. Comme fait militaire, il faut avouer que le double engagement dont la plaine de Philippes a été le théâtre, n'offre rien de comparable aux brillantes rencontres de la précédente guerre civile, lorsque le génie de César communiquait aux opérations une impulsion puissante et toute personnelle. Ici la lutte s'engage mal, elle traîne en longueur; il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Chez aucun des généraux, on ne sent cette supériorité, faite de volonté et d'intelligence, qui dirige la guerre. Antoine, à qui revient le principal honneur de la victoire, possède à la fois l'expérience et l'élan d'un soldat formé à la grande école; mais c'est en vain qu'il croit rappeler par sa fougue brutale l'audace calculée et féconde de son maître : toute sa tactique se réduit à une attaque achar-

Digitized by Google

née sur le même point. Pour Octave, il n'est point à sa place au milieu d'une armée, et il laisse les vieux soldats de son père adoptif se battre pour lui. Brutus s'acquitte avec conscience des devoirs du commandement, mais, de toutes les qualités du général en chef, il n'a que la vigueur dans l'action. Enfin Cassius, l'homme de guerre du parti républicain, ne montre ses talents militaires que dans les fortifications; il perd toute contenance dès le premier échec.

Mais peut-être le manque même de direction laisse-t-il mieux voir, dans l'obstination de la lutte, les forces secrètes qui sont aux prises et qui doivent décider du succès. Il est certain que ce serait très-mal comprendre cette grande bataille que d'en attribuer le dénoûment à de simples combinaisons de stratégie. Si les cadres de l'armée républicaine étaient un peu moins bien remplis, moins chargés peut-être de vieux soldats et de centurions de choix que ceux des triumvirs, c'étaient cependant d'excellentes légions que celles de Bithynie, de Syrie, d'Égypte; l'armée d'Illyrie et de Macédoine, que Brutus commandait, était réputée l'une des meilleures de l'empire, et Antoine, au début de la guerre civile, avait vivement désiré la faire passer sous ses ordres. La majeure partie de ces troupes avait même été formée et exercée par Jules César, et l'on ne voit pas sans surprise qu'il s'y trouvait beaucoup de ses vétérans : ὁ στρατὸς ὁ πλείων ὅδε Γαΐου Καίσαρος ἐγεγένητο (1). L'infériorité du nombre était d'ailleurs largement compensée, du côté des républicains, par les avantages de la position qu'ils avaient choisie, par la régularité de leurs approvisionnements et par l'appui de leur flotte, maîtresse de la mer. Aussi Appien, cherchant la cause qui a décidé de la victoire, ne sait-il en trouver de meilleure que l'étoile du jeune César : εἴτε δι' αὐτοῦ Καίσαρος εὐτυχίαν (2).

Il est cependant possible de démêler les éléments de cette fortune de César. Les soldats romains, habitués depuis longtemps à se donner sans restriction à ceux qui les commandaient, trouvaient dans Antoine et dans Octave des chefs selon leurs vœux et dont ils avaient tout à espérer. De là, dans le camp des triumvirs, une remarquable unité de but et d'intérêts. Les représentants du sénat ne pouvaient attendre pour eux-mêmes ce dévouement personnel qui faisait la force de leurs adversaires. Était-ce donc une passion commune pour les antiques institutions de Rome qui avait réuni autour d'eux tant de légions? Non certes. L'armée que les hasards de la guerre et de la politique, l'influence de quelques officiers, la force de la discipline, groupaient encore sous les drapeaux de la république, pour livrer sa dernière bataille, n'était pas une armée républicaine. Si grand que fût l'attachement momentané de ces troupes à la cause qu'elles avaient embrassée, ce n'étaient pas de bien fermes soldats de la liberté que ceux qui la veille avaient aidé le premier César à la détruire.

(1) Appien, *Guerres civiles*, IV, 132.
(2) Appien, *id.*, *ibid.*, 128.

Digitized by Google

L'arc de Kiémer et la colonie d'Auguste.

La détermination du lieu de la bataille prête un intérêt à part aux restes d'antiquité qui se rencontrent dans cette région de la plaine. Le tronçon de voie antique qui passait entre les campements de Brutus et de Cassius ne laisse au milieu des prairies qu'une traînée assez légère, marquée de place en place par quelques traces de pavage. Dans la partie qui s'étend des ruines de Philippes à l'arc de Kiémer, la chaussée n'a que 2 mètres de large, et ne diffère pas sensiblement des autres *kaldérim* de la Turquie et de la Grèce. Mais c'est l'aspect que la Via Egnatia nous présentera constamment sur tous les points où nous la retrouverons entre Kavala et Durazzo. Il n'y a pas de raisons pour ne pas la reconnaître ici, comme partout ailleurs, sous les remaniements qu'elle n'a pu manquer de subir à l'époque byzantine et qui lui ont fait perdre le caractère propre d'une voie romaine. L'antiquité de la section de route qui traverse les prairies de Philippes est démontrée d'ailleurs par sa direction en ligne droite dans l'axe même de l'arc romain sous lequel elle venait certainement passer avant de franchir le Gangitès.

Un tombeau en forme d'autel à quatre faces, avec une inscription latine, est encore couché sous l'herbe le long de cette route qui ne conduit plus à aucun lieu habité. On y reconnaît une formule funéraire, accompagnée de noms propres ou de qualifications, difficiles à restituer dans l'état de mutilation du monument :

52.

Prairies à l'ouest de Philippes. Sur un tombeau en forme d'autel.

. . . ERDORASCI . .
. . . . NIO · EXVLC . . . .
. . . . . VIXITAI . . . . .
. . . . . XX · M . . . . . .
. . . . . MI · FIL . . . . . .
. . . . . OSV . . . . . .

Au-delà de l'arc antique et de la rivière, on voit se prolonger dans la direction de l'ouest des traces qui ressemblent aussi à une sorte de chaussée, mais beaucoup plus large que la précédente et faisant un coude assez prononcé; sa dimension constante est de 7 mètres, et le renflement du terrain vers le milieu est élevé de 1 mètre au-dessus du niveau des prairies.

Digitized by Google

La construction antique, connue des paysans sous le nom de *Kiémer*, c'est-à-dire *la Voûte*, ne consiste plus qu'en deux piles quadrangulaires, ruineuses et découronnées, qui paraissent avoir été ébranlées par une commotion violente (1). Le cintre qui les reliait, et dont il ne reste aujourd'hui que les amorces, s'est effondré avec tout l'entablement. L'ensemble ne formait qu'un très-petit édifice, une simple arcade de $10^{m},77$ de front sur $5^{m},79$ de profondeur, avec un passage de $4^{m},95$ de large sous la voûte. L'appareil des deux massifs est très-soigné, en grandes pierres de marbre blanc, ajustées sans ciment, et disposées par assises alternativement larges et étroites, comme on l'observe souvent dans les belles constructions romaines, par exemple à l'arc de la porte du Vardar à Salonique. Des pilastres d'angle, décorés, sur leurs deux faces adjacentes, de chapiteaux corinthiens à un seul rang de feuilles, supportaient les archivoltes, divisées en trois bandes. D'autres pilastres semblables existaient aux angles extérieurs et devaient s'élever jusqu'à l'architrave. Des fouilles exécutées au pied des ruines nous ont fourni des pièces de presque toutes les parties écroulées, notamment un angle du larmier, décoré de denticules et d'un large fleuron en sous-face. Dans notre essai de restauration, la grande doucine de la corniche a été seule établie par conjecture. Le dessous de la voûte ne paraît pas avoir été orné de caissons, car nous n'en avons trouvé aucune trace. Cette décoration très-simple, qui ne fait que relever l'élégante nudité des autres parties, dénote un art resté fidèle aux meilleures traditions du goût. Toutefois M. Daumet ne retrouve pas dans le dessin des moulures et dans l'arrangement des feuilles d'acanthe toute la délicatesse de profils, toute la finesse de détails, qui caractérisent, au moins en Italie, l'architecture du temps d'Auguste.

Il suffit d'examiner les faces latérales de l'arc de Kiémer pour se convaincre qu'il était, dès l'origine, tout à fait isolé et ne se reliait à aucune construction voisine. Ce n'était donc pas une des portes de l'enceinte romaine, comme le suppose M. G. Perrot, qui le premier a signalé cette ruine importante (2). Le sol parfaitement lisse et un peu bas des prairies défend de croire qu'un quartier ou même un faubourg se soit jamais étendu dans cette direction, à deux kilomètres du pied de l'acropole. Cette arcade, placée en avant sur la Voie Egnatienne, pouvait tout au plus indiquer l'approche de la ville et comme l'entrée de la banlieue de Philippes après le passage de Gangitès. Mais elle avait certainement été érigée dans un autre but : sa véritable destination, comme celle des arcs de cette nature, devait être de rappeler quelque événement mémorable. Les fouilles que nous avons entreprises pour dégager la base du monument ont donné pleinement raison à cette hypothèse. En creusant le sol au pied de la face occidentale,

(1) Notre planche II est consacrée à ce monument.
(2) *Revue archéologique*, juillet 1860.

Digitized by Google

du côté qui se présente au voyageur allant vers Philippes, nous avons déterré un fragment d'architrave, dont les deux bandes supérieures sont exceptionnellement réunies en une seule. Le but de cette disposition était, sans aucun doute, de recevoir la dernière ligne d'une grande inscription en bronze, qui devait occuper toute la frise. En effet une série de trous rectangulaires marquent encore sur ce débris la position des crampons qui servaient à fixer les lettres de métal. Les marques sont malheureusement trop peu nombreuses pour que l'on tente de recomposer les caractères à l'aide des traces qu'ils ont laissées, comme on l'a fait pour d'autres inscriptions. Mais il n'en faut pas davantage pour montrer que l'arc de Philippes était un monument honorifique, appartenant à la classe des arcs de triomphe. La tradition locale confirme à sa manière cette destination, en racontant qu'Alexandre construisit jadis cette voûte pour y faire passer ses soldats et *mesurer* ainsi son innombrable armée.

La présence d'un arc de triomphe au milieu de la plaine de Philippes, à quelques centaines de mètres des lignes de Cassius, au centre du retranchement qui reliait l'un à l'autre les deux camps républicains, est un fait qui, de suite, éveille la curiosité et jette l'esprit dans la voie des conjectures. Que le monument date ou non du règne d'Auguste, on ne peut se défendre de voir, dans le choix même de cet emplacement, une allusion, au moins indirecte et rétrospective, à la bataille et à la fondation de la colonie, qui en fut la suite. La légende COHOR. PRAE. PHIL. gravée sur les petites monnaies de cuivre de Philippes, avec trois enseignes de cohorte, semble prouver que la *Colonia Julia Augusta Victrix Philippensium* fut primitivement composée d'une division de vétérans de cette guerre, pris dans les cohortes prétoriennes des triumvirs. Cette hypothèse ne contredit en rien l'assertion de Dion Cassius, lorsqu'il rapporte qu'Octave, au lendemain d'Actium, établit à Philippes, à Dyrrachium et dans quelques autres places, un nombre considérable de colons, recrutés parmi les populations italiennes qu'il avait dépouillées de leurs terres : Ἐκείνων δὲ δὴ τοῖς πλείοσι τό τε Δυῤῥάχιον καὶ τοὺς Φιλίππους ἄλλα τε ἐποικεῖν ἀντέδωκε (1). Parmi ces anciens soldats, mêlés de vaincus amnistiés, le souvenir de la victoire d'Octave et d'Antoine dut se perpétuer comme un véritable culte. Nous savons qu'ils avaient soigneusement conservé, au milieu de la plaine, dans les anciens retranchements d'Antoine, les autels sur lesquels les vainqueurs avaient sacrifié. Suétone rapporte même que, le jeune Tibère passant à Philippes à la tête d'un corps d'armée, on crut voir se ranimer sur ces autels des flammes mystérieuses : *Accidit ut apud Philippos sacratæ olim victricium legionum aræ sponte subitis collucerent ignibus* (2). Dion Cassius est encore plus précis : Πῦρ ἐκ τῶν βωμῶν τῶν ὑπὸ τοῦ Ἀντωνίου

(1) Dion Cassius, LI, 4. — Sur les cohortes prétoriennes des triumvirs, voyez Appien, ***Guerres civiles***, III, 66-69; IV, 7, 115; V, 3.

(2) Suétone, *Tibère*, 14. Dion Cassius, LIV, 9.

Digitized by Google

ἐν τῷ ταφρεύματι ἱδρυθέντων αὐτόματον ἀνέλαμψεν. Peut-être les prétoriens de Philippes n'élevèrent-ils pas, à côté de ces autels, d'autres trophées d'une victoire qui n'avait pas eu de triomphe. Mais, après eux, leurs descendants avaient toute raison de perpétuer par des monuments plus durables des souvenirs qui étaient des titres historiques pour la colonie et qui, même sous les autres Césars, ne pouvaient qu'attirer sur elle la faveur impériale.

Si l'arc de Kiémer était situé en dehors des faubourgs de Philippes, cette partie de la Voie Égnatienne n'en formait pas moins une promenade naturelle pour les habitants, comme celle qui existait de l'autre côté de la ville, vers la source ombragée de Dikilitash et vers le temple de Cybèle. Celle-ci les conduisait sur les bords du Gangitès, qui coule à quelques mètres de l'arc, et sur lequel devait se trouver un pont pour le passage de la route. Ces détails s'accordent assez bien avec ce que disent les Actes des Apôtres d'un lieu situé en dehors de Philippes, près d'une rivière, où la population juive de la colonie se réunissait le jours du sabbat, pour la prière en commun: « Τῇ τε ἡμέρᾳ τῶν σαββάτων ἐξήλθομεν ἔξω τῆς πόλεως παρὰ ποταμὸν, οὗ ἐνομίζετο προσευχὴ εἶναι, καὶ καθίσαντες ἐλαλοῦμεν ταῖς συνελθούσαις γυναιξί. » (1) En effet, le mot ποταμός, bien que s'appliquant souvent à de très-petits cours d'eau, ne peut guère désigner les minces ruisseaux que laissent échapper plus près des murailles les sources de Crénides et de Dikili-tash. Ce serait là que Paul et Silas auraient commencé à prêcher la bonne nouvelle et converti Lydia, la marchande de pourpre de Thyatire.

Autres antiquités de cette région.

Les pâtis, aujourd'hui solitaires et monotones, qui entourent l'arc de Kiémer devaient présenter autrefois l'aspect varié d'une campagne plantureuse et cultivée. Théophraste parle des saules qui y croissaient, et il nous fait entrevoir autour de la ville antique toute une ceinture de jardins, où les cultures utiles se mêlaient aux cultures d'agrément, les champs de fèves aux plantations de roses à cent feuilles, dont l'espèce était tirée du mont Pangée (2). Les maisons de campagne, les villages dispersés dans cette partie de la plaine, ont laissé çà et là des vestiges, qu'il convient d'étudier avant de terminer le chapitre consacré au champ de bataille de Philippes.

Sur la rive droite du Gangitès s'étendent encore de belles prairies, entrecoupées de bouquets d'arbres, et peuplées d'une très-petite race de bœufs à demi sauvages. Plus

(1) *Actes des Apôtres*, ch. xvi, v. 13.

(2) Théophraste, *Historia plantarum*, IV, 19, VI, 6; *Causæ plantarum*, IV, 14; Pline, *Histoire naturelle*, XXI, 10.

Digitized by Google

près du marais, un grand bois d'ormes et de saules rappelle seul les antiques forêts qui, au temps des Thraces, couvraient toute la plaine. Ces terrains, comme celui de Kiémer, dépendent déjà de la circonscription de Drama : c'est le domaine de *Bochônos*, propriété de Méhémet-bey, l'un des plus riches seigneurs turcs de cette ville. Là, je trouvai, dans la maison même du bey, employés comme moellons, trois fragments d'une inscription latine, provenant de quelque sarcophage : car on y devine les mots *in ea(m arcam)*, qui appartiennent aux formules consacrées pour ce genre de sépulture. Dans l'écurie, une petite auge monolithe, qui sert pour les chevaux, n'est autre chose qu'une urne cinéraire, portant encore une courte épitaphe avec le nom de *Quintus Junius Valens*. Les bohémiens qui habitent la ferme me montrèrent aussi une plaque de marbre grossièrement sculptée; d'un côté une femme voilée tient une patère, de l'autre est représentée une oreille ; c'est un *ex-voto* du genre de ceux que nous avons rencontrés sur les rochers de Philippes. Enfin, une dizaine de petits chapiteaux corinthiens, tous semblables, qui supportent aujourd'hui les poteaux de bois d'un hangar, ont été tirés des ruines d'une église, dont on me fit voir l'emplacement dans le bois voisin.

53.

Ferme de Bochônos. Sur une urne cinéraire en forme de coffre.

QVINTVS·IVNIVS	*Quintus Junius*
VALENS·H·S·E·AN	*Valens h(ic) s(itus) e(st), annorum*
LV	*quinquaginta quinque.*

54.

Même lieu. Fragments

IQINEΛ	NAM·Γ	VS·I
⌒ꟼꟼDN	FCV	TΛ

Le village de Bounar-bachi, malgré l'importante position qu'il occupe, sur la dernière pente des montagnes, ne contient pas de restes antiques. Il en est autrement de *Boriani*, situé plus au nord, sur le passage même de la route de Drama, dans une partie de la plaine élevée et fertile, où les terres de labour remplacent partout les prairies. Parmi les nombreuses stèles musulmanes qui forment comme une forêt aux approches du village, se trouve d'abord une longue pièce de frise, portant quelques lettres grecques de grande dimension, qui paraissent être la fin d'un nom propre de femme. Dans le cimetière même de la mosquée, près de ce chapiteau du monument de Dérékler dont

Digitized by Google

j'ai parlé et qui a été transporté là des ruines de Philippes pour décorer une tombe turque, je remarquai un autre tombeau, taillé dans le marbre d'une ancienne inscription latine. Voici ces deux fragments :

55.

Boriani. Sur une frise. Lettres monumentales.

O N O H N

56.

Même village, cimetière de la mosquée. Fragment.

L M I L I V S ·
F · M I L I T · T E S S E
N V C · P R A E F · C

Le fragment de texte latin est très-peu de chose, mais toutes les lettres en sont parfaitement lisibles. Il s'agit d'un certain *Aemilius* qui avait obtenu dans l'armée divers grades inférieurs, notamment celui de *tesse*[*rarius*], espèce de sous-officier chargé de faire circuler les tablettes ou tessères qui contenaient les ordres du jour. Au commencement de la deuxième ligne, la lettre F est bien loin de tout nom propre pour se lire *f*(*ilius*). L'abréviation MILIT., qui vient ensuite, représente plutôt les mots *militia*, *militare*, que les cas obliques de *miles*. Pour la troisième ligne, je ne puis que me ranger à l'opinion émise par M. Mommsen, lorsqu'il a pris copie de cette inscription pour le *Corpus* de Berlin; il me proposait de lire [*cor*]*nuc*(*ularius*), pour *cornicularius*. Le personnage ici mentionné aurait donc été corniculaire d'un préfet de cohorte, *praef*(*ecti*) *c*[*ohortis*]. Les inscriptions placent le grade de corniculaire au-dessus de celui de tesséraire. Immédiatement après cette ligne, est sculpté un ornement semblable à un nœud debandelettes, qui montre que c'était la dernière.

Dans l'enclos d'une propriété privée, on conserve une très-belle stèle de marbre décorée de sculptures et portant une inscription latine. Tout en haut de la stèle, est creusé un profond encadrement, qui renferme le buste en demi-bosse d'une dame romaine. Puis vient une première ligne de caractères. Au-dessous de cette ligne se trouve un autre bas-relief, qui se distingue du précédent par son peu de saillie. Il représente un repas funèbre, sujet consacré pour de pareils monuments. Cinq personnes ont pris place autour d'une petite table ronde, du genre de celles que les Grecs appelaient τρίπους. Les trois pieds de celle-ci imitent par un galbe élégant des pattes de sphinx ou de griffon. Les fruits dont elle est chargée annoncent que le festin en est au dernier service. Parmi les convives on distingue d'abord deux femmes assises en regard l'une de l'autre sur des siéges à dossier; l'une d'elles tient un tout petit enfant sur ses genoux. Les trois autres personnages, qui occupent le fond de la scène et le centre de la composition, sont couchés à demi sur le lit du festin, selon l'usage le plus ordinaire de l'antiquité. Les têtes effacées par le temps ne laissent reconnaître qu'à grand'peine et non sans incertitude un homme et deux femmes,

Digitized by Google

nonchalamment drapés dans leurs manteaux et tenant à la main des coupes, parmi lesquelles on remarque un profond canthare. La vieille sévérité des mœurs romaines, tout en admettant les femmes à la même table que les hommes, voulait qu'elles y fussent assises; mais Valère Maxime nous apprend que, de son temps, cette loi de l'ancienne étiquette n'était plus guère observée que pour les images des dieux dans les lectisternes. Notre bas-relief représenterait le mélange des deux usages. On y voit en outre trois figures debout, de dimension plus petite que les précédentes : deux très-jeunes filles se tiennent immobiles auprès des femmes assises; un jeune garçon s'avance vers la table comme pour servir les convives. L'exécution de cette scène est meilleure que celle du portrait en buste, et ne manque ni d'élégance ni de finesse. Suivent huit lignes d'inscription.

57.

Boriani. Sur une stèle à figures.

Ici un buste de femme en demi-bosse.

ANCHARIAE · FAVSTAE

Ici un bas-relief représentant un repas funéraire.

A N C H A R I
VS · MYRO · SIBI · ET
LARISIAE · C · F · SECVN
DAE · ET · ANCHARIAE · P · F
IVCVNDAE · FILIAE · ET
ANCHARIAE · SPECVLA
ET · VENVSTO · IIB · VIVOS
FECIT

Anchariae Faustae.

Ancharius Myro sibi et Larisiae C(aii) f(iliae) Secundae et Anchariae P(ublii) f(iliae) Jucundae filiae, et Anchariae Specula[e] et Venusto lib(ertis) vivos fecit.

A Ancharia Fausta.

Ancharius Myro, de son vivant, a élevé ce monument à lui-même, à Larisia Secunda, fille de Caius, à Ancharia Jucunda, fille de Publius, sa fille, à Ancharia Specula et à Venustus, ses affranchis.

Ancharius Myro, portant un surnom grec et ne donnant pas le prénom de son père, doit être un affranchi; mais il est marié à une femme de naissance ingénue, Larisia Secunda, fille de C. Larisius. Quant à la personne nommée Ancharia Fausta, qui se trouve placée comme en dehors et au-dessus de la famille, honorée d'une inscription à part et d'un buste fait à sa ressemblance, ne serait-ce point la patronne à laquelle Ancharius devait sa liberté et aussi son nom, selon l'usage constant des Romains? Ancharius et les quatre femmes nommées sur le marbre représentent les cinq convives du repas funéraire. Quant à l'affranchi Venustus, il ne paraît pas y prendre part, à

Digitized by Google

moins que nous ne le reconnaissions dans la figure du serviteur. Il ne serait représenté en petit et sous la forme d'un enfant que pour indiquer l'infériorité de sa condition au milieu de ses patrons. L'orthographe *vivos* pour *vivus* annonce une inscription du premier siècle de l'empire.

58.

Près de Boriani. Sur une stèle de marbre.

D M
L · IVNIMAXI
MI · ME · NEAPOL
CHO · III · BENEF ·
PREFECTORV
PR · AN · XXXIII ·
H · S · CVRANTIB
ALBIOVERO · MIL
ETDIOGANLIB

D(is) M(anibus)
L(ucii) Juni(i) Maxi-
mi, Me(cia), Neapol[i],
(cohortis) (tertiae), benef(iciario)
praefectoru[m] pr(aetorio),
an(norum) (triginta trium)
h(ic) s(iti), curantib(us)
Albio Vero mil(ite)
et Diogan(te) lib(erto).

« Aux dieux mânes de Lucius Junius Maximus, de la tribu Mécia, Napolitain, de la troisième cohorte (prétorienne), bénéficiaire des préfets du prétoire, mort à trente-trois ans, ici enseveli. Par les soins d'Albius Verus, soldat, et de Diogas, affranchi.

J'ai déchiffré cette inscription dans les champs voisins du village, sur une stèle de marbre, décorée de larges moulures, et couronnée aux angles de deux espèces d'acrotères, simulant des balustres. Le monument est intact et les caractères ne donnent lieu à aucun doute. Les préfets du prétoire avaient, comme presque tous les officiers supérieurs dans l'armée romaine, des *bénéficiaires,* soldats gradés et privilégiés, chargés d'un service spécial auprès des chefs. Or, il n'est pas sans exemple que ces soldats se donnent comme bénéficiaires des deux préfets à la fois. Sur ce point, notre inscription doit être comparée aux n°s 3489 et 3589 d'Orelli, où nous trouvons deux prétoriens qui s'intitulent, l'un B· PRAEFECTOR· PRAET. et l'autre EX· BF· PRAEFECTORV· C'est une preuve qu'ils étaient attachés au prétoire même, plutôt qu'à la personne des préfets. La tribu *Maecia* étant celle des Napolitains, il est naturel de trouver ici son nom, puisque le prétorien L. Junius Maximus est originaire de Naples. La forme *Mecia*, représentée par les lettres ME, au lieu de l'abréviation ordinaire MAE, n'est qu'une variante orthographique. Le nom grec *Diogas,* quoique fort rare, se trouve cependant dans Galien.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME.

RÉGION DE DRAMA.

Trop souvent, dans les explorations archéologiques, on se borne à visiter les ruines mêmes d'une ville antique et le village moderne qui en est le plus voisin. La conviction que la population romaine de Philippes avait dû former des établissements dans toute la plaine me détermina à faire une sorte de battue dans la direction du nord et du nord-ouest, au-delà de Drama, le chef-lieu turc de la province, en séjournant dans tous les villages qui se trouvaient à notre portée. Cette excursion nous a valu une nombreuse récolte d'inscriptions, et je suis persuadé qu'elle est loin d'avoir épuisé les richesses épigraphiques de la contrée.

Vicus romain, à Doxato.

Doxato est une grande bourgade, à deux heures de Boriani, sur la rive droite du large torrent dont le lit jonché de cailloux blancs traverse en biais la partie orientale de la plaine de Drama (le *Kourou-Déré* de la carte de M. Viquesnel). Dès notre arrivée sur la place publique du bourg, ombragée d'un orme séculaire, dont le tronc incliné presque horizontalement est étayé avec un fût de colonne, nous apprenons avec plaisir qu'il existe, au milieu de la population turque, une petite communauté chrétienne. Dès-lors, nous avons chance de rencontrer des indications plus précises, des guides plus intelligents que parmi les Koniarides des environs de Philippes. Un Valaque grec, enrichi dans le pays par le commerce de détail, nous offre avec empressement l'hospitalité. Grâce à lui, nous sommes bientôt renseignés sur les antiquités éparses dans les maisons turques ou chrétiennes, et sur celles qui forment un musée rustique dans les murs et dans le pavage de la pauvre église.

Digitized by Google

Le seul débris d'architecture digne d'attention est un chapiteau de pilastre d'ordre composite, où M. Daumet a trouvé des détails d'ornementation très-particuliers. Au-dessus d'un rang d'oves d'un beau caractère, des rameaux garnis d'un feuillage finement découpé serpentent librement et remplacent les classiques feuilles d'acanthe, tandis que les deux caulicules qui marquent les angles de l'échinus, au lieu de s'enrouler en volutes, viennent s'arrêter brusquement sous le tailloir. Ce fragment, qui est reproduit à la Planche III, prouve l'existence d'un monument romain très-richement décoré. Les inscriptions surtout sont en grand nombre :

59.

Doxato. Dans l'escalier d'une maison turque

. . . . . /IA
. . . . . IIV IS
. . . . S . . . . . VITVICAN
. . . . . NVTIEXIIO
. . . . BIVIVI . . EM · CATAPHO
. . . . . VN · REDDERE
. . . . . HIES · OMONOIT .
. . . . . IMOCAIM · RED
. . . . . VIBITQVIDQVII
. . . . . VIVRQVODSIQVI
. . . . . V SEPETDVPIWV
. . . . . TQVODSEQVTOP
. . . . . CIPIIIRELI
. . . . . VA VNOSSEQVTOP
. . . . . CVITVICANIS
. . . . . QVIEVERET · SL
. . . . . ANISVINVMHOV
. . . . . RE.PRAESEO-DE
VOIIVAT . PERICVLO · EO
RVM

Cette inscription sert de marche dans un escalier turc. Le peu de mots qu'on entrevoit à grand'peine sur la pierre, usée par le continuel frottement des pieds, fait vivement regretter que l'ensemble du texte nous échappe. En effet, la formule [*pla*]*cuit vicanis*, qui revient deux fois, montre que c'était un décret rendu par les magistrats d'un *vicus* romain. Quel était l'objet de cet acte public? c'est ce que ne laissent pas deviner des mots épars et des lambeaux de phrase, comme — [*pla*]*cuit vicanis* — *uti ex* — ..... *em-catapho*[*ran*] (?) — ..... *unt reddere* — ..... *ebit quidqui*[*d*] — *quod si qui*[*s*] — *infe*[*r*]*et duplum* — *quod sequ*[*i*]*tor* — [*ac*]*cipiet reli*[*quum*] — [*vic*]*anos sequ*[*i*]*tor*. Le second article ou décret paraît cependant offrir quelque liaison : [*Pla*]*cuit vicanis* — [*ut*] *qui emeret* — [*a vi*]*canis vinum* — ..... *uat periculo eorum*. S'il est permis de risquer une conjecture, je penserais que les habitants, pour faciliter la vente de leurs vins, s'imposaient ici certaines obligations, favorables aux marchands qui venaient les leur acheter. Un fait

Digitized by Google

important est toutefois établi par ce débris d'inscription : c'est l'existence à Doxato d'un *vicus*, qui, bien que dépendant de la colonie de Philippes, avait, jusqu'à un certain point, son administration séparée.

60.

Doxato. Dans le pavé de l'église. Sur une pierre provenant d'une construction.

OL·FLACCO·Q·II
R·DIC· PHILIPPIS
EX·CODICILLIS·EIVS·TESTA
IVSSIT·ARBITRATV·
ATVRNINI·C SEMPRONI·SA

Ces lignes, gravées en très-beaux caractères, se développaient primitivement sur deux plaques de marbre, juxtaposées et appareillées dans une construction. L'une des pierres ayant disparu, l'inscription se trouve coupée par le milieu, et nous n'en avons plus que la seconde moitié. C'est ce qu'il faut bien se représenter, pour comprendre la disposition des espacements symétriques qu'on y remarque. Ainsi la quatrième ligne devait se composer de deux groupes de lettres, placés à distance et se faisant pendant l'un à l'autre. La deuxième ligne comptait même jusqu'à trois de ces groupes, séparés par des intervalles, l'un au milieu, dont nous n'avons que la dernière partie dans les lettres R.DIC., les deux autres de chaque côté. Celui de gauche, qui manque, avait nécessairement une longueur équivalente à celui de droite, représenté par le mot PHILIPPIS. Cette disposition nous empêche de lire directement *quaestori*, *duumviro juri dicundo Philippis*. Comme on trouve du reste la charge de duumvir sur le monument de Cornélius Asper, à Kavala, et dans deux autres inscriptions copiées à Drama par Cousinéry, il est très-probable qu'il faut restituer le texte de la manière suivante :

. . . . . *v*	OL·FLACCO·Q·II
vir. aedil. *II vir. ju*	R·DIC· PHILIPPIS
. . . . .	EX·CODICILLIS·EIVS·TESTA
menti. sicut fieri	IVSSIT·ARBITRATV.
. . . . . *s*	ATVRNINI·C·SEMPRONI·SA

. . . . . .

« A..... Flaccus, de la tribu Voltinia, questeur, duumvir-édile, duumvir pour la justice, à Philippes....., d'après les codicilles de son testament, ainsi qu'il a ordonné de faire, sous la surveillance de..... Saturninus, de Caius Sempronius Sa..... »

Digitized by Google

Cette hypothèse ne fait que donner à Philippes les magistratures régulières des colonies, comme on peut le voir par le nº 3873 d'Orelli.

61.

Doxato. Sur une plaque de marbre, dans le pavage de l'église.

SIDOLOPINRACIVMPOTVITCONVEIIEREFFCTVS
VERCVIIVMCVRMEFIERETAMENPIGEAT
NAMVEIVIAEACIDILAVDAVIICORPVSA IIIII
CLARVSHOMERVSITEMNONTVALAVSSIMILIS
TESORTITAPAPHONPVLCIROMINVSORENOTABAI
DIVASETINTOTOCORVEPLICATAINERAT
SOBRIAQVIPPETVOPOLIEBATPECTOREVIRTVS
NONAETATEMINORNCMINORINDFLOCO
NECMIHIPERVALIDOSRAPIOTEMORTEDOLORES
QVAMVISAEQVANIMODATPVERVTLACRIMEM
SVCIAMVRVOLNERFVICTI

ETREPARATUSITEMVIVIS INELYSIIS
SICPLACITVMESTDIVISAITERNAVIVERFFORNI
QVIBENEDESVPEROIVMINESITMERITVS
QVAETIBICASTIFICOPROMISITMVNERACVRSV
OLIMIVSSADEOSIMPLICITASFACILIS
NVNCSEVTEBROMIOSIGNATAEMYSTIDISAISE
FLORIGEROIIPRATOCONGREGIINSATYRVM
SIVECANISTRIFFRAEPOSCVNTSIBINAIDISALQV
QVI DVCIBVSTAEDISAGMINAFESTATRAHAS
SISQVOICVMQVEPVERQVOETVAPROTVLITAETAS
DVMMODO

I

Si dolor in[f]rac[tu]m potuit conve[ll]ere [p]ectus
[H]ercu[le]um, cur me flere tamen pigeat?
Nam velut AEacid[a]e laudavit corpus A[chillis]
Clarus Homerus, item non tua laus similis.
Te sortita Paphon pulc[h]ro minus ore notabat,
Diva set in toto cor[d]e plicata inerat.
Sobria quippe tuo pollebat pectore virtus
Non aetate minor, n[e]c minor inde loco.
Nec mihi per validos rapio te morte dolores,
Quamvis aequanimo dat puer ut lacrimem.
. . . . . *[cr]uciamur volnere victi*

II

Et reparatus item vivis in Elysiis.
Sic placitum est divis a[l]terna vivere forma
Qui bene de supero [l]umine sit meritus;
Quae tibi castifico promisit munera cursu
Olim jussa deo simplicitas facilis.
Nunc seu te Bromio signatae mystidis AISE (?)
Florigero in prato congreg[at] in satyrum;
Sive canistriferae possunt sibi Naïdis a[e]qu[um,]
Qui ducibus taedis agmina festa trahas.
Sis quo[d]cunque, puer, quo te tua protulit aetas,
Dummodo. . . . . .

Digitized by Google

« Si la douleur a pu déchirer l'indomptable cœur d'Hercule, pourquoi cependant hésiterais-je à pleurer? Car la louange que l'illustre Homère a donnée au corps de l'Éacide Achille, n'est pas celle qui te convient, ô mon enfant ! La souveraine de Paphos t'avait décoré d'un visage moins beau, mais la déesse habitait dans tous les replis de ton cœur. Dans ton sein florissait une chaste vertu, à laquelle ton âge n'ôtait rien de son mérite ni de son élévation. Mais, par la violence de mes douleurs, je ne cherche pas à t'arracher à la mort, bien que la perte d'un fils soit pour moi un juste sujet de larmes. . . Nous sommes accablés par cette cruelle blessure. . . . . .

. . . . . .

. . . Et toi cependant, renouvelé dans ton être, tu vis dans les Champs Élysées. Les décrets des dieux ordonnent que celui-là revive sous une autre forme qui a bien mérité de la lumière du jour : c'est une récompense que t'avait acquise, dès le chaste cours de ta vie, cette simplicité docile, conforme aux commandements d'un dieu. Maintenant, ou bien, dans un pré en fleur, l'initiée marquée du sceau sacré t'agrége au troupeau de Bacchus, sous la forme d'un Satyre, ou les Naïdes qui portent les corbeilles sacrées te réclament comme leur compagnon, pour conduire à la lueur des torches les processions solennelles. Qu'importe le rôle qui t'est donné, dans la place où t'a promu ton âge, pourvu que. . . . . »

Cette double colonne de distiques couvre toute une large plaque de marbre de forme rectangulaire qui fait aussi partie du dallage de l'église de Doxato. Les lettres extrêmement serrées, quelquefois même liées entre elles, appartiennent à ce type d'écriture étroit et allongé qui prévaut dans les monuments du troisième siècle de l'Empire. De là quelques difficultés de restitution : car les caractères, pour peu qu'ils soient usés, se réduisent facilement à une série de traits verticaux. Une cassure de la pierre a aussi entamé quelque peu les dernières lignes de chaque colonne ; mais cette double lacune ne saurait être grave, car le sens général ne semble pas interrompu. Les seuls détails d'orthographe qui puissent être notés avec certitude sont : la substitution du T au D final dans *set* pour *sed ;* celle de l'O à l'V dans la forme bien connue de *volnere* pour *vulnere ;* enfin l'emploi de la terminaison *is* au nominatif pluriel de la troisième déclinaison, dans *Naïdis* pour *Naïdes*, encore cette dernière variante peut-elle s'expliquer par l'effacement de quelques linéaments sur le marbre.

Dans ces vingt-deux vers, d'une facture plus que médiocre, d'un style à la fois plat et forcé, on ne trouve, comme dans beaucoup d'inscriptions métriques, aucun renseignement historique à recueillir. En revanche, les idées mêmes, bien que gauchement exprimées, ont une valeur sérieuse, et font de ce morceau poétique, si peu intéressant pour l'histoire des faits, un document des plus précieux pour l'étude des croyances

Digitized by Google

religieuses et morales de l'antiquité, à l'époque de transition qui précède le triomphe du Christianisme.

Je ne connais pas de passage des anciens, où, sous des formes païennes, les espérances d'immortalité et de rémunération future soient affirmées avec autant de netteté et de conviction, que sur ce marbre arraché à un tombeau. Ce n'est pas le rêve d'un poëte ou la doctrine isolée d'un philosophe : c'est un véritable acte de foi prononcé par une voix de la foule, par la voix d'un père ou d'une mère pleurant un jeune enfant. Rien ne saurait être plus fort en ce sens que le mot *reparatus*, qu'il faudrait presque traduire par *ressuscité*. Et cette rénovation est une récompense; c'est le prix décerné à celui qui aura bien mérité des dieux pendant sa vie (*de supero lumine* ou peut-être *numine*). Non que l'âme passe, comme dans la doctrine de Pythagore, par une série de transmigrations; mais le juste, sous une forme nouvelle (*alterna* ou peut-être *aeterna forma*) (1), revivra à tout jamais d'une vie meilleure.

Quant à la destinée faite aux bienheureux, dans cette seconde existence, elle est conforme aux idées mythologiques que l'enseignement et la divulgation des mystères avaient fini par rendre dominantes dans la société antique. Le maître de l'autre monde n'est plus le triste Pluton de la légende commune, c'est le riant Bacchus, sous le nom de Bromius. Le jeune enfant dont on pleure la perte sera associé aux pompes bacchiques, il y jouera un rôle approprié à son âge : il deviendra le compagnon de ces Naïdes, que Strabon compte au nombre des suivantes de Bacchus (2), et même, changé en Satyre, il entrera dans le troupeau du dieu. Une difficulté de lecture empêche seulement de savoir de quelle manière intervient dans cette transformation le personnage féminin, désigné par les termes ambigus de *signata mystis :* celle qui, parmi les initiées, est marquée du signe sacré, ou plutôt celle qui porte sur ses lèvres le sceau des mystères, probablement l'*hiérophantide;* peut-être même la déesse qui est aux Enfers l'initiée par excellence, c'est-à-dire Proserpine :

Num seu te Bromio signatae mystidis AISE (2),
Florigero in prato, congreg[*at*] *in Satyrum.*

Le groupe de linéaments AISE, qui termine l'hexamètre, ne m'a fourni aucune combinaison satisfaisante. Faut-il y voir une simple transcription du mot grec αἴση, qui serait lui-même pour αἶσα, et qui indiquerait ici le jugement suprême de la déesse, tenant lieu de l'arrêt des destinées? ANSER, qui rappellerait l'oiseau sacré de Proserpine, donne-

(1) Les mots *lumine* et *alterna* doivent être préférés, comme plus voisins des linéaments restés sur la pierre.

(2) Strabon, X, 468.

Digitized by Google

rait un sens des plus bizarres. D'un autre côté, pour admettre ADSE, il faut supposer que *mystidis* est un nominatif pluriel, comme plus loin *Naïdis*, et alors au vers suivant *congregant*, ce qui est inconciliable avec la prosodie. Enfin ARTE, qui commence à s'écarter des vestiges relevés sur la pierre, forcerait à prendre pour sujet de la phrase le mot *simplicitas* du distique précédent, et, quel que soit le mauvais style de ces vers, il est difficile d'y introduire une pareille faiblesse de construction.

Depuis longtemps l'étude des monuments figurés a révélé la popularité presque universelle qu'obtint, à partir d'une certaine époque de l'antiquité, la nouvelle conception de la vie future tirée du culte mystique de Bacchus. Mais les écrivains ne confirmaient cette importante découverte que par des renseignements assez vagues. Le texte le plus explicite que l'on puisse citer peut-être est une phrase de Plutarque, dans la *Consolation* qu'il adresse à sa femme après la perte d'un enfant. Il lui parle des mystères de Bacchus, auxquels ils sont initiés l'un et l'autre, et qui leur ont enseigné que l'âme, semblable pendant la vie à un oiseau captif, était indestructible et douée de sentiment après la mort (1). Ce passage et d'autres semblables nous apprennent bien que des idées d'immortalité se rattachaient à la religion de Bacchus ; mais ce qu'ils ne montrent pas, ce qu'ils n'affirment pas suffisamment, c'est le rapport, la liaison directe, que de pareilles idées pouvaient avoir avec les scènes joyeuses, souvent même burlesques jusqu'à la licence, qui décorent les monuments funéraires. L'inscription de Doxato nous fournit sur ce point un témoignage écrit des plus formels. Elle nous présente la doctrine mystique de la vie future sous les formes extérieures de la procession bacchique. Elle donne ainsi à mots découverts l'interprétation des nombreuses bacchanales qui, figurées d'abord sur les vases peints de la Grèce et de l'Italie, se perpétuent jusqu'aux derniers jours du paganisme dans les sculptures des sarcophages. Nous voyons que le mort pouvait souvent y figurer en personne, dans le cortége dansant des Satyres, ce troupeau choisi de Bacchus. Sans doute l'espèce d'immortalité qui revêtait ces formes demi-bestiales fut à l'origine une conception toute matérielle, comparable sous quelques rapports aux espérances dont le Coran nourrit la sensualité des dévots de l'Islam. Mais il n'y en avait pas moins là une croyance très-positive à la renaissance de l'homme, à son renouvellement après la mort, dogme fondamental, autour duquel se groupèrent peu à peu des idées plus délicates et plus élevées, sans modifier toutefois la grossièreté des anciens symboles.

Pour l'inscription qui nous occupe, en particulier, il ne faut pas oublier que, bien que latine et de basse époque, elle appartient à la Thrace. Or, dans ce pays, berceau

(1) Plutarque, *Consolatio ad uxorem*, 10. — D'autres textes intéressants sont réunis par M. A. Maury : *Religions de la Grèce antique*, I, p. 582.

Digitized by Google

du culte orgiaque de Bacchus, le dogme de la vie future paraît avoir existé de longue date et formé le trait saillant de la religion nationale. Nous l'y voyons régner, sous une forme toute brutale et toute primitive, jusque parmi les tribus les plus reculées et les plus sauvages : chez les Trauses, qui célébraient les funérailles par des réjouissances, et surtout chez les Gètes, qui se vantaient de ne pas mourir, et pensaient, en quittant la terre, aller s'asseoir au banquet de leur dieu Zamolxis (1). Nul doute que des croyances analogues ne fussent associées dans l'origine à l'antique religion du Bacchus thrace, d'où elles passèrent peu à peu dans les mystères de la Grèce, avec tout le cortége des rites bacchiques. Mais, sur le sol même où elles étaient nées, elles durent se développer plus volontiers que partout ailleurs. Dans une île toute voisine de la région de Philippes, à Thasos, les voyageurs ont déjà signalé, sur des sarcophages, plusieurs inscriptions grecques en distiques, où les idées d'immortalité sont exprimées avec une netteté inaccoutumée (2), bien que sans les curieux développements que nous trouvons dans l'épitaphe latine de Doxato.

En effet, ce qui mérite une attention particulière, c'est que la croyance à la rémunération future est ici liée à d'autres idées qui forment avec elle un corps de doctrine et qui semblent également s'écarter du courant ordinaire des idées religieuses et même philosophiques de l'antiquité. L'auteur de cette espèce de complainte funéraire n'est pas un stoïcien. S'il retient ses larmes, ce n'est pas qu'il regarde la douleur comme une faiblesse : Hercule, ce type idéal de l'humanité, n'en a-t-il pas lui-même ressenti les atteintes ? Nous ne pouvons non plus reconnaître un disciple de Platon. Les Platoniciens, en donnant le premier rang aux qualités de l'âme, estiment pourtant la beauté physique jusqu'à en faire presque une vertu. Ici, au contraire, la beauté du corps est méprisée, dépréciée, et la beauté morale exaltée à ses dépens. Ce portrait peu flatteur, placé dans la bouche d'un père ou d'une mère, ne peut même guère s'expliquer que par quelque difformité évidente de l'enfant. Mais il y a un vers plus surprenant que tous les autres, au point qu'on serait tenté d'y voir une pensée chrétienne : c'est celui qui fait l'éloge de cette simplicité docile qu'un dieu (ou que Dieu) aurait jadis érigée en précepte :

Olim jussa deo simplicitas facilis.

S'agit-il seulement ici d'une vie simple et innocente, semblable à celle de l'âge d'or, que la légende plaçait sous le patronage de Saturne? Ce mot, appliqué surtout à un jeune enfant, ne désigne-t-il pas plutôt la simplicité du cœur, cette vertu propre de

(1) Hérodote, IV, 94 ; V, 4.

(2) Voyez Boeckh, *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 2161, et M. G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos* dans les *Archives des Missions*, t. I (Deuxième série), p. 101.

Digitized by Google

l'enfance? Alors, ne croirait-on pas entendre un écho de la voix qui a dit : « Si vous « n'êtes comme un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux? » Il est vrai que cette simplicité de l'âme avait son prix pour les anciens; et nous trouvons, sur des sépultures que rien n'autorise à considérer comme chrétiennes, la formule : « *Animae simplicissimae.* » Plutarque, dans le passage auquel j'ai déjà fait allusion, proclame les âmes des enfants morts heureuses entre toutes, parce qu'elles conservent moins que les autres l'empreinte des choses de la vie. Nous connaissons aussi trop peu dans ses détails la mythologie des mystères, pour savoir si elle ne contenait pas quelque explication directe et toute naturelle d'un sentiment qui nous paraît au premier abord assez étranger aux habitudes de la sagesse antique. Les savants ouvrages qui sont parvenus à éclairer en partie ces obscures questions nous montrent, à Samothrace comme à Éleusis, les enfants admis à l'initiation (1). Dans les Éleusinies, c'est même un enfant qui se tient près du foyer sacré pour accomplir les rites expiatoires. Dans la légende mystique, je vois aussi des dieux, comme Iacchos et Zagreus, ces deux personnifications de Bacchus, adorés sous des traits enfantins. Pourtant je n'en trouve aucun qui ait élevé la voix pour prêcher les douces vertus de l'enfance.

Parmi les idées que nous nous étonnons de lire sur un marbre antique, il en est donc que les croyances locales, développées par l'enseignement des mystères et épurées par la philosophie, suffisent pour expliquer. L'auteur de ces vers est certainement un païen, et un païen professant une forme déterminée du paganisme, celle qui était enseignée dans les mystères de Bacchus. Ses idées sur l'immortalité, sa croyance à une rénovation immédiate et à un changement de forme après la mort, sont même loin d'être d'accord avec les dogmes formulés dans le Symbole des Apôtres. Peut-être cependant, pour se rendre bien compte de certains sentiments d'une morale plus délicate, qui donnent à ces espérances comme un accent inaccoutumé, faut-il ne pas oublier que la colonie de Philippes renferma de bonne heure une importante société chrétienne, dont l'influence put s'étendre même à ceux qui n'en faisaient pas partie. Le mélange d'idées qui, dans ces vers, excite vivement notre curiosité, n'est du reste que le commentaire de toute une classe de monuments mixtes ou de transition, où les symboles païens semblent employés à couvrir des croyances qui déjà s'écartent notablement de l'ancien paganisme. Parmi ces monuments, celui qu'il convient de citer surtout ici est la fameuse chambre sépulcrale d'un prêtre de Bacchus-Sabazius, découverte dans les Catacombes, et que le caractère de ses peintures et de ses inscriptions a fait quelque temps considérer comme un tombeau demi-chrétien (2).

(1) A. Maury, *Religions de la Grèce antique*, II, 352. — Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, I, 275.

(2) Voyez plus haut, p. 26, note 2.

Digitized by Google

62.

Doxato. Dans une maison. Sur une pierre rectangulaire.

PLETHRA · TRIA ·
OCTAVIA · L · FIL
MAXIMILIA · FILIA · ET
HERENS · FAC · CVR

Plethra tria. —
Octavia L(ucii) fil(ia)
Maximil[l]a, filia et
herens, fac(iendum) cur(avit).

« Trois plèthres. — Octavia Maximilla, fille de Lucius, agissant comme sa fille et son héritière, a fait placer cette pierre. »

Une petite plaque de marbre, plus large que haute, et passablement épaisse, porte cette inscription. La mesure agraire indiquée à la première ligne prouve que ce n'était pas un tombeau, mais une pierre destinée à marquer la superficie d'un terrain. Seulement il est très-probable que ce terrain n'était autre chose que le champ funéraire, dépendant de la sépulture du père d'Octavia Maximilla. Une inscription du recueil d'Orelli (n° 4369) peut servir, sur ce point, de commentaire à la nôtre ; on y lit la formule suivante : « *Locus sepulchri continet per cippos dispositos juger[a] quattuor.* » Le plèthre est l'arpent grec, représentant un carré de 100 pieds de côté. L'emploi, sur une stèle romaine, d'une mesure grecque, dont le nom est simplement transcrit en latin, est un détail d'une plus grande portée qu'on ne le croirait au premier abord. En effet, l'inscription qui fixe une limite, étant faite pour être lue et comprise par tout le monde, par le passant qui circule sur la route, comme par le laboureur qui cultive les terres voisines, elle doit employer de préférence les termes qui sont dans l'usage commun. Il y avait donc, au milieu des établissements de la colonie de Philippes, un fond de population, qui était resté plus grec que romain. Dans cette partie de la Thrace, hellénisée de bonne heure par les Macédoniens, la coutume grecque s'était maintenue avec une invincible ténacité, malgré la longue pression exercée sur le pays par une nombreuse aristocratie romaine, à laquelle appartenait presque toute la propriété foncière. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir, aux derniers jours de l'empire, l'élément romain s'effacer, pour laisser les mœurs grecques et la langue grecque reprendre le dessus et redevenir seules populaires. C'est un fait général, que d'autres inscriptions de la même classe viendront confirmer encore et qui n'est pas sans importance pour l'histoire de la civilisation antique.

Digitized by Google

63.

Doxato. Dans le mur de l'église. Au-dessous d'un bas-relief représentant un cavalier.

Λ · VARINIVS	*M(arcus) Varinius,*
M · L · CELER · SIBI	*M(arci) l(ibertus), Celer, sibi*
ETVARINIAE · MA	*et Variniae Ma-*
RITAE · VXORI · ET · PRI	*ritae uxori et Pri-*
MICENIAE · ET · PYRAL	*migeniae et Pyra-*
IIDI · FILIS · ET · GENERO	*lidi fili(i)s et genero*
VRIO · ALCIMO · VIVOS · F · C	*(C)urio* ou *(F)urio Alcimo, vivos f(aciendum) c(uravit).*

« Marcus Varinius Celer, affranchi de Marcus, a fait faire ce monument de son vivant pour lui-même, pour Varinia Marita sa femme, pour Primigenia et Pyralis ses filles, et pour son gendre Curius (ou Furius) Alcimus. »

L'excellente exécution du bas-relief qui accompagne l'épitaphe, la forme d'orthographe ancienne *vivos* pour *vivus*, qui n'est qu'une variante d'écriture, assignent pour date au monument de Varinius le premier siècle de notre ère et en font comme le pendant du tombeau d'Ancharius à Boriani. L'inscription suivante prouve l'existence d'une sépulture de famille :

64.

Au même endroit. Sur une stèle à fronton.

· · · VARINIVS	. . . *Varinius*
· · · ERANLV	*[Ce]ler, an(norum) quinquaginta quinque*
· SF	*[h(ic)] s(itus) e(st)*
· · · OFESH I	. . . . .
· · · CCVRA	*[fa]c(iendum) cura(vit).*
R F	. . . . .

Voici encore quelques fragments. Le plus important est une épitaphe gravée sur le rebord d'une espèce de cadre de pierre, au milieu duquel est sculptée une petite figure de femme, les mains étendues, dans une attitude d'invocation. Il ne faut pas se hâter de voir dans cette inscription une salutation funéraire commençant par l'interjection *ô !* car nous trouvons dans Orelli (n° 3937) les noms d'*Opetreius* et d'*Opetreia :*

Digitized by Google

65-66.

Au même endroit. Fragments.

ICILIOPILA

OPETREIASAL↓
AN
HS

AN
ODAZI

67.

Aux environs de Doxato.

ARRONIAEDAMALIDIVXOI IET
VRRETIAEPHILIPPICAE · SOCRAEIIC
IIIIIIVIR · AVC

. . . . . .
. . . *(V)arroniae* (?) *Damalidi uxori et*
. . . . . *urretiae Philippicae socrae, h(ic)* [*s*]*itae)* (?)
. . . . . *sevir aug(ustalis)*

« ... A Varronia Damalis, sa femme, et à.... Philippica, sa belle-mère, ici ensevelie,.... (un tel)... sévir augustal. »

Ce fragment d'une plaque de sarcophage se trouve dans un champ nommé *Phtélia*, non loin de Doxato. C'est la seconde mention que nous rencontrions, dans les environs de Philippes, des sévirs augustaux (1).

Autres antiquités de Tchaltadja.

En sortant de Doxato, on voit s'ouvrir, vers le nord-est, une assez large vallée, par laquelle débouche le grand torrent qui passe près du bourg. On y remarque, sur le revers septentrional du Panaghû-dagh, quelques hameaux, portant le nom collectif de *Keurlar*. Les habitants appellent *boghaz de Buk* ce passage, qui met en communication la vallée du Nestos avec la plaine de Philippes; ils signalent, plus au nord, un second défilé, le *boghaz de Ravlika*. Entre Doxato et Drama, dans le creux d'un ravin formé par les ondulations de la plaine, se cache le village de *Tchaltadja*, dont le nom rappelle

(1) Voyez plus haut, p. 37.

Digitized by Google

la ville moderne bâtie, en Thessalie, sur les ruines de Pharsale (du turc *tchalta*, qui veut dire *fourche*). Ce nom turc n'empêche pas que les habitants ne soient presque tous chrétiens. Dans leurs maisons et dans leur église je rencontrai les inscriptions suivantes, qui montrent que ce lieu fut aussi, dans l'antiquité, un centre de population.

68.

T chaltadja. Dans l'église. Sur une stèle de pierre décorée de grossiers bas-reliefs.

Ici trois bustes.

ΤΑΡCΑΣΒΥΖΦΥΒΡ
ΒΓCΠΡΦΠΤCΧΡΙ
ΝC·ΕΤΩΝ·Π·

Τάρσας Βύζου βρ·
θες(?)προπτος(?) Ὀχρῖ-
νος, ἔτων ὀγδοήκοντα.

Ici un cavalier
lançant le javelot.

ΒΥΖCΚΑΙΒΕΙΘΥC
ΚΑΙΤΑΡCΑCΠΑΤΡΙ
ΚΑΙΜΗΤΡΙΜΕΛΓΙΔ
ΓΝΗCΙΟΙCΜΝΙΜΗ
ΧΑΡΙΝΕΠΟΙC Ν

Βύζος καὶ Βείθυς
καὶ Τάρσας, πατρὶ
καὶ μητρὶ Μελγίδ [ι]
γνησίοις, μνή[μ]ης
χάριν, ἐποί[η]σ[α]ν.

« Tarsas, fils de Byzos,..... natif d'Okhra (?), mort à l'âge de quatre-vingts ans. — Byzos, Bithys et Tarsas ont élevé ce monument à leur père, ainsi qu'à leur mère Melgis, pour consacrer la mémoire de leurs parents légitimes. »

En approchant de l'extrême frontière de la plaine de Philippes, nous rencontrons le premier vestige certain qui se rapporte aux populations thraces, à ces anciens maîtres de la contrée, refoulés, mais non complétement expulsés, par les empiétements successifs des colons macédoniens et romains. C'est une stèle de pierre, portant une inscription grecque de mauvaise époque, et décorée de bas-reliefs plus grossiers encore. Les noms propres qui y sont gravés conservent, à la terminaison près, une forme toute barbare. Les Thraces n'ayant pas eu, à ce qu'il paraît, l'usage d'écrire leur langue, il est naturel de les voir, même à l'époque romaine, employer sur leurs rares monuments la langue grecque, dont ils avaient appris à se servir, dans leurs longs rapports avec les villes helléniques de la côte et avec les établissements macédoniens de l'intérieur. Nous constaterons bientôt que, dans le voisinage de la colonie de Philippes, ils usaient également de la langue latine. Après le nom de Tarsas et celui de son père Byzos, associés

Digitized by Google

à la manière grecque, viennent quelques lettres, parmi lesquelles on pourrait tout au plus reconnaître le surnom latin *Promptus*. Le mot Οχρῖνος, qu'il faut peut-être écrire Οχρηνός, a tout l'aspect d'un adjectif géographique, analogue à Δατηνός, que nous trouvons aussi sous la forme Δατῖνος. Cet ethnique prouverait l'existence d'une antique bourgade, nommée probablement *Okhra*, qui s'élevait sans doute sur l'emplacement de Tchaltadja : nous trouverons plus loin un autre exemple de l'usage, où paraissent avoir été les Thraces, d'indiquer après le nom du mort le lieu de son pays, par un adjectif de cette forme. Le soin que les fils de Tarsas mettent à rappeler la légitimité de leur descendance tient sans doute au grand désordre qui devait exister dans les familles thraces, à cause de la licence absolue où vivaient, suivant Hérodote, les femmes non mariées (1).

Les noms propres de cette inscription doivent être recueillis avec soin, comme de rares échantillons de la langue, si peu connue, des anciens Thraces. S'ils sont pour nous inexplicables, il n'est pas cependant sans intérêt de les confronter avec les mots de forme analogue, que fournissent l'histoire et la géographie des régions voisines. *Byzos* rappelle de suite un nom célèbre, celui de la ville de *Byzance*, et montre qu'il est bien d'origine thrace, malgré la légende grecque du héros *Byzas*, enfanté sur la rive du Bosphore par Kéroessa la nymphe au front armé de cornes, et nourri par la nymphe *Byzia* (2). A la même racine se rattache encore le nom des *Byzères*, peuplade du Pont. Le nom de *Bithys*, écrit souvent *Bitis* ou *Bithus*, est très-commun chez les Thraces : Tite-Live appelle ainsi un jeune prince, fils du roi Cotys, gardé successivement comme otage par Persée et par les Romains. Les traditions mentionnent aussi un héros *Bithys*, fils du dieu Mars et de Sété, sœur du roi thrace Rhésos (3). La peuplade des *Bithyæ*, la rivière *Bithyas*, la ville de *Bithyopolis*, et avant tout la grande tribu thrace des *Bithyniens* établie en Asie, se rattachent évidemment au même mot. *Tarsas* rappelle le nom d'une rivière de la Mysie, le *Tarsios* (4). Pour le nom géographique *Okhra*, on pourrait citer le sommet d'*Ocra* dans les Alpes Carniques et le mot *ocris* qui voulait dire *montagne* dans les dialectes de l'Italie centrale, si la situation du village moderne sur des buttes de terre ne s'accordait mieux peut-être avec le sens du mot grec ὤχρα, qui désigne cette terre jaune que nous appelons de l'ocre. — D'autres inscriptions viendront par la suite grossir ce vocabulaire. Nous renvoyons le lecteur pour de plus amples explications aux curieux exemples qu'il trouvera plus loin dans la description des antiquités du pays de Zikhna.

(1) Hérodote, V, 6.
(2) Hésychius de Milet, *Fragmenta Hist. Græc.* de Didot, IV, 148.
(3) Tite-Live, XLV, 42. — Étienne de Byzance *in* Βίθυαι.
(4) Strabon, XIII, 587.

Digitized by Google

69.

Tchaltadja. Dans une maison. Fragment.

R · P · PHIL · ✱ · D · . . . *R(ei) p(ublicae) Phil(ippensium) (denarios) (quingentos).*

Ce minime fragment, débris d'une plaque de sarcophage, n'est cependant pas sans intérêt. Il prouve que, si le bourg d'Okhra était habité en partie par des Thraces, il avait aussi une population romaine qui dépendait encore de la colonie de Philippes. En effet, la « république des Philippiens » est désignée par des initiales faciles à déchiffrer; c'est encore le trésor de la colonie qui doit recevoir l'amende encourue pour la violation du tombeau. Le sens que j'ai donné, sur un autre sarcophage, aux lettres R. P. P. se trouve ainsi pleinement justifié.

70-72.

Tchaltadja. Fragments.

POL
VI

· · · ΣΥΝ̄ΡΟΦ ΛΗΚΙ · · ·
· · · ΞΥΤΥΧΙΑ · ΘΗΚΗΝΒ · · ·

Συντρόφ[ῳ. . . . ηκι. .
Εὐτυχία θήκην. . . .

PVIC

Voilà encore quelques débris, par eux-mêmes insignifiants. Mais les moindres fragments font nombre, dès qu'ils sont classés géographiquement, et confirment le témoignage des monuments plus complets.

Drama et l'ancienne Drabescos.

La petite ville de *Drama* occupe une position des plus heureuses, au milieu des jardins et des ombrages, sur un versant doucement incliné, dernier prolongement de la haute chaîne de montagnes qui limite au nord les riches campagnes de l'Angitès. Ses environs sont rafraîchis par un groupe remarquable de belles sources, qui forment instantanément une rivière et s'en vont grossir les eaux de la plaine. Elle est le siége d'un *kaïmakan*, placé directement sous les ordres du pacha de Salonique. C'est pour les chrétiens un archevêché, la capitale ecclésiastique de l'ancien diocèse de Philippes, dont elle a conservé le titre en y ajoutant les noms modernes de *Drama*, de *Zikhna* et de *Névrokop :* Ἡ ἁγιωτάτη μητρόπολις Φιλίππων, Δράμας, Ζιχνῶν καὶ Νευροκόπου.

Digitized by Google

La population chrétienne y est active et commerçante. La population turque compte dans son sein quelques-uns des plus puissants propriétaires de la Roumélie. Au premier rang sont les beys de la famille de Mahmoud-Dramali-Pacha, son petit-fils Takir-Omer-bey et Mehemet-bey, son petit-neveu. C'est chez ce dernier que nous fûmes reçus avec tout l'empressement et toute la recherche de l'hospitalité ottomane.

Depuis longtemps les voyageurs ont signalé à Drama d'importantes inscriptions latines, qui ne permettent pas de douter que cette ville ne fût déjà, à l'époque romaine, un centre de population. Des familles influentes, appartenant de père en fils à l'aristocratie des décurions de Philippes, y avaient, en même temps que leurs tombeaux, leur habitation et leurs domaines. Les inscriptions nomment un *Lucius Annius Agricola*, fils de *Caius*, de la tribu *Voltinia*, et *Flavia Atilia Augustina* sa femme; leur jeune fils, à l'âge de six ans, portait déjà les insignes du décurionat. Un *Caius Vibius Florus*, fils de *Caius*, également de la tribu *Voltinia*, a son fils qui jouit des mêmes honneurs dès l'âge de cinq ans, et lui-même s'intitule *dec*[*urio*], *duumvir et munerarius Philippis* (1). Du reste, le nom de la tribu, les titres, les fonctions, tout s'accorde pour nous apprendre que cette agglomération de familles romaines, quelle que fût son importance, n'était encore qu'une dépendance de la colonie de Philippes, un véritable *vicus* compris dans son territoire. Nous sommes amenés ainsi à nous représenter la *Colonia Philippensis*, non comme une ville simplement entourée de sa banlieue, mais comme un vaste département, comprenant des bourgs, des villes secondaires, et dont la cité de *Philippi* n'était que le chef-lieu et le centre administratif.

Le nom de la ville romaine, dépendante de Philippes, qui occupait autrefois l'emplacement de Drama, nous est fourni par la Table de Peutinger. La carte routière de l'empire à l'époque de Théodose marque au-dessus de Philippi, à 12 milles de cette ville, sur une voie qui conduisait à Héraclée Sintique, dans la vallée moyenne du Strymon, une station de *Daravescus*, répondant exactement à la position de Drama.

Mais ici se présente une question intéressante. Le même nom, sous la forme plus brève de *Drabescos*, est célèbre, dès le cinquième siècle avant J.-C., dans l'histoire de la contrée. Thucydide appelle ainsi une place des Édones, située dans l'intérieur de la Thrace, près de laquelle dix mille colons athéniens et alliés, partis des Neuf-Voies, où ils avaient jeté les fondations d'un premier établissement sur le futur emplacement d'Amphipolis, furent taillés en pièces par les habitants : Προελθόντες δὲ τῆς Θράκης ἐς μεσόγειαν, διεφθάρησαν ἐν Δραβήσκῳ τῇ Ἡδονικῇ ξυμπάντων οἷς πολέμιον ἦν τὸ χωρίον αἱ Ἐννέα Ὁδοὶ κτιζόμενον (2). Nous avons déjà raconté ces événements, et nous avons établi qu'Hérodote, parlant de la même expédition, commandée par les généraux athé-

(1) Cousinéry, *Voyage en Macédoine,* vol. II, p. 12, et le *Voyage* de Paul Lucas, inscr. 47 et 48.
(2) Thucydide, I, 100; IV, 102. — Pausanias, I, 29.

Digitized by Google

niens Léagros et Sophanès, plaçait le lieu de la défaite à Daton (1). Cousinéry le premier a émis l'opinion qu'il était hors de toute vraisemblance qu'une troupe de colons se fût jamais aventurée, à une quinzaine de lieues de ses positions, dans une vaste plaine, toute peuplée de tribus guerrières (2). Il en a conclu que Drama ne pouvait être la Drabescos de Thucydide, et il a proposé, comme beaucoup plus rationnel, l'emplacement d'un village nomme *Sdravitz*, situé dans la vallée inférieure de l'Angitès, sur les dernières pentes du Pangée. Il ne connaissait d'ailleurs ce village que par le rapport d'un évêque grec, qui lui assurait y avoir vu des ruines antiques. Cette hypothèse, bien qu'elle soit étayée sur des preuves assez légères, a été généralement adoptée; seulement, pour la concilier avec le témoignage non moins positif de la table théodosienne, on a supposé un déplacement ou un dédoublement de l'ancienne Drabescos (3).

Pour moi, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en venir à ce parti extrême, pour mettre d'accord le texte de l'historien grec avec la carte romaine. Il faut songer que cette région intérieure de la Thrace était pour les Grecs une terre inconnue, sur laquelle ils n'avaient que des notions incomplètes. Hérodote, qui a puisé surtout ses renseignements auprès des Ioniens d'Abdère et de Thasos, étend à toute la contrée le vieux nom de Daton (ἐν Δάτῳ), qui s'appliquait surtout à la partie orientale, voisine des anciens comptoirs thasiens. Thucydide, qui a séjourné dans le pays, est plus exact. Il sait qu'il existe au fond de la plaine une grande bourgade thrace, nommée Drabescos, centre principal et camp de refuge de cette belliqueuse nation des Édones qui a taillé en pièces l'armée athénienne, et il place le lieu du désastre ἐν Δραβήσκῳ, c'est-à-dire dans la plaine de Drabescos. C'est une précision déjà très-suffisante, et vouloir serrer ses paroles de plus près serait méconnaître la latitude que laisse la langue grecque dans de pareilles expressions.

Je dois même ajouter que cette expédition dans les terres, et la déroute meurtrière qui en fut la suite, perdent de leur signification, si l'on n'admet pas que l'armée athénienne se soit risquée au-delà de Sdravitz et des dernières pentes du Pangée. Un corps de 10,000 hommes, surtout pour les Grecs, représente une force militaire imposante, capable de descendre en rase campagne et d'opérer en pays ennemi. Aussi les colons d'Athènes, confiants dans leur nombre, ne se contentent-ils pas d'occuper l'excellente position des Neuf-Voies; à peine y sont-ils établis, qu'ils s'avancent en masse vers l'intérieur. Évidemment, un pareil déploiement de forces n'a pas lieu dans le seul but de s'assurer de quelques postes avancés, pour la protection de la nouvelle ville. C'est une expédition en règle, qui marche avec un plan arrêté de conquête. Les ambitieux *clérou-*

(1) Hérodote, IX, 75. Comparez mes remarques plus haut, p. 6.
(2) Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, vol. II, p. 51.
(3) Desdevises-du-Dézert, *Géographie antique de la Macédoine*, p. 396.

Digitized by Google

ques veulent prendre à revers la région aurifère du Pangée, se saisir de quelque position dominante au milieu de cette vaste plaine de l'Angitès, dont les richesses et la fertilité enflamment leur convoitise; ils espèrent tenir en échec les tribus hostiles qui l'habitent, en s'emparant de la grande bourgade qui est le centre de leur résistance. Pausanias, parlant d'après l'épitaphe du tombeau public qui se voyait à Athènes sur la route de l'Académie, affirme qu'ils s'emparèrent du pays jusqu'à Drabescos : Ἐπικρατοῦντας μέχρι Δραβήσκου τῆς χώρας (1). Il faut bien que, par une pointe trop hardie, ils aient compromis sérieusement leur base d'opérations, pour attirer sur eux un désastre aussi complet que celui qu'ils éprouvèrent. Exaltés par les récentes victoires remportées sur les Barbares, ils n'avaient pas cru sans doute rencontrer, dans les Thraces, des adversaires aussi redoutables et surtout assez unis pour former, au premier appel, une ligue écrasante.

On alléguera peut-être encore que Drabescos est nommée, dans deux autres passages anciens, à côté de *Myrkinos*, place toute voisine de la position que Cousinéry assigne au village de Sdravitz. Voyons ces textes de près. Il n'y a d'abord aucune conclusion à tirer de ce qu'un abréviateur de Strabon, dans une énumération très-rapide des villes situées *dans les parages* du golfe Strymonique, cite Drabescos après Myrkinos et Argilos, mais immédiatement avant Daton : Εἰσι δὲ περὶ τὸν Σρτυμονικὸν κόλπον πόλεις καὶ ἕτεραι, οἷον Μύρκινος, Ἄργιλος, Δραβῆσκος, Δάτον (2). Appien, de son côté, décrivant la position de Philippes, dit que, vers l'ouest de cette ville, s'ouvrait une plaine qui s'étendait jusqu'à Myrkinos et Drabescos et jusqu'au fleuve Strymon : Ἐκ δὲ δύσεως πεδίον μέχρι Μυρκίνου καὶ Δραβήσκου καὶ ποταμοῦ Στρυμόνος (3). Mais Drama marque justement la limite nord-ouest de la plaine, comme l'ancienne position de Myrkinos en marque l'angle sud-ouest : n'est-il pas naturel qu'Appien indique les deux points extrêmes les plus éloignés de Philippes, plutôt que de citer ensemble deux positions qui ne marqueraient qu'une seule et même direction? De toute manière, la place plus ou moins rigoureuse donnée dans deux phrases grecques à un nom de ville ne me paraît pas une raison suffisante pour créer gratuitement une seconde Drabescos à une quinzaine de lieues de la première.

Je n'ai rencontré à Drama aucune ruine attachée au sol. Je crains, sur ce point, que mon compatriote, le Rouennais Paul Lucas, qui traversait cette ville en 1700, avec une mission du grand roi, n'ait été abusé par ses propres yeux, lorsqu'il parle d'une « tour antique » et d'une place « tout entourée d'amphithéâtres. » Les voyageurs qui viennent après lui, Cousinéry et M. G. Perrot, ne mentionnent rien de pareil. Les habitants m'ont

(1) Pausanias, I, 29.
(2) Strabon, VII, fragm. 33.
(3) Appien, *Guerres civiles*, IV, 105

Digitized by Google

seulement indiqué, sur une espèce de promontoire qui se détache du pied des montagnes, mais à une notable distance de la ville et des belles sources qui expliquent sa position, un emplacement qu'ils appellent *Eski-Drama* ou *Vieille-Drama*. D'un autre côté, le grand nombre des inscriptions encastrées dans les églises et dans les murs des maisons ne fait pas croire qu'il faille chercher si loin le site de la ville antique, au moins à l'époque macédonienne et romaine. On peut en juger par les exemples suivants.

73.

Drama. Dans une maison. Sur une petite stèle plate.

ϽΡΟΣ
ΤΗΣΟ
ΔΟΥ

Ὅρος τῆς ὁδοῦ.

« Borne de la route. »

Nous avons là une borne, destinée à indiquer la direction et l'alignement d'une route, plutôt qu'à y marquer les distances, car elle ne porte aucun chiffre. C'est une petite stèle de pierre, longue et plate, quelque peu épaisse, et faite pour être fixée dans le sol. Les trois mots qu'on y lit présentent d'autant plus d'intérêt que c'est la seule inscription grecque que l'on ait encore trouvée à Drama. Sans doute, l'emploi du grec, sur un monument de ce genre, ne suffirait pas, comme nous l'avons vu, pour lui assigner une date antérieure à l'époque romaine. Cette anomalie s'expliquerait, et par la nécessité de se faire comprendre des habitants, et par la nature même de la route, qui devait être une route provinciale, plutôt qu'une véritable voie militaire de l'empire. Rien n'empêche d'ailleurs de considérer cette stèle comme une limite privée, placée pour empêcher la route d'empiéter sur une propriété particulière ou sur le champ d'un tombeau. Ici cependant les lettres grecques présentent un caractère exceptionnel : bien qu'elles soient de grande dimension, elles ont conservé toute la simplicité du beau type hellénique ; on est donc autorisé à faire remonter cette inscription jusqu'au temps de l'autonomie de la Macédoine, ou tout au moins jusqu'à l'époque antérieure à la fondation de la colonie de Philippes. Sans vouloir tirer de la forme de quelques lettres une conclusion trop absolue, on peut y voir au moins une confirmation de l'antiquité de la route marquée encore au quatrième siècle de notre ère sur la carte théodosienne, et, par conséquent, de la station de Drabescos, qu'elle traversait.

Je n'ai pu retrouver les belles inscriptions latines signalées par Paul Lucas et Cousinéry. Les suivantes se trouvent dans la cour de la métropole :

Digitized by Google

74.

Drama. A la métropole. Sur un petit autel.

I O M	*J(ovi) O(ptimo) M(aximo).*
M·VALERIVS·C	*M(arcus) Valerius, C(aii)*
F·PRISCVS·V·S·L·M	*f(ilius, Priscus v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

« A Jupiter Très-Bon et Très-Grand. — Marcus Valérius Priscus, fils de Caius, s'est acquitté de son vœu avec empressement et reconnaissance. »

75.

Même lieu. Sur un autre autel,

MINERVAEAVG· \ ')·SACR	*Minervae Aug(ustae), m[e]d(icae)* (?) *sacr(um)*
L VOLVSSIVS · VALEN	*L(ucius) Volussius Valen[s]*
ETVOLVSSIANVS · F	*et Volussianus f(ecerunt).*

« A Minerve Auguste Médica (?), monument consacré par les soins de Lucius Volussius Valens et de Volussianus. »

De ces deux inscriptions latines, la seconde a été donnée par M. G. Perrot, mais avec quelques différences de lecture (1). Elles sont gravées sur deux autels portatifs en marbre blanc. Celui de Jupiter est si petit qu'on le tiendrait presque dans la main : il n'a que 28 centimètres de haut sur 27 de large. Il est à quatre pans, de forme légèrement pyramidale, couronné d'une bande saillante, avec les angles relevés en acrotères. Dans celui de Minerve, la première ligne de l'inscription est gravée sur la plate-bande, au-dessous d'un petit fronton, dont les acrotères figuraient des têtes de Gorgone. La hauteur de l'autel est de 69 centimètres sur 57 de large. La présence à la métropole de ces monuments consacrés aux dieux semble prouver que l'église archiépiscopale de Drama s'élève, comme il arrive fréquemment, sur l'emplacement d'un ancien temple. Dans le mur de la même cour, se trouve une tête barbue en marbre blanc, d'un bon travail, mais tellement mutilée qu'il est impossible de la déterminer. Je ne pense pas que ce soit la tête d'Hercule, qui soutenait, au dire de Paul Lucas, un pilier de l'église, et qui, d'après la tradition locale, aurait été achetée par un voyageur.

(1) *Revue archéologique*, article cité.

Digitized by Google

76.

Drama. Église d'Haghios-Taxiarkhis.

. √TTIEDIVSVENERINVS
..CHIMIM·LATINVS·ET·OFI
···LISANXXXVIIPROMISTHOTA·N
···III·VIXITAN·LXXV·VIVOS·SIBI·ET
····· ΓSATVPNINΛΓCONIVCISΛIΓDΓ

..... *Uttiedius Venerianus*, [*ar*]*chimim(us) latinus et off*[*icia*]*lis an(nos) (triginta septem), promisthota an(nos) (tres et .....), vixit an(nos) (septuaginta quinque); vivos sibi et* [..... *a*]*e Saturninae conjugi suae* .....

« ..... Uttiédius Vénérianus, archimime latin et official pendant trente-sept ans, promisthote pendant [tant d'années], a vécu soixante-quinze ans; il a fait faire ce monument de son vivant pour lui et pour sa femme. . . . . Saturnina. »

Cette inscription est gravée en beaux et larges caractères, sur une plaque de marbre blanc, qui doit avoir formé la face principale d'un sarcophage. On y remarque seulement deux exemples de liaisons entre les lettres et deux autres lettres intercalées l'une dans l'autre. Malgré ces quelques signes d'affectation dans l'écriture, l'orthographe ancienne du nominatif *vivos*, pour *vivus*, ne nous permet pas de descendre, pour la date du monument, beaucoup au-delà de la fin du premier siècle de notre ère.

A part un petit nombre de lettres, qui manquent au commencement des lignes, le texte se lit aisément. Le nom propre *Uttiedius* paraît singulier et n'est pas un *gentilitium* ordinaire : pourtant je le retrouve, avec une légère modification, dans une inscription de Salone (le n° 7002 du recueil d'Orelli), qui mentionne un certain *M. Uttedius Sallubianus*. Il ne manque donc, au début de notre première ligne, que la lettre abréviative du *prænomen*. A la deuxième et à la troisième lignes il faut compléter sans hésitation les mots *archimimus* et *officialis*, ce dernier écrit peut-être par une seule F, ce qui ne serait qu'une variante d'orthographe. Les lacunes de la quatrième et de la cinquième lignes, qui tombent sur un chiffre d'années et sur un nom propre, le *gentilitium* de Saturnina, femme d'Uttiédius, ne sauraient être remplies; mais elles n'apportent aucune altération grave au texte de l'inscription.

Les ruines de Philippes renferment les restes d'un théâtre de construction grecque, qui paraît avoir été remanié et agrandi à une époque postérieure, pour le service de la

Digitized by Google

population romaine de la colonie. Il est curieux de retrouver dans les inscriptions quelques traces du personnel de cette scène de province. Nous avons ici l'épitaphe d'un acteur qui jouait les *premiers rôles* dans les pièces appelées *mimes,* sortes de farces très-mordantes et plus que libres, qui étaient pour les Romains un divertissement national. En effet les historiens de la littérature distinguent avec soin des anciens mimes grecs, les mimes latins, dans lesquels la gesticulation expressive et grotesque des personnages faisait le principal attrait du spectacle, jusqu'à tenir lieu par instants de toute récitation. Il est difficile de décider s'il existait, à l'époque impériale, une différence aussi tranchée entre les acteurs qu'une inscription appelle *archimimi græci* (1) et celui qui est désigné dans la nôtre sous le titre d'*archimimus latinus*. Faut-il voir dans ce que les monuments appellent d'un nom plus général la *scena græca* un véritable théâtre de langue grecque, florissant alors à côté du théâtre latin, comme nous avons eu chez nous la comédie italienne en concurrence avec la comédie française? Ou bien n'y a-t-il, sous l'opposition de ces termes, que la nuance plus légère qui distinguait les pièces appelées *togatæ,* ou comédies de mœurs romaines, de celles qu'on nommait *palliatæ,* parce qu'elles transportaient sur la scène latine les usages de la société hellénique? De toute manière, un bon acteur de la comédie nationale devait être grandement apprécié dans une colonie romaine, perdue, comme l'était Philippes, au milieu des populations barbares. On comprend que celui-ci ait tenu à honneur de graver sur son tombeau son titre d'archimime latin, tandis que, dans les villes d'Italie, pour une raison contraire, le titre d'archimime grec pouvait paraître plus rare et plus digne d'être noté.

Notre artiste dramatique rend compte de ses services avec le même soin et dans la même forme qu'un vétéran des légions énumérant ses grades et ses années de campagne. Nous y gagnons de connaître deux autres titres, qui n'étaient point encore classés dans la hiérarchie du théâtre romain. L'archimime latin de Philippes cumulait avec cet emploi celui d'*official*, terme qui ne se représente que rarement dans le recueil d'Orelli, et que l'on s'étonne surtout de voir associé ici au nom d'un acteur. Il désignait proprement les personnes qui faisaient partie de l'*officium*, c'est-à-dire de l'*agence,* du *service* de quelque haut fonctionnaire, par exemple, en Macédoine, du proconsul. Or on ne peut guère admettre que le même mot ait pu servir à nommer le simple agent d'une administration privée, comme le régisseur d'une troupe de comédiens. Cependant nous sommes forcés de reconnaître que, dans l'inscription de Drama, le titre d'official est inséparablement lié à celui d'archimime latin, et que ces deux emplois, exercés simultanément et pendant un même nombre d'années (*archiminus latinus et officialis annos triginta septem*) dépendent nécessairement l'un de l'autre. Il faut donc que l'archimime, par le fait

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, 2608.

Digitized by Google

même du rang qu'il occupait au théâtre, ait pu devenir une sorte de fonctionnaire attaché au gouvernement central de la province. Ce caractère public, attribué à un comédien, peut s'expliquer de deux manières. D'abord, on peut y voir un moyen habile employé par le gouvernement pour se rattacher l'administration des théâtres et régler à sa volonté la liberté de la scène, surtout dans les mimes, où l'opinion publique pouvait tendre à se faire jour, comme dans la farce italienne, par des allusions imprévues : ce moyen aurait consisté à faire du principal acteur de la comédie populaire et nationale, de l'archimime lui-même, un véritable commissaire, délégué directement par le proconsul pour la surveillance des représentations et doublement responsable auprès de lui de tout ce qui touchait à la police théâtrale. Toutefois, pour qui se rappelle le caractère religieux des représentations scéniques chez les anciens et la place qu'elles tenaient dans le culte public, il paraîtra peut-être plus naturel de croire que c'était surtout à cause de la part importante que l'archimime latin prenait aux fêtes communes de la province, qu'il se trouvait attaché à l'*officium* du gouverneur. C'était un titre d'honneur par lequel il se distinguait des autres comédiens qui ne jouissaient pas du même privilége, un peu, toute proportion gardée, comme la troupe privilégiée du Théâtre-Français reçut chez nous le titre de comédiens du roi.

Le couronnement de la carrière dramatique de notre comédien paraît avoir été l'emploi de *promisthota*. Ce mot nouveau est une transcription du grec προμισθωτής, dérivé de προμισθόω. Il ne se trouve pas dans les lexiques de l'une ou l'autre langue; mais il est régulièrement formé et il semble avoir son correspondant latin dans le titre de *locator, locator a scena*, *locator scenicorum*, que donnent d'autres inscriptions (1). Il s'applique vraisemblablement à celui qui *engageait* les acteurs, et qui, pour cette partie importante, se chargeait de l'entreprise des représentations : c'était l'*impresario*, le *directeur* du théâtre. L'emploi du terme grec, dans un cas où il s'agit spécialement de la scène latine, montre que cette fonction, comme presque tout ce qui touche à l'organisation théâtrale, était d'origine grecque; nous nous servons quelquefois de même et par des raisons analogues de certains termes italiens, comme *libretto*, *prima donna*, même lorsque nous parlons d'un opéra français. Il était naturel qu'un pareil poste fût occupé par un ancien acteur, qui y trouvait une retraite honorable, à l'âge où il commençait à se fatiguer de la scène, et l'occasion d'utiliser encore l'expérience qu'il avait acquise des choses de théâtre. La véritable position de ce directeur de théâtre antique n'en reste pas moins assez obscure et difficile à déterminer. Son titre indique surtout qu'il servait d'intermédiaire entre les acteurs et celui qui donnait ou entreprenait le spectacle, pour la formation et la direction de la troupe dramatique, représentant à la fois ses

(1) Voyez surtout Orelli, *Inscr. lat.*, 2618.

Digitized by Google

camarades et répondant de leurs engagements. Reste la question de savoir jusqu'à quel point ces enrôlements étaient pour lui une spéculation, dont il acceptait, à ses risques et périls, les bénéfices aléatoires. On voudrait pouvoir décider aussi avec certitude si l'administration entrait pour quelque chose dans sa nomination, ou bien si son emploi était un poste de confiance, où il se trouvait appelé par le libre suffrage de la corporation des comédiens. La dernière hypothèse, plus conforme à l'organisation indépendante des associations privées chez les Romains, semble confirmée par une inscription trouvée à Rome et dans laquelle un certain Aurélius s'intitule : *Electus locator diurnus, scriba et magister perpetuus corporis scenicorum latinorum* (1). L'inscription sépulcrale d'Uttiédus Vénérianus, dans ses cinq lignes, pose, on le voit, bien des problèmes, qu'elle ne résout pas. La faute en est à l'insuffisance des renseignements qui nous sont parvenus sur l'organisation des théâtres romains et surtout sur les liens qui la rattachaient à l'administration centrale ou provinciale. Toutefois ce court texte épigraphique a le mérite d'apporter à la discussion quelques éléments entièrement nouveaux, qui pourront contribuer à l'éclaircissement de cette question intéressante.

Voici encore quelques débris épigraphiques de moindre importance, trouvés sur différents points de la ville de Drama.

77-84.

Drama. Fragments.

ʌ ʌ
/ALEN

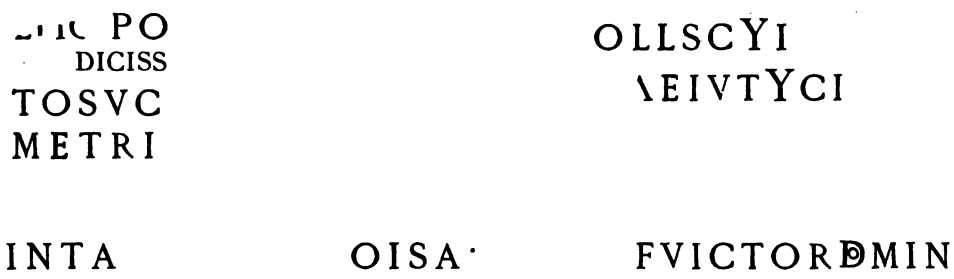
IVLIAΓESTI.....
LATIARIVSIEΓ.....
VXORI·B.....
ARCA·ALI.....
ƆABIT·RI.....

Julia Festi[va]... ...h(ic) s(ita) (est).
L(ucius) Atiarius .....
uxori b[ene) m(erenti). In ea]
arca ali[um qui posuerit]
dabit r[ei) p(ublicae) denarios.....]

ΛNALV ıLƆ
ICINMARC·AL·QVIS·P·DA·

(1) Orelli, *Inscr. lat.*, 2619.

Digitized by Google



Dans le nombre de ces fragments, on distingue quelques lettres monumentales, qui pourraient appartenir au nom impérial d'un Valens ou d'un Valentinien; les caractères, malgré leur grande dimension, dénotent une époque assez basse. Nous avons encore l'épitaphe, déjà publiée par M. G. Perrot, d'un *Atiarius,* avec le prénom *Lucius,* commun à presque tous les membres de cette *gens*, très-répandue sur tous les points du territoire de la colonie. La *res publica* mentionnée sur le même débris est toujours la colonie de Philippes.

Le culte de Bacchus Tasibasténus, dans le pays de Zikhna.

Comme je questionnais les primats grecs de Drama sur les antiquités qui pouvaient exister dans les environs, ils me citèrent pour une merveille des marbres d'une dimension extraordinaire, couverts de lettres *franques*, qui se trouvaient au village de *Reussilova*, dans le pays de *Zikhna.* Je compris qu'il s'agissait de quelque grande inscription latine et je résolus sur-le-champ de faire une reconnaissance de ce côté.

Le *khasa* de Zikhna est un district montagneux situé à une demi-journée environ de Drama, dans la direction du nord-ouest, entre cette ville et celle de Sérès. La route suit, à quelque distance, le pied d'une chaîne de contre-forts, qui forment la limite septentrionale de la plaine. On rencontre bientôt le bassin d'une belle source nommée *Bounar-bachi,* comme la source voisine de Philippes; elle donne naissance à un gros ruisseau qui va plus loin se réunir à la rivière de Drama. A gauche se succèdent les villages de *Vissotchani* et de *Pléma*, sur le long versant des montagnes, au débouché de deux ravins qui l'interrompent par de brusques coupures. Nous sommes ici sur la lisière du pays bulgare, et ces villages, comme tous ceux que nous allons maintenant rencontrer, sont habités par des populations de cette race, mêlés à des Turcs fanatiques qui les font vivre sous un régime de terreur perpétuelle.

La grosse bourgade de *Proussotchani* marque à peu près la moitié du chemin. Je profitai d'une halte de quelques instants pour aller visiter l'église, où se trouvent

Digitized by Google

deux inscriptions latines. L'une, qui a rapport à une famille romaine, nous permet de suivre dans ces parages l'extension de la population coloniale de Philippes :

85.

Proussotchani. Dans l'église.

MODICIO·P·F·
ET·COELIAE·C·F·
TERTIAE
M'MODICIVS·P·FF
PARENTIBVS·F·C·

[P(ublio)] Modicio, P(ublii) f(ilio)
et Coeliae C(aii) filiae
Tertiae
M(anius) Modicius P(ublii) f(ilius)...
parentibus f(aciendum) c(uravit).

« A Publius Modicius, fils de Publius, et à Cœlia Tertia, fille de Caius; Manius Modicius, fils de Publius . . . a fait faire ce monument pour ses parents. »

La seconde inscription, écrite aussi en latin, mais en caractères très-grossiers, à peine lisibles, sur une plaque brune, mal taillée, est l'épitaphe d'un Thrace. Comparée à l'inscription thraco-grecque de Tchaltadja, elle montre que nous nous avançons dans une région où la population indigène reparaissait au milieu des colons romains, vers la limite montagneuse où commencent à se montrer aujourd'hui les Bulgares.

86.

Proussotchani. Dans l'église, sur une plaque grossière.

CINTIS·POIVLAE·FIL·SC
APORENVS·SIBIETVXORISV
AE·SICVBIEIIIFI I·V F C
DE·DVHR·MEIS*IXVTIXV
SVRISLIVSADAIANROSAI
S\IBCVRAT ZIPAEMSIIEI
ADARRTERIOEIVSQSNEDIN
ICI I

Cintis Polulae fil(ius) Scaporenus, sibi et uxori suae sicub..... (?)v(ivus) f(aciendum) c(uravit).... Do her(edibus) meis (denarios) (sexaginta), ut ex usuris ejus adaiant (?) Rosal(ibus), sub curat(ione) Zipae.... ad arb[i]terio ejus q(ui) s(upra) .....
. . . .

« Cintis, fils de Polula, de Scapora, a fait faire ce monument de son vivant pour lui-même et pour sa femme ..... Je donne à mes héritiers soixante deniers, pour que, sur le revenu de cette somme, ils fassent le repas funèbre près de mon tombeau, au jour des Rosalia, sous la surveillance de Zipa ..... et à la décision du susdit. . . . . »

Digitized by Google

Quelques parties de l'inscription sont indéchiffrables : ainsi, à la troisième ligne plusieurs lettres douteuses cachent peut-être un nom de femme; à la cinquième, je ne sais s'il faut voir *adeant*, ou *ad moniment(um)* ou supposer le verbe inusité *adalant(ur)*; enfin les deux dernières lignes ne se lisent que par endroits. Le nom du mort, suivi à la manière grecque du nom de son père au génitif, est accompagné d'un autre mot de forme insolite *Scaporenus*, placé exactement comme le mot Ὀχρινός sur la stèle de Tchaltadja. Je pense qu'il faut y voir encore la transcription latine de l'un de ces ethniques en ηνός qui étaient si communs en Asie et aussi en Thrace, comme Δατηνός, Βιζυηνός. Proussotchani représenterait l'emplacement d'une bourgade thrace appelée *Scapora*. Les noms de personnes ne sont pas moins barbares. *Pollula* rappelle le nom de *Pollès*, roi des Odomantes et du héros thrace *Poltys* (1); ce serait un dérivé, formé comme certains diminutifs, non-seulement dans la langue latine, mais encore dans le grec moderne. Le nom *Zipa*, que l'une de nos inscriptions macédoniennes écrit Ζείπας, se retrouve dans *Zipoitès*, nom d'un roi de Bithynie, écrit quelquefois *Ziboitès*, (en grec Ζιποίτης, Ζειποίτης, Ζιβοίτης) et, par conséquent, dans *Zibelmios* qui est aussi le nom d'un roi de Thrace (2).

Du reste, pour ces noms et pour les détails qui ont rapport aux repas funèbres et à la fête des Rosalia, je renvoie à la grande inscription de Reussilova, laquelle nous fournira tout à l'heure un texte beaucoup plus complet pour de pareils commentaires.

Au-delà de Proussotchani, après avoir encore laissé à droite le village de *Koubalista*, et plus loin traversé à gué la grande rivière appelée *Maharitza*, je commençai à voir s'ouvrir devant moi le pays vers lequel je me dirigeais. C'est un enfoncement entre de hautes montagnes, formant à la fois la partie la plus septentrionale du canton de Zikhna et le coin le plus retiré de la plaine de Philippes vers le nord-ouest. Le fond de cette espèce de golfe est barricadé par les pentes roides et les crêtes neigeuses du *Bŏz-dagh* de Sérès; au nord, se dresse le mont *Ouchti-Thodoro*, dont le pic, également couvert de neige, se rattache au rideau de hauteurs qui s'étend jusque derrière Drama; au sud règnent des montagnes plus basses, mais encore abruptes, sous les noms divers de *Tchatalka*, de *Beslep* et de *Sakhdem*. Dans les deux angles formés par la rencontre du Bŏz-dagh et des autres chaînes, s'ouvrent deux cols profondément échancrés. Celui du nord, commandé par le village de *Kalopodi*, donne passage à une route qui conduit à *Névrokop*, ville de Valaques, située dans une vallée fermée, au milieu des montagnes. Celui du sud, gardé par le village de *Keurlikova*,

(1) Thucydide, V, 6. Plutarque, *Regum apophthegmata*.

(2) Memnon, *Fragmenta*, III; 532, 535. Plutarque, *Quæstiones græcæ*, 49. Diodore, XIX, 60; XXXIV, 24. Voir plus loin l'inscription n° 105.

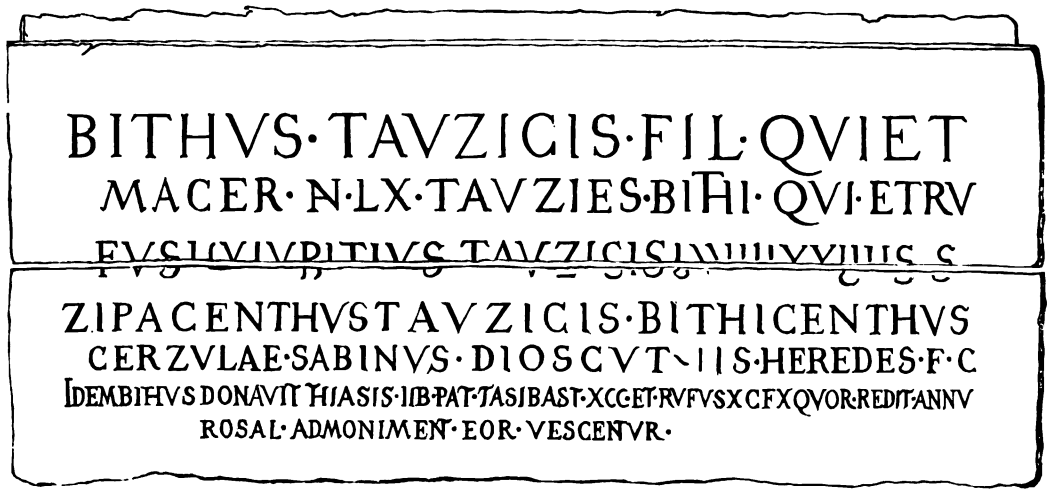
Digitized by Google

laisse passer la route haute, qui va de Drama à Sérès, l'ancienne *Siris* des Péoniens. *Reussilova* est situé plus en avant sur les pentes du Beslep.

A peine étais-je arrivé sur la place publique de Reussilova, que je reconnus les monuments dont on m'avait parlé à Drama. Au premier coup d'œil on croirait voir deux grands sarcophages, que les habitants ont employés comme déversoirs, pour recevoir les eaux de la fontaine du village. Un examen plus attentif me prouva que l'un de ces bassins monolithes était percé à jour, tandis que l'autre avait seul un fond, taillé dans le même bloc, avec une pente ménagée du côté de la tête, comme pour servir d'oreiller. Ces deux pièces étaient donc faites pour s'ajuster l'une sur l'autre, et formaient par leur superposition une énorme caisse de marbre blanc de 1,38^{m} de large, sur 2,83^{m} de long. L'inscription ayant été gravée après l'ajustement des parties, la troisième ligne, qui se trouvait sur le joint, a beaucoup souffert de leur désunion, et se trouve coupée en deux dans toute sa largeur. Voici ce texte épigraphique tel qu'il doit se présenter, si l'on suppose les deux pièces remises à leur place.

87.

Reussilova. Fontaine du village. Sur un grand sarcophage en deux pièces superposées. Hauteur des lettres, 17, 13, 11 et 6 centimètres.



Bithus, Tauzigis fil(ius), qui et Macer, an(norum) (sexaginta), Tauzies Bithi, qui et Rufus, an(norum) (quatuordecim), Bithus Tauzigis. . . . . h(ic) s(iti) s(unt). Zipacenthus Tauzigis, Bithicenthus Cerzulae, Sabinus Dioscuthis, heredes, f(aciendum) c(uraverunt). Idem Bithus donavit thiasis Lib(eri) Pat(ris) Tasibast(eni) (denarios) (ducentos) et Rufus (denarios) (centum), ex quor(um) redit(u) annu(o), Rosal(ibus), ad moniment(um) eor(um) vescentur.

Digitized by Google

« Bithus fils de Tauzigès, surnommé Macer, âgé de soixante ans, Tauzigès fils de Bithus, surnommé Rufus, âgé de dix-neuf ans, Bithus fils de Tauzigès . . . . . sont ici ensevelis. Zipacenthus fils de Tauzigès, Bithicentus fils de Cerzula, Sabinus fils de Dioscuthès, leurs héritiers, leur ont fait faire ce monument. Le même Bithus a donné aux thiases de Liber Pater Tasibasténus deux cents deniers, et Rufus cent deniers, avec le revenu annuel desquels ces thiases feront un repas auprès de leur tombeau, le jour des Rosalia. »

Au-dessous de Reussilova se trouvent les ruines d'une vieille église, au milieu desquelles je rencontrai une seconde inscription, qui offre trop de rapport avec la précédente pour être expliquée séparément. Elle est gravée sur un tombeau, présentant la forme d'un autel à quatre faces. Entre la dédicace aux Dieux Mânes, inscrite sur la bande saillante qui couronne le monument, et les autres lignes, on a sculpté en bas-relief un cavalier dardant le javelot, sujet funéraire presque aussi commun, dans ces régions du nord de la Grèce, que la scène du repas de famille. Un personnage à pied paraît suivre le cheval comme acolyte, συμπαραθεῖ τῷ ἵππῳ, d'après un usage qui s'est conservé encore de nos jours dans le train des grands seigneurs turcs, mais que l'on trouve déjà figuré sur d'anciens monuments grecs : Pausanias cite notamment un groupe consacré à Delphes par les Pharsaliens, où Patrocle jouait ce rôle auprès d'Achille représenté à cheval (1). Sur notre stèle, un sanglier s'avance à la rencontre du chasseur, non loin d'un arbre, autour duquel s'enroule un serpent. L'inscription est conçue comme il suit :

88.

Reussilova. Église ruinée. Sur un tombeau en forme d'autel.

·D· ·I· ·M

Ici un cavalier chassant.

LVCIVSCAESIVICTORI
SERVVSACTOR·ANL
H·S·E·IDEM·LVCIVSTHI
ASIS·LIB·PAT·TASIEAS
TEN·DONAVIT ✱C

D(iis) (inferis) M(anibus). —

Lucius, Caesi Victori[s]
servus actor, an(norum) (quinquaginta)
(h)ic s(itus) e(st). Idem Lucius thi-
asis Lib(eri) Pat(ris) Tasibas-
ten(i) donavit (denarios) (centum et)
. . . . . .

(1) Pausanias, X, 13, 5.

Digitized by Google

« Aux Dieux Mânes qui sont sous la terre. — Lucius, esclave-intendant de Cæsius Victor, âgé de cinquante ans, est ici enseveli. Le même Lucius a donné aux thiases de Liber Pater Tasibasténus cent (et tant) de deniers. . . . . »

L'abréviation D.I.M. se lit ordinairement *D(eo) i(nvicto) M(ithrae)*, mais je ne vois pas comment cette dédicace religieuse pourrait convenir à un tombeau. La formule *Diis inferis Manibus* est contestée; pourtant, dans un pays où les usages grecs étaient très-répandus, elle peut s'expliquer par une sorte de confusion avec la formule grecque θεοῖς καταχθονίοις, qui était la traduction de l'invocation latine.

Parmi les curieux renseignements que contiennent les inscriptions de Reussilova, le fait capital paraît être l'existence, dans le pays de Zikhna, d'un sanctuaire du Bacchus thrace, situé, comme tous ceux que nous avons déjà signalés, au milieu des montagnes. Mais, dans ce district écarté, loin du centre de la colonie romaine, au milieu d'une population où domine l'élément thrace, le culte du dieu national avait dû conserver ses formes primitives, beaucoup plus longtemps que dans le Pangée ou dans les montagnes de Philippes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de lire, après le nom tout latin de *Liber Pater*, l'étrange surnom de *Tasibastenus*. Ce mot, d'après sa terminaison, semble purement géographique: c'est toujours l'ethnique thrace et asiatique en ηνός, comme Σεβαστηνός et comme plus haut *Scaporenus*; seulement, dans le cas présent, il s'applique à une divinité, en la désignant probablement par le nom de son sanctuaire. Les inscriptions font déjà connaître plusieurs surnoms divins du même genre: ainsi nous trouvons, près de Philippopolis, en Thrace, un Apollon Ἀλσηνός, sur les frontières de la Phrygie, un Zeus Μασφαλατηνός, un dieu Mên Ἀζιοττηνός, et surtout une déesse Ταση̃νή, dont le nom offre avec celui qui nous occupe une frappante analogie (1).

Il faut donc supposer un sanctuaire appelé *Tasibasta*, nom barbare, dont la longueur ne doit en rien nous étonner, si nous le comparons à celui de quelques villes thraces, comme *Poltymbria*, *Tyrodiza*, *Uscudama*, *Bessapara*. Sans doute, il ne serait pas nécessaire, à la rigueur, que ce sanctuaire fût situé dans le pays de Zikhna. On pourrait même rapporter, si l'on voulait, le nom gravé sur les tombeaux de Reussilova, à la bourgade sacrée, où les Besses, chassés du Pangée et refoulés vers les Balkans, avaient transporté le centre principal de la religion du Bacchus thrace. Nous savons par les historiens (2) que cette ancienne tribu sacerdotale et prophétique, se retirant devant les conquêtes des Macédoniens et devant l'extension de la monarchie militaire

(1) Voyez à ce sujet les monuments expliqués par M. Waddington, dans le *Voyage archéologique* de Le Bas, nos 668, 680, 688, et l'inscription publiée par M. Perrot, dans le *Bulletin des Antiquaires de France*, 1868, p. 75.

(2) Dion Cassius, LI, 25; LIV, 34.

Digitized by Google

des Odryses, avait emporté avec elle le culte du dieu national et conservé toute son influence religieuse sur les clans sauvages des Thraces autonomes. Au commencement du principat d'Auguste, vers le temps de la fondation de la colonie de Philippes, les Besses sont encore en possession des domaines sacrés de Bacchus, que le proconsul de Macédoine, M. Licinius Crassus, leur enlève, pour les donner aux Odryses, alliés du peuple romain : καὶ αὐτοῖς καὶ τὴν χώραν, ἐν ᾗ καὶ τὸν θεὸν ἀγάλλουσιν, ἐχαρίσατο, Βησσοὺς τοὺς κατέχοντας αὐτὴν ἀφελόμενος. Dix-huit ans plus tard, quand les Besses, dans une lutte suprême contre la domination romaine, envahissent le pays des Odryses et descendent jusqu'à l'Hellespont, c'est un prêtre de Bacchus, Vologaisès, qui excite leur fanatisme, et qui les conduit à la guerre sainte : Οὐολογαίσης, Θρᾷξ Βησσός, ἱερεὺς τοῦ παρ' αὐτοῖς Διονύσου, προσεποιήσατό τινας, πολλὰ θείασας.

Ces faits curieux, qui ne sont peut-être pas antérieurs de beaucoup plus d'un siècle à nos inscriptions, expliquent de toute manière le long attachement des Thraces à leurs sanctuaires nationaux. Mais ils n'empêchent pas que l'on ne tienne compte aussi d'une sorte de miracle naturel qui se produit dans les montagnes de Zikhna, et qui avait pu faire établir dans ces parages un sanctuaire local de la puissante divinité qui, en Thrace, était une sorte de Jupiter, un dieu souverain, largement associé aux phénomènes de la nature. Une rivière, plus grosse que toutes celles que nous avons encore rencontrées dans la plaine, surgit toute formée du mont Ouchti-Thodoro, au milieu d'un chaos de roches bizarres et d'une ceinture d'arbres magnifiques. On assure que ses eaux, traversant la montagne, viennent, par un émissaire souterrain, de la haute vallée de Névrokop. Cette source merveilleuse est celle que Cousinéry décrit dans son voyage, et qu'il appelle à tort la source de l'Angitès. Les habitants la nomment *Maharas* et appellent *Maharitza* la rivière qui en découle. En Grèce même, sur le territoire des Argiens, il y avait un mont *Khaon* couvert d'arbres cultivés, au pied duquel les eaux du lac Stymphale reparaissaient tout à coup sous le nom d'*Érasinos*, par un phénomène semblable à celui de la Maharitza; il était consacré à Dionysos, en l'honneur duquel on célébrait la fête appelée Τύρβη. On montrait aussi, dans la même contrée, un étang nommé *Alcyonia*, réputé sans fond, par où le même dieu était, dit-on, descendu aux régions infernales (1).

Dans les montagnes de Zikhna, la religion du Bacchus thrace conserve, jusqu'au milieu de l'époque romaine, son antique popularité. Parmi les habitants se recrutent encore les thiases sacrés, sorte de corporations spécialement vouées au culte du dieu. Sans doute, l'institution des thiases n'était pas particulière aux Thraces. Il existait, dans toute la Grèce, des confréries de ce nom, attachées au culte de différentes divinités; nous

(1) Pausanias, II. 24, 6 et 27, 5.

Digitized by Google

en trouvons même en Italie; et une inscription de Pouzzoles, du temps de Caracalla, mentionne un *thiasus Placidianus* (1). Mais, proprement, le thiase était le chœur dansant et hurlant de Bacchus : sous cette forme, il était surtout originaire de la Thrace, où les cérémonies bacchiques s'exécutaient, comme on sait, avec une violence d'enthousiasme et une fièvre de délire qui dépassaient toute imagination. Ce caractère orgiastique n'empêche pas les thiases de Bacchus Tasibasténus d'être organisés comme de véritables confréries, sur le modèle des hétairies grecques et des colléges romains. Nous les voyons ici recevoir des legs, pour célébrer, chaque année, des repas funèbres le jour des *Rosalia*.

L'usage de manger, à certains jours, auprès des tombeaux et d'y répandre des roses, n'était pas non plus une coutume particulière au pays. Nous retrouvons sur différents points de l'Italie la fête mortuaire des roses, sous ce nom de *Rosalia* et sous celui de *dies rosationis*. Les offrandes déposées sur le tombeau sont désignées par les formules *escæ et rosæ, escæ rosales*. La formule *ad monumentum vescentur*, est de même consacrée pour le repas commémoratif. Aujourd'hui encore, dans toute la Roumélie, l'usage des repas funèbres s'est conservé sous sa forme presque antique, et j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en constater la perpétuité. Un jour, en Thessalie, nous visitions une église isolée, au moment où l'on y faisait l'enterrement d'un enfant : la mère, qui était présente, s'approcha de nous, et, découvrant une corbeille, nous offrit des grains d'orge bouillis, puis du vin qu'elle versa dans un verre, nous priant d'une voix touchante de manger « *le pain du mort*, τὸ ψωμὶ τοῦ πεθαμμένου ». Une autre fois, traversant, le dimanche matin, un canton chrétien de l'Albanie, je m'étonnais de rencontrer des femmes, qui portaient chacune sur leur tête une corbeille, dans laquelle était un broc de vin, du pain, des pastèques et différentes sortes de mets : on me répondit que c'était le repas des morts qu'elles allaient distribuer auprès de la tombe de leurs proches. Enfin, chez les Bulgares des environs de Monastir, il n'est pas d'église en dehors de laquelle on ne voie près de la porte plusieurs dalles de pierre couchées bout à bout et entourées de dalles plus petites : ce sont les tables, toutes préparées avec leurs siéges pour les festins funèbres, où s'assoient, dans un ordre déterminé, les hommes d'abord, les femmes, puis les enfants. On peut juger, par ces exemples, de la persistance d'une coutume qui était répandue dans une grande partie du monde antique. Ce que nos inscriptions présentent de particulier à la Thrace, c'est que de semblables cérémonies y sont confiées aux thiases de Bacchus. Cette attribution est du reste tout à fait en rapport avec le caractère infernal que nous avons reconnu au dieu des Thraces, comme avec les idées d'immortalité qui s'attachaient à son culte et qui le rapprochaient de celui

(1) Orelli, *Inscr. lat.* : 6082.

Digitized by Google

de Zamolxis chez les Gètes. Sans parler des Trauses, qui remplaçaient les cérémonies funèbres par de véritables réjouissances, tous les Thraces, suivant Hérodote, célébraient les funérailles par des banquets : παντοῖα σφάξαντες ἱρήϊα εὐωχέονται (1). Xénophon nous montre de même les Odryses s'enivrant aux funérailles de leurs guerriers, tués dans un combat : θάψαντες τοὺς ἑαυτῶν καὶ πολὺν οἶνον ἐκπιόντες ἐπ' αὐτοῖς (2).

Il y a quelque raison de supposer que la fête des *Roses* n'était pas elle-même sans liaison avec la religion locale. Les habitants de la plaine de Philippes cultivaient dans leurs jardins des roses à cent feuilles, qui étaient renommées dans l'antiquité. Théophraste, qui écrit à une époque où la colonie macédonienne était établie depuis peu au milieu des tribus thraces, nous apprend un fait curieux au sujet de ces fleurs : c'est que les Philippiens en tiraient l'espèce du mont Pangée, de la montagne sainte, qui était comme l'Olympe du Bacchus thrace : Ἔνια γὰρ εἶναί φασιν ἃ καὶ καλοῦσιν ἑκατοντάφυλλα · πλεῖστα δὲ τὰ τοιαῦτά ἐστι περὶ Φιλίππους · οὗτοι γὰρ λαμβάνοντες ἐκ τοῦ Παγγαίου φυτεύουσιν · ἐκεῖ γὰρ γίνεται πολλά (3). Pline a noté avec soin ce détail : « *Quam centifoliam vocant, quæ est in Campania Italiæ, Græciæ vero circa Philippos, sed ibi non suæ terræ proventu : Pangæus mons in vicino fert, numerosis foliis ac parvis, unde accolæ transferentes conserunt ipsaque plantatione proficiunt* (4). » Mais une fleur double est ordinairement le résultat d'une culture savante : il est bien probable que ces roses à cent feuilles ne s'étaient pas produites naturellement sur les pentes sauvages de la montagne ; elles avaient dû y être propagées à une époque antérieure. Notez qu'il y avait, dans la même zone, un autre canton montagneux, renommé à la fois par ses roses doubles et par ses mines d'or : c'était le mont Bermios, près de Bérœa, en Macédoine, la montagne sainte des Bryges, ces frères européens des Phrygiens d'Asie. Là se trouvaient, au rapport d'Hérodote, les jardins sacrés de Midas, dont les roses à soixante feuilles passaient pour une merveille : πέλας τῶν κήπων τῶν λεγομένων εἶναι Μίδεω τοῦ Γορδιέω, ἐν τοῖσι φύεται αὐτόματα ῥόδα ἓν ἕκαστον ἔχον ἑξήκοντα φύλλα (5). Le nombre 60 ne désigne évidemment en pareil cas, comme le nombre 100, que la multiplicité indéfinie des pétales de la fleur ; seulement, la quantité indéterminée paraît indiquée ici selon le système babylonien de la division de l'unité en 60 parties, ce qui suffirait peut-être pour marquer l'origine orientale de la légende des Bryges. Cette supposition est du reste confirmée par un passage du poëte didactique Nicandre, qui nous montre le roi Midas émigrant d'Asie en Europe et apportant ces roses d'un pays

(1) Hérodote, V, 4 et 8.
(2) Xénophon, *Helléniques*, III, 2, 5.
(3) Théophraste, *Historia Plantarum*, VI, 6.
(4) Pline, *Histoire Naturelle*, XXI, 10.
(5) Hérodote, VIII, 38.

Digitized by Google

appelé *Odonie;* quelques-uns ont voulu y voir l'*Édonie*, le canton de la Thrace, où se trouvent justement le Pangée et la ville de Philippes :

Πρῶτα μὲν Ὠδονίηθε Μιδὴς, ἅπερ Ἀσίδος ἀρχὴν
Λείπων, ἐν κλήροισιν ἀνέτρεφεν Ἡμαθίοισιν
Αἰὲν ἐς ἑξήκοντα πέριξ κομόωντα πετήλοις (1).

Je croirais volontiers que les roses du Pangée étaient de même consacrées au Bacchus thrace, qui a tant de rapports avec le Midas phrygien, et qu'elles avaient été cultivées originairement dans les jardins sacrés qui devaient entourer le fameux sanctuaire prophétique des Besses dans cette montagne. De là peut-être la présence de la rose sur les monnaies de *Tragilos*, ville dont la position exacte n'est pas connue, mais qui était certainement dans le voisinage de Philippes (2). La culture de la rose double passa sans doute, comme celle de la vigne, de l'Asie en Europe, par la Thrace et la Macédoine, et cette transmission eut pareillement un caractère religieux, qui associa la fleur merveilleuse au culte des dieux du pays.

En poussant jusqu'au bout cette dernière hypothèse, je ne me dissimule pas la fragilité des raisons sur lesquelles elle repose. Mais les détails en apparence les plus futiles, lorsqu'ils offrent entre eux quelque concordance, peuvent donner des indications précieuses dans les causes les plus graves. D'ailleurs j'ai voulu seulement montrer, sur la foi de nos inscriptions, que certains rites funéraires, que nous trouvons, à l'époque romaine, répandus un peu partout dans l'empire, avaient un rapport particulièrement étroit avec la religion du Bacchus thrace, et qu'ils se retrouvent en Thrace comme dans leur patrie primitive.

Nous avons déjà signalé, dans la région septentrionale de la plaine de Philippes, plusieurs inscriptions se rapportant à des Thraces (3). Le monument de Bithus et de ses enfants, qui est évidemment le tombeau d'un chef de quelque importance, et qui rivalise avec les plus beaux sarcophages romains de la plaine, nous fait faire plus ample connaissance avec cette population indigène. Il montre qu'elle comptait dans son sein des familles opulentes, et non pas uniquement des gens de condition inférieure, comme l'auraient pu faire supposer les grossières épitaphes de Proussotchani et de Tchaltadja. Ces Thraces, dans leurs inscriptions, ne se servent pas de leur idiome national, qu'ils ne paraissent pas avoir eu l'habitude d'écrire : ils emploient la langue latine, quelquefois la langue grecque. Pour les noms propres, ils ont adopté les ha-

(1) Nicandre, dans Athénée, p. 683.

(2) Smith, *Dictionary of Greek and Roman Geography*, au mot *Tragilos*.

(3) Voyez précédemment les nos 18, 68, 86, 87. Comparez Orelli, *Inscr. lat.*, nos 3548, 3552, 5013, 5286, 6896; Waddington, Explication des *Inscriptions* de Le Bas, III, n° 1956, et De' Rossi, *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1865, p. 12.

Digitized by Google

bitudes helléniques, ou plutôt leur coutume nationale est, sur ce point, conforme aux usages de la Grèce : le fils fait suivre son nom de celui de son père, et le petit-fils reprend volontiers le nom de son aïeul. Quelques personnages portent en outre, concurremment avec leur nom thrace, un surnom latin comme *Macer, Rufus*. Il serait curieux de savoir si ce sobriquet, sous lequel ils étaient connus des Romains, pouvait être parfois la traduction de leur nom thrace. De toute manière cette concession faite à la population conquérante est beaucoup moins grave que ne le serait l'emploi du *gentilitium* romain. On peut en inférer que ces Thraces, malgré la position qu'ils occupaient parmi leurs compatriotes, n'étaient pas citoyens romains et qu'ils étaient restés, jusqu'à un certain point, fidèles à leur nationalité.

Examinons maintenant avec soin les noms propres que contient cette inscription. On voit d'abord que c'étaient de véritables qualificatifs, qui devaient avoir un sens déterminé, car ils s'unissaient entre eux pour former des mots composés. Ainsi *Bithicenthus* est évidemment un dérivé de *Bithus*, comme *Zipacenthus* de *Zipa*, que nous trouvons dans l'épitaphe de Proussotchani ; on y a joint la terminaison *centhus*, analogue au nom propre *Cintis* de la même stèle. Dans le nom de *Bithocus*, nous trouvons le même radical, associé avec une terminaison qui figure déjà dans les noms des rois odryses, *Sadocos*, *Amadocos*. J'ai retrouvé, dans les inscriptions d'Orelli, un *Biticentus* : c'est un Thrace de la tribu des Besses. Mais il faut citer surtout un *Rabocentus*, chef des Besses, *Rabocentum Bessicæ gentis principem*, que le proconsul de Macédoine, L. Calpurnius Pison, fit tuer en 57 avant notre ère, à l'instigation du roi de Thrace Cotys. Ces rapprochements de noms montrent les affinités qui existaient entre les montagnards du pays de Zikhna et l'ancienne tribu sacrée, qui représentait le plus noble et le plus pur sang de la nation thrace (1).

Cerzula, si l'on rétablit la prononciation du *c* dur, n'est pas sans rapport avec la racine *kerso*, que l'on trouve à la fois dans les noms thraces *Kersobleptès*, *Kersibaulos* (2), et dans ceux des divinités cabiriques de Samothrace *Axiokersos* et *Axiokersa*. *Dioscuthès*, terminé comme *Smikythès* et *Miltokythès*, rappelle au premier abord les formes grecques *Diogénès*, *Dioscouros ;* mais on peut citer aussi chez les Thraces le nom du roi *Diégylis*, les tribus des Δῖοι et des *Diobessi*. Je ne connais rien d'analogue à *Tauzies :* pour ce nom, je me contenterai de faire observer qu'il ne pourrait faire au génitif *Tauzigis*, selon les règles de la déclinaison latine ; si j'ai bien lu, il faut supposer que l'ouvrier a voulu écrire *Tauziges* ou *Tauzixs*.

Je crois devoir insister surtout, en terminant, sur le nom thrace *Zipa*, que nous

(1) Tite-Live, *Epitome*, CII. — Orelli, *Inscr. lat.* 3552. — Voir surtout le texte de Cicéron, *In Pisonem*, 24, dont je dois la connaissance à M. Renan.

(2) Waddington, *Mélanges de Numismatique*, II, p. 23.

Digitized by Google

retrouvons encore ici dans le composé *Zipacenthus*. Ce radical présente ceci de très-intéressant, qu'il est le seul qui se rapporte à l'un des rares mots thraces de signification connue, conservés par les anciens et catalogués par Bœtticher dans ses *Arica*. Hésychius cite en effet le mot ζιϐυνθίδες, comme ayant, chez les Thraces, un sens analogue au grec γνήσιος et comme désignant plus particulièrement les femmes de naissance libre et légitime : Ζιϐυνθίδες· αἱ Θρᾷσσαι ἢ Θρᾷκες γνήσιοι (1). On remarquera que c'est un mot hybride, à terminaison grecque féminine, recueilli probablement, comme beaucoup de mots des lexiques, dans le vocabulaire de la comédie athénienne. Je me figure qu'un auteur comique avait mis en scène des femmes thraces, peut-être des femmes d'Athènes d'origine thrace, comme il s'en était introduit quelques-unes même dans les plus nobles familles, à la suite du grand mouvement de colonisation de la Thrace, et que ces femmes se vantaient plaisamment, sur le théâtre, de leur noblesse et de la pureté de leur sang, en habillant à la grecque le terme barbare usité dans leur pays (2). Quoi qu'il en soit de cette supposition, il est curieux de retrouver parmi nos inscriptions, dans l'épitaphe grecque d'une famille thrace, à Tchaltadja, le mot γνήσιοι employé comme une qualification réclamée par des fils pour leurs parents : Πατρὶ καὶ μητρὶ . . . . . γνησίοις. On peut en induire que ces γνήσιοι ou *ingenui*, mentionnés par la stèle de Tchaltadja (3), formaient en Thrace une classe privilégiée, jouissant seule de certains avantages civils, comme cela était naturel dans un pays tou-

jours soumis au régime primitif du clan et de la tribu. La distinction était d'autant plus importante, que, par suite de l'usage barbare où étaient les Thraces de vendre leurs enfants et de laisser leurs filles vivre, avant le mariage, dans une licence absolue, il devait exister chez eux toute une population de sang mêlé et née en dehors de la famille. C'est un renseignement de plus, que nous devons à nos inscriptions sur la condition des personnes en Thrace. On comprend dès lors que le nom de *Zipa,* qui pouvait avoir un sens analogue à celui de *noble* ou de *pur*, soit entré naturellement dans la composition des noms propres.

Je n'ai pu que dresser l'inventaire des noms thraces contenus dans les inscriptions de Tchaltadja, de Proussotchani et de Reussilova ; mais les découvertes que nous réserve encore la philologie peuvent donner un jour une véritable valeur à ces vestiges épars, et les faire servir à la solution de l'une des questions les plus graves de l'ethnographie ancienne. En effet, la curiosité est naturellement éveillée par l'importance d'une race humaine qu'Hérodote comptait comme la plus nombreuse du monde antique après les Indiens, et dont le sang même paraît s'être perdu dans l'épais

(1) Le manuscrit d'Hésychius donne ζιϐυ.θιδες, avec lacune d'une lettre, ce qui a fait restituer ζιϐυνθίδες.
(2) Il y avait une célèbre comédie de Cratinos, intitulée αἱ Θρᾷτται.
(3) Faire cette correction, p. 137.

Digitized by Google

amalgame de tribus, d'idiomes et de croyances diverses, d'où sont sorties au moyen âge les nationalités bulgare et valaque (1).

Si l'une des deux inscriptions de Reussilova révèle la présence d'une population thrace dans le canton écarté de Zikhna, l'autre montre que, même dans ces montagnes, les Romains ne les avaient pas laissés seuls maîtres du sol. Cet esclave nommé Lucius, qui, à l'exemple des Thraces ses voisins, recommande le soin de son tombeau aux thiases de Bacchus Tasibasténus, est l'intendant d'un propriétaire romain, Cæsius Victor. Mais les colons de Philippes avaient étendu encore plus loin leurs établissements. J'ai pu m'en assurer, en m'avançant jusqu'à Keurlikova, dans la partie la plus reculée du pays. L'une des fontaines du village a pour bassin un autre sarcophage en marbre blanc, sur lequel on retrouve encore le nom de cette *gens Atiaria* qui comptait des membres si nombreux dans tout le pays de Philippes. L'amende revient toujours à une *res publica* qui désigne certainement la colonie. Nous ne sommes donc pas sortis de son territoire, qui n'était pas borné à une simple banlieue, mais qui formait une sorte de département ou de district, ayant autour de son chef-lieu des villes secondaires et des villages, et s'étendant jusqu'aux dernières limites de la plaine.

Keurlikova. Fontaine publique. Sur un sarcophage en marbre blanc.

SERVAEVSEVTICHVSANLIISL
ATIARIA·ACTE·MARITO·ET·SIBI·F·C·
INEA·ARCA·ALIVMQVIPOSVERIT·QQSSS
DABIT·RP·*D

Servaeus Eutychus, an(norum) (quinquaginta) h(ic) s(itus) e(st).
Atiaria Acte marito et sibi f(aciendum) c(uravit).
In ea arca alium qui posuerit q(uam) q(ui) s(upra) s(cripti) s(unt),
dabit r(ei) p(ublicae) (denarios) (quingentos).

« Servæus Eutychus, âgé de cinquante ans, est ici enseveli. Atiaria Acté a fait faire ce monument pour son mari et pour elle-même. Quiconque déposera dans ce sarcophage un autre corps que ceux des susmentionnés, donnera à la colonie cinq cents deniers. »

(1) Je suis persuadé, d'après les renseignements que j'ai recueillis sur place, qu'une exploration méthodique de l'intérieur du pays amènerait la découverte d'un nombre considérable de ces inscriptions thraco-grecques et thraco-latines, dont j'ai signalé, je crois, les premiers exemples. C'est un des résultats que l'on peut attendre du voyage récemment accompli en Thrace par M. Albert Dumont, membre de l'École française d'Athènes.

Digitized by Google

Pont romain à Kadim-Kupru.

Je terminai cette visite aux extrêmes limites de la plaine de Philippes par une course rapide le long de la Maharitza, à la recherche de quelques antiquités, que l'on m'avait encore signalées dans un lieu appelé *Kadim-Kupru* ou *le Pont du Cadi.*

En tournant les croupes orientales du mont Beslep, où sont suspendus les villages de *Pourchova,* de *Gorentza* et d'*Iridéré,* on voit le revers de cette montagne former de longues pentes, qui s'adoucissent de plus en plus en s'étalant vers le sud. Là se trouvent les plus riches bourgades du canton de Zikhna et la petite ville d'*Alistrati* sa capitale. La Maharitza suit à distance le flanc de ces hauteurs. Elle coule d'abord sous un pont turc de plusieurs arches nommé *Sechtak-Kuprusu*, sur lequel passe la route basse de Drama à Sérès. Puis elle descend au milieu d'une campagne cultivée, où se dressent de loin en loin les *konaks* de quelques métairies turques, comme de hautes tours couronnées par des toits saillants. C'est près d'une de ces fermes nommée *Photaléous*, propriété de Takir-Omer-Bey de Drama, que la rivière est traversée par un petit pont de deux arches, que je reconnus de suite, malgré son nom turc, pour une construction romaine des mieux caractérisées. Il sert aujourd'hui à faire passer la route qui conduit de Drama à Alistrati.

Le pont de *Kadim-Kupru* est bâti en assises de marbre, parfaitement régulières. Le tour des cintres présente même une recherche particulière d'appareillage, dans l'alternative de deux sortes de claveaux, les uns étroits et les autres larges. Entre les deux arches, un encadrement de moulures figure une sorte de cartouche, évidemment destiné à recevoir quelque inscription. Cependant, en m'approchant à cheval, aussi près que la profondeur de l'eau me permettait de le faire, je n'y pus découvrir aucune trace de lettres; il me parut même que le champ du cartouche était lisse et n'avait jamais porté de caractères. En revanche, le parapet et les éperons ayant été réparés après coup, avec des débris antiques, j'y retrouvai plusieurs débris de stèles romaines.

La première inscription, bien qu'elle soit engagée à moitié dans la construction du pont, peut être restituée avec une probabilité voisine de la certitude; car elle contient des formules analogues à celles des monuments de Reussilova, et elle se rapportait sans aucun doute à une donation du même genre. Parmi les débris de moindre importance, il y en a un qui portait le nom d'un personnage romain appartenant encore aux *Atiarii :* c'est le neuvième membre de cette *gens* qui figure dans nos inscriptions.

Digitized by Google

90.

Pont de Kadim-Kupru. Sur une plaque engagée dans la maçonnerie des éperons.

VBCVR/	*[S]ub cura(tione)*.....
ATVRN	*[S]aturn[ini]* (?).....
MA	*ma*.....
VIVA	*viva [donavit thiasis]*
EACC	*Bacc[hi* (?) *(denarios)*.., *ex]*
QVO	*quo[r(um) redit(u) ad moni-]*
MENT	*mentum*.....]
ROSA	*Rosa[libus* .....]
VESC/	*vesc[antur, quod si non]*
FECERIN	*fecerin[t*..... *da-]*
BVNT·HERE	*bunt here[dibus* (?)...]
	.....

« Sous la surveillance de Saturninus, [une telle] a donné, de son vivant, aux thiases de Bacchus [tant de] deniers, pour en consacrer le revenu à faire un repas . . . près de son tombeau . . . le jour des Rosalia. S'ils n'exécutent pas cette condition, ils donneront aux héritiers. . . . . »

91-92.

Au même endroit. — Fragments.

VCIO . A

TIARIV
II

Avant de quitter *Kadim-Kupru*, je recueillis des informations sur le cours inférieur de la Maharitza. Les paysans m'assurèrent qu'elle n'avait pas d'autre affluent du côté de la plaine, que le ruisseau provenant de la source de Bounar-bachi, près de Proussotchani. Pour les eaux de Drama, elles descendent directement vers une rivière issue des marais de Philippes, et s'y jettent en amont d'un pont nommé *Korvous*, qui donne passage à la route de Pravista à Alistrati. La Maharitza se jette elle-même dans cette rivière de Korvous, seul affluent direct du Strymon, laquelle, après avoir reçu toutes les autres, va passer sous un dernier pont, le fameux pont d'*Anghista*, dont le nom a très-justement frappé Cousinéry comme un souvenir de l'ancien Angitès. Mais il faut tirer du même fait une conclusion différente : le véritable Angitès. dont je ne puis dis-

Digitized by Google

tinguer le Gangitès, n'est donc pas la Maharitza, mais cette rivière même de la plaine, dont il est naturel de chercher l'origine parmi les ruisseaux qui alimentent le marécage, et principalement, comme le fait Appien, dans le gros ruisseau du champ de bataille de Philippes.

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

EXCURSION A AMPHIPOLIS.

Au lieu de me contenter de quelques renseignements recueillis à la hâte, j'aurais vivement désiré pouvoir suivre la Maharitza et la rivière d'Anghista jusqu'au point où les eaux de la plaine de Drama débouchent dans la vallée du Strymon, et relier ainsi par une série d'études le territoire de Philippes à celui d'Amphipolis. C'est un itinéraire que je ne saurais trop recommander aux voyageurs qui visiteront après nous ces contrées : car il peut seul fournir des notions définitives sur la grande expédition des Athéniens dans l'intérieur de la Thrace et sur la véritable direction de la Voie Egnatienne. Mais de nouvelles recherches, pour lesquelles il fallait profiter de la saison du printemps, nous appelaient en Macédoine et en Thessalie. Le 22 avril, nous quittions notre installation de Raktcha et nous nous rembarquions à bord de *la Biche*, pour faire route vers Salonique. Cependant, l'état de la mer ayant permis au bâtiment de mouiller le lendemain pendant toute la journée, dans la baie d'*Orphano*, qui est le point de la côte le plus voisin de l'ancienne Amphipolis, nous en profitâmes pour faire une courte visite à cette ville célèbre.

Le lieu de débarquement est une petite échelle, située à l'ouest de l'embouchure du Strymon, où l'on ne trouve qu'un poste de douanes et un magasin, bâtis sur le bord de la plage sablonneuse. Le douanier turc ne consentit à nous procurer des chevaux et un guide, qu'après nous avoir fait promettre de ne point enlever « les vieilles pierres » : il paraît que sa défiance avait été récemment éveillée par les canots d'un bâtiment anglais, qui avait remonté jusqu'aux ruines et emporté divers fragments d'antiquité. Le Strymon, dont nous suivons d'abord la rive droite, coule entre deux hautes berges, creu-

Digitized by Google

sées dans une terre profonde; ses eaux, rapides et tourmentées, semblent difficilement navigables, malgré l'histoire des barques anglaises. Il faut deux heures environ pour contourner un grand coude que fait le fleuve, et l'on arrive en face du village de *Néokhori*, en turc *Iénikieuï*, dont les maisons marquent sur la rive opposée l'emplacement de la cité antique : ce n'est, à vrai dire, qu'un hameau grec, détaché de la bourgade musulmane du même nom, située à quelque distance, sur les derniers contreforts du Pangée. Une haute tour carrée du moyen âge et l'église ruinée d'*Haghios-Ghiorghios*, où je copiai quelques inscriptions grecques, paraissent être les restes d'un faubourg, qui faisait tête de pont sur la rive droite. Là on prend le bac, pour aller aborder à Néokhori, non loin d'une autre tour semblable à la précédente, au pied même des collines que la colonie athénienne couvrait jadis de ses quartiers populeux.

Cousinéry a très-bien décrit l'emplacement d'Amphipolis, assise sur une sorte de haut et large promontoire, que le fleuve enveloppe de trois côtés. Nous n'eûmes que le temps de parcourir rapidement ce massif de hauteurs, fort différent des rudes acropoles que l'on est habitué à rencontrer en Grèce et dont les rochers de Philippes venaient encore de nous offrir un exemple. Ici, les pentes escarpées qui dominent le Strymon sont couronnées par des étages de plateaux et par des terrasses naturelles, qui formaient un sol tout préparé pour porter une ville à la fois très-forte et très-régulièrement bâtie. On s'explique que tout ce massif ait reçu d'abord le nom d'Ἄκρα, selon le témoignage d'un ancien historien de la Macédoine (1), et que même la place publique, appelée φόρος par les Grecs des bas temps, y fût située dans un lieu élevé : *in loco excelso qui vocatur Forus* (2). Les pieds de nos chevaux heurtaient à chaque pas des débris de tuiles et de poteries mêlés partout à la terre meuble des vignes et des champs cultivés. Nous reconnûmes seulement, vers le sud-est, quelques assises, en grandes pierres rectangulaires de tuf gris, assemblées selon les règles de la construction hellénique : elles doivent appartenir au long mur, μακρὸν τεῖχος, qui, selon Thucydide (3), fermait la presqu'île, du côté où elle n'était pas défendue par le fleuve. Le principal résultat de notre excursion fut la découverte de quelques beaux restes de sculpture grecque, que la vigilance malencontreuse du douanier turc nous empêcha d'emporter sur-le-champ, mais que notre corvette vint reprendre, en même temps que les fragments de Philippes, lorsque nous eûmes obtenu, par l'entremise du pacha de Salonique, l'autorisation nécessaire. Ces sculptures sont au Louvre.

C'est d'abord un petit bas-relief funéraire, qui se trouvait encastré dans la tour byzantine de Néokhori, et qui m'avait frappé, malgré la distance, par le beau caractère

(1) Marsyas de Philippes dans ses Μακεδονικά. Voyez les *Scriptores rerum Alexandri* de Didot, p. 45.
(2) Voyez le texte des *Acta Sanctorum*, cité par Tafel, *Via Egnatia*, p. XLI.
(3) Thucydide, V, 10.

Digitized by Google

de ses figures. Il fallut, pour l'enlever, établir avec des câbles un échafaudage volant et faire escalader la tour par des matelots. Malheureusement la grande hauteur où le monument était placé n'avait pas suffi pour le défendre contre toute mutilation; les tireurs du pays n'avaient trouvé rien de mieux que d'essayer leur adresse sur cette cible de marbre blanc. Pourtant, malgré les éclats enlevés par les balles, on peut encore très-bien se rendre compte de l'attitude des personnages et du mérite de l'œuvre. Les figures, de proportions un peu ramassées, rappellent la frise du Théséion, avec cette différence que leur relief, quoique très-saillant, vient légèrement s'aplatir à la surface. On peut juger par cet exemple que les colons d'Hagnon avaient apporté le style de la sculpture attique sur les côtes de la Thrace, et qu'ils avaient décoré la ville nouvelle de monuments dignes de sa métropole. Voici la description de cette stèle (1).

Une jeune femme, vêtue de longs vêtements, la main gauche appuyée contre son visage, dans une attitude de repos et de réflexion, est assise sur un siége élégant et porte sur ses genoux un enfant nouveau-né. En face d'elle un homme se tient debout; sa poitrine nue laisse voir toute la vigueur de l'age mûr; ses jambes seules sont enveloppées par son manteau; ses pieds, où l'on n'a pas marqué la division des doigts et sous lesquels on distingue l'indication d'une semelle, paraissent enfermés dans une de ces chaussures élevées que les Grecs appelaient *embades*. Le corps se penche en avant, et semble prendre son point d'appui sur un bâton que le sculpteur a négligé de figurer; le menton repose sur la main et toute l'attitude est celle d'une contemplation affectueuse. C'est un sujet funéraire du genre de ceux qui décorent communément les stèles athéniennes de la belle époque. Aucun symbole religieux, aucune scène mystique, qui trahissent des espérances positives dans une autre vie; rien que la touchante image de l'union que la mort vient de rompre, et que l'artiste par la vertu de son art s'efforce d'éterniser sur la pierre même du tombeau! La sculpture antique rencontrait là, dans des représentations d'une importance secondaire et d'un caractère tout privé, ce grand sujet de la famille, que l'art chrétien devait traiter plus tard avec une puissance incomparable, en le transportant dans les régions de l'idéal divin. A défaut de la profondeur du sentiment religieux, il règne dans ces tableaux de famille sculptés sur les tombeaux antiques, un charme intime, une gravité tendre, un air de recueillement et de paix, qui relèvent singulièrement à nos yeux la vie domestique des Grecs. Je serais même porté à croire que, si notre bas-relief, retrouvé à l'époque byzantine, a été encastré avec honneur au milieu de l'une des tours d'Amphipolis, c'est que les constructeurs ont cru reconnaître une Sainte-Famille dans cette femme tenant un petit enfant et dans ce grave personnage en contemplation devant elle.

(1) Voir Planche VI, figure 1.

Digitized by Google

Le deuxième fragment faisait partie d'un grand bas-relief en plusieurs plaques, représentant la scène du repas funéraire, sujet qui appartient à une époque plus récente que la scène de famille précédemment décrite. On ne voit plus que le torse d'un homme, à demi couché sur un lit de festin, devant une table ronde, dont les trois pieds sont en forme de jambes d'animal. Au milieu des fruits et des gâteaux dont cette table est chargée, la grappe de raisin rappelle le rapport que de pareilles représentations avaient avec la religion de Bacchus. Le bras droit du personnage était levé, probablement pour tenir un rhyton. Près du lit, un génie ou un jeune esclave a dans ses mains l'instrument appelé ἀρυστήρ, qui servait à puiser le vin dans le cratère. L'exécution, un peu sommaire, de ce morceau de sculpture n'en conserve pas moins ce beau sentiment qui, à l'époque hellénique, descendait de l'atelier des artistes jusque dans l'humble officine des marbriers.

Il reste à parler d'une charmante statuette de femme, dont les proportions élancées accusent le goût de l'école de Lysippe, et dont la libre tournure rappelle certaines figurines de terre cuite, mais avec une perfection dans la liberté même du travail, où se reconnaît la main d'un véritable artiste (1). La tête manque malheureusement. Le poignet droit, autour duquel s'enroule un léger manteau, est replié sur la hanche. Tout le corps, avec le bras gauche, portait sur un cippe, qui a été brisé, ainsi que la main qui s'y appuyait. Ce dernier mouvement et la position des jambes, croisées l'une sur l'autre, reproduisent l'attitude gracieuse que plusieurs statues antiques donnent à la muse Euterpe. On peut croire, en effet, que nous avons ici l'une des Muses, dont la troupe divine se trouvait liée étroitement par la légende à cette région de la Thrace. On rapportait qu'elles avaient passé le Strymon pour aller concourir avec les Piérides; Euripide fait même naître de ce fleuve et de Terpsichore le roi Rhésos, l'un des représentants mythiques de la nation thrace. Les Amphipolitains s'emparèrent nécessairement de ces traditions, et le culte des Muses dut prendre chez eux une importance toute locale. Nous avons sur ce point le témoignage d'un écrivain né dans cette partie de la Thrace macédonienne, Marsyas de Philippes (2), qui, faisant naître Rhésos, non de Terpsichore, mais de Clio, cite un temple de cette Muse, construit à Amphipolis sur une hauteur, et près de là un tombeau de Rhésos : Ἔστιν ἱερὸν τῆς Κλειοῦς ἐν Ἀμφιπόλει, ἱδρυθὲν ἀπέναντι τοῦ Ῥήσου μνημείου, ἐπὶ λόφου τινός. Il faut signaler en effet quelques différences entre la petite figure de marbre d'Amphipolis et l'Euterpe de nos musées. Le vêtement n'est pas

(1) Voir Planche VI, figure 2.

(2) Voyez les fragments de Marsyas de Philippes dans les *Scriptores rerum Alexandri* de Didot, p. 41. Aucun ouvrage ne nous eût donné des renseignements plus authentiques sur toute la région que nous venons de décrire, que les Μακεδονικά de ce grave auteur, qui paraît avoir exercé le sacerdoce d'Hercule. (Cf. Athénée, XI, 467, E.)

Digitized by Google

l'ample robe ionienne, mais une légère tunique, ceinte très-haut, dont les attaches flottantes laissent à nu les épaules et la moitié du sein, et dont les plis transparents accusent les formes du corps avec une grâce délicate, digne de la célèbre Victoire déliant sa sandale. Ce costume s'accorde bien, du reste, avec les lignes cambrées et l'aisance presque provocante de toute la pose, et semble convenir à la libre allure d'une déesse plus hardie et plus fière.

Les inscriptions suivantes proviennent aussi des ruines d'Amphipolis, les unes de Néokhori, les autres de l'ancien faubourg d'Haghios-Ghiorghios sur la rive opposée du fleuve. Les seules que l'on puisse faire remonter à l'époque hellénique sont les épitaphes d'Admêtos fils de Dionysios, de Ményllos fils de Pythodôros, de Têléphos et de Callista, et la dédicace d'un monument iconique, élevé à Hêrodôros, fils de Timoclès, par Aristoclès, fils d'Amynias.

93.

Ruines d'Amphipolis. Église d'Haghios-Ghiorghios.

. ΡΟΔΩΡΟΝΤΙΜΟΚΛΕΟΥΣ
. . ΣΤΟΚΛΗΣΑΜΥΝΙΑ

[Ἡ]ρόδωρον Τιμοκλέους [Ἀρι]στοκλῆς Ἀμυνία.

94.

Village de Néokhori.

Α Δ Μ Η Τ Ο Σ
Δ Ι Ο Ν Υ Σ Ι Ο Υ

Ἄδμητος Διονυσίου.

95.

Eglise d'Haghios-Ghiorghios.

Μ Ε Ν Υ Λ Λ Ο Σ
Τ Υ Θ Ο Δ Ω Ρ Ο Υ

Μένυλλος Πυθοδώρου.

96.

Haghios-Ghiorghios. Sur un fragment de stèle à rosaces.

Τ Η Λ Ε Φ Ο Σ
Κ Α Λ Λ Ι Σ Τ Λ
Χ Α Ι Ρ

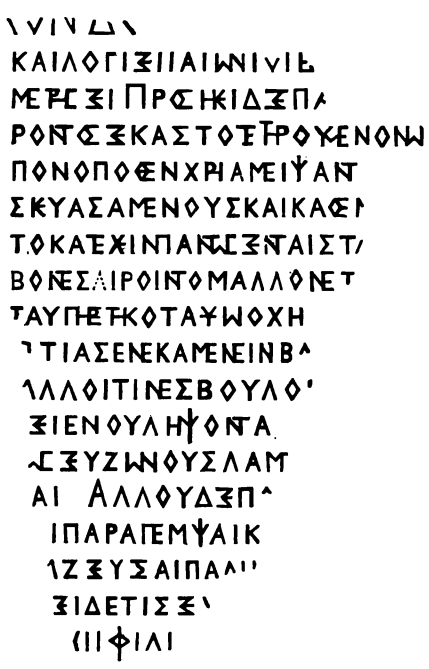
Τήλεφος.....
Καλλίστα.....
χαίρ[ετε].

Dans l'inscription suivante, le style négligé de l'écriture et l'abus des lettres liées suffiraient pour nous faire rapporter à l'époque romaine et même au temps de l'Empire cet intéressant débris, que nous avons rapporté au Louvre.

Digitized by Google

97.

Village de Néokhori. Sur un fragment de marbre.



. ον δ . . .
καὶ λογιεῖται ων . . . .
μετρήσει. Προσήκει δὲ πα . . . .
ροντος ἑκάστοτε τηρούμενον ω . . . .
[τό]πον ὁπόθεν χρῆ ἀμείψαντ[ας] . . . . .
σκευασαμένους καὶ καθεμ[ένους] ? . . . .
το κατέχειν πάντως ἐν ταῖς τά[ξεσι] . . . .
[λα]βόντες αἱροῖντο μᾶλλον ἐτ[ερ . . . .
τὰ ὑπηρετηκότα αὐτῷ ὀχή[ματα] . . .
. τίας ἕνεκα μένειν βο[υλ . . . .
. ἄλλοι τινὲς βούλοι[ντο] . .
. . εἰεν, οὐ λήψονται[ι] . . .
. . ὡς εὐζώνους λαμβ[α . . . .
. . αι. Ἄλλου δὲ πα . . . .
. . . ι παραπέμψαι κ . . .
. [ἀν]αζεῦξαι παλ[ιν] . . .
. . . · εἰ δέ τις εὐ . . . .
. . . . η φιλι[χῶς] . . . .

En lisant attentivement ces lambeaux de phrases, on y entrevoit une certaine suite dans les idées et même dans la construction; mais, comme les caractères, assez fins et très-serrés, n'occupent plus qu'un étroit éclat de marbre, il serait imprudent de chercher à relier entre elles, par de courtes restitutions, des lignes qui étaient probablement fort longues, quand le monument était intact. Il est facile de voir néanmoins que le texte contenait une série d'instructions, destinées à prévenir les abus qui pouvaient résulter du passage des troupes ou des convois sur le territoire d'Amphipolis. La formule est impérative : προσήκει δὲ . . . (l. 3). L'exécution des mesures est confiée à un seul personnage, comme cela est indiqué par les termes λογιεῖται (l. 2), τηρούμενον (l. 4), αὐτῷ (l. 9), et par ceux qui le mettent en opposition avec d'autres personnes : ἄλλοι τινὲς βούλοι[ντο] (l. 11), οὐ λήψονται[ι] (l. 12), εἴ δέ τις (l. 17). Ce pouvait être un fonctionnaire attaché à la province ou mieux encore le commandant même des troupes de passage. Il semble qu'il soit question d'abord de la distribution des vivres ou peut-être du campement, μετρήσει (l. 3), de la fixation du lieu de relai ou d'étape [τό]πον ὁπόθεν χρῆ ἀμείψαντ[ας] (l. 5), puis des préparatifs du départ, σκευασαμένους (l. 6), du maintien de l'ordre dans la marche, κατέχειν πάντως ἐν ταῖς τά[ξεσι] (l. 7),

Digitized by Google

du renvoi des chariots requis pour le service des bagages, τὰ ὑπηρετηκότα αὐτῷ ὀχή[ματα] (l. 9). Les dernières lignes du fragment font mention de soldats armés à la légère εὐζώνους (l. 13), dans lesquels il ne faut peut-être voir que des hommes pris dans le pays même, pour l'escorte des convois, selon le sens du mot παραπέμψαι (l. 15) et dont le service aurait été limité jusqu'à l'étape suivante, qui semble désignée par les mots [ἀνα]ζεῦξαι πάλι[ν] (l. 16). Quelque flottants que soient ces détails, le sens général n'est pas douteux. L'importance de la position d'Amphipolis, sur une grande route militaire, incessamment parcourue, entre deux contrées où la voie Egnatienne traversait des montagnes, toujours suspectes, à cause de l'incorrigible rapacité des tribus thraces, explique très-bien les termes de ce document administratif. On comprend que la grande cité grecque d'Amphipolis ait dû se défendre contre les réquisitions illégales, en obtenant de l'autorité provinciale ou de l'empereur lui-même une ordonnance qui réglât strictement les devoirs des commandants de troupes et les obligations des habitants. Les Amphipolitains, ayant conservé leur autonomie municipale, avaient nécessairement publié l'ordonnance en leur langue.

Deux autres fragments, de l'époque romaine, paraissent contenir des invocations à Poseidon, Ποσει[δῶνι ε]ὐχαριστήριον, et au dieu égyptien Sarapis.

98-99.

Église d'Haghios-Ghiorghios.

. . . . . OCKACCAN	_ΕΩΙΑ . . . .
. . . . O . . Y . I A I A Π O C C I	Σ T E Φ . . . . .
. . . . . Y X A P I C T H P I O N	Σ A P A Π . . . . .

Les autres débris proviennent de quelques inscriptions funéraires, parmi lesquelles on remarque le nom d'un certain C. Velleius Apellatus.

100-102.

Au même endroit.

I I Ω I Ε L	. . . . .
Γ A I O Y O Y Ε Λ Λ I	Γαίου Οὐελλ[είου]
A Π E Λ Λ A T O Y	Ἀπελλάτου
T O Y Δ H M H T P I O Y T O Y Δ I	τοῦ Δημητρίου τοῦ δι
B P E O Y Σ	. ρεους .

. . . Y P H Λ I Σ A
. . . / Y T Φ Y Π W

Digitized by Google